LES ARTS DESSINÉS

Janvier/mars 2022

17

Gérard DuBois

Donatien Mary | Tomm Moore | Cruschiform | Steven Appleby | Frédéric Pillot | Titouan & Zoé Lamazou

L 15306 - 17 - F: 14,95 € - RD

Cartoonmuseum Basel
präsentiert—presents

Catherine Meurisse
L'Humour au sérieux
6.11.2021
—13.3.2022

cartoonmuseum.ch

MICAËL
DESSINATEUR DE PRESSE
Dernier ouvrage paru : ***Entrée, plat, dessert***
(Collection Les Cahiers dessinés, BUCHET-CHASTEL)

LES ARTS DESSINÉS

SOMMAIRE #17

126

Escales en Polynésie © Titouan & Zoé Lamazou / Au Vent des Îles

LE MONDE SELON MICAËL /p.01
Édito dessiné |

ÉDITORIAL /p.05
Par Frédéric Bosser |

SHARLEEN SPITERI /p.06
Dans l'art, l'erreur n'existe pas |

NADIA RAVISCIONI /p.14
Dessins sans crayonnés |

CATHERINE MEURISSE /p.16
Quand humour et art font bon ménage |

GRANGE & TARDI /p.18
Parcours d'une combattante |

EXPÉRIENCE GOYA /p.20
Dans les secrets de la création |

FRIDA KAHLO /p.22
Don Diego et la maison bleue |

SAUL STEINBERG /p.24
La machine à penser |

LA SOURCE /p.26
L'art au service du social |

ÉTIENNE ROBIAL /p.28
Sa vie, son œuvre ! |

PÈRE CASTOR /p.29
90 ans, ça se fête ! |

JEAN-PHILIPPE DELHOMME /p.30
Privilège ultime |

GÉRARD DUBOIS /p.32
L'art d'illustrer |

CRUSCHIFORM /p.42
Au fond, la forme |

JULIEN DELVAL /p.48
Peintre de l'imaginaire |

AUREL /p.54
Et dire qu'il a failli être pharmacien ! |

HENRI GALERON /p.60
Le « paradifoimieux » de l'image |

ETHAN MURROW /p.68
Portfolio |

MICHEL CASARRAMONA /p.76
Tendre vers l'indémodable |

GWÉNOLA CARRÈRE /p.84
La ligne est ce qu'il y a de plus cruel |

DONATIEN MARY /p.90
Les 4 saisons |

STEVEN APPLEBY /p.96
« Dragman, ce n'est pas moi ! » |

FRÉDÉRIC PILLOT /p.106
« Les maladresses dans votre dessin font votre style » |

BEATRICE ALEMAGNA /p.112
L'authenticité sans détours |

PAUL LANNES /p.118
Portfolio |

106

Balbuzar © Frédéric Pillot / Daniel Maghen

Fantômes et farfadoulles © Gérard DuBois / Gallimard

32

LE BIJOU DESSINÉ/p.124
Visite guidée |

TITOUAN & ZOÉ LAMAZOU/p.126
Dès que le vent soufflera... |

TOMM MOORE/p.132
Animé par le dessin |

DEATHLOOP/p.138
Tire, meurs, recommence |

CAHIER ACTUS/p.144
Illustration, BD, Jeunesse, Beaux-Arts... |

AU GÉNÉRIQUE/p.160
Collaborateurs, remerciements |

www.facebook.com/lesartsdessines/

@lesartsdessines

@LesArtsdessines

QUI FAIT QUOI DANS *LES ARTS DESSINÉS*

Siège social : 44, rue Fessart
92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 09 53 88 20 17
E-mail : fbosser@lesartsdessines.fr

• **Rédacteur en chef :** Frédéric Bosser
• **Secrétaires de rédaction :** Maria Minassian, Nesma Kharbache
• **Comité de rédaction :** Frédéric Bosser, Rémi Joffart
• **Communication & Publicité :** Marie Dussaussoy
• **Rédaction :** Frédéric Bosser, Odile Conseil, Isabelle Delorme, Stéphane Dreyfus, Géant Vert, Maxime Gueugneau, Jean-Samuel Kriegk, Janine Kotwica, Paul Lannes, Donatien Mary, Micaël, Ethan Murrow, Axelle Viannay
• **Direction artistique :** Rémi Joffart (rjoffart@dbdmag.fr)
• **Maquette :** Rémi Joffart
• **Correction :** Amélie Cannard
• **Photogravure, flashage, impression :** Pollina
• **Photographie :** Melania Avanzato, Frédéric Bosser, Odile Conseil, Agnès C., Claire Dorn, Géant Vert, Janine Kotwica, Julia Marois, Diane Martin de Frémont, MIKKE, Ethan Murrow, Joséphine de Rohan-Chabot, Tatiana Salmon, Rita Scaglia, et divers
• **Création originale du logo *Les Arts dessinés* :** Rémi Joffart

Diffusion : MLP (kiosques France), AMP (kiosques Belgique) et BLDD (librairies spécialisées)
• **Remerciements :** à tou.te.s les auteurs et autrices présent.e.s dans ce numéro, et à tous les attaché.e.s de presse concerné.e.s
• Ce numéro contient un encart d'abonnement

Dépôt légal à parution © *Les Arts dessinés* et les auteurs. Les documents reçus ne seront pas renvoyés et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La rédaction n'est pas responsable des documents envoyés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Merci à tous ceux qui ont contribué à ce numéro.

Couverture : GÉRARD DUBOIS
© Gérard DuBois

ABONNEMENTS : Les Arts dessinés
Frédéric Bosser, 44, rue Fessart, 92100 Boulogne
• Tél. : 00 33 (0)9 53 88 20 17 Fax : 09 58 88 20 17
• email : abo@dbdmag.fr

COMMUNICATION & PUBLICITÉ :
Marie Dussaussoy • marie.dussaussoy@gmail.com
Tél. : 06 76 74 67 49

GESTION, MARKETING ET PROMOTION DES VENTES :
Agence Bo Conseil
• Analyse Media Etude : **Otto Borscha**
Tél. : 09 67 32 09 34 • email : oborscha@boconseilame.fr

Mensuel édité par DBD SARL de presse
au capital de 762,25 euros
RCS Paris B 419 620 257 • ISSN : 1951-4050
Commission paritaire : 0120 K 93585
Associés : Frédéric Bosser, CPE Conseil

Papiers 100% PEFC
Papier intérieur : France
Papier couverture : Espagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Impact sur l'eau :
Ptot 0,01 kg/tonne

PPPP
00-00-0000
Certifié PPPP
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org

LES ARTS DESSINÉS
galerie

***INAUGURATION** (OUVERTE À TOUS)*
LE MERCREDI 12 JANVIER 2022

Quatre ans après sa création, la revue ***Les Arts Dessinés***
devient également une galerie d'art consacrée au dessin contemporain
sous toutes ses formes, de l'illustration au dessin de presse,
du graphisme à la bande dessinée, du design à l'architecture,
en collaboration avec la galerie Huberty & Breyne.

Situé en plein cœur de Paris, dans le Marais, ce nouvel espace
permettra d'exposer le travail d'artistes régulièrement défendus par la revue
et de faire découvrir de nouveaux talents.

© Pat Andrea

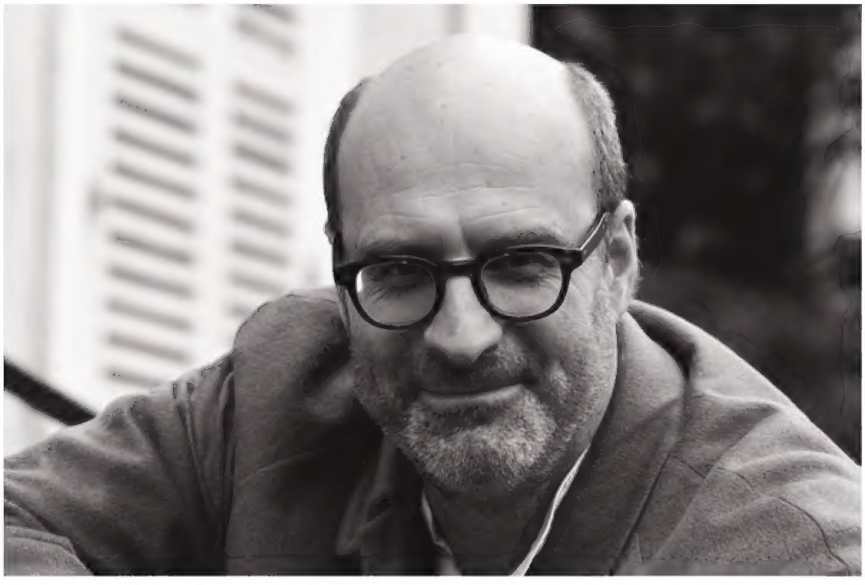
© Nicolas Debon

© Gérard DuBois

© Ensaders

Les premières expositions seront dédiées aux œuvres
de **Pat Andrea**, **Nicolas Debon** et **Gérard DuBois**, ainsi qu'au collectif **Ensaders**.

GALERIE **LES ARTS DESSINÉS**
19-21 rue Chapon, 75003 Paris
Ouverture du mercredi au samedi de 14 h à 19 h



FRÉDÉRIC **BOSSER**
© Photo Géant Vert

Continuer de grandir !

Pour fêter sa quatrième année d'existence, *Les Arts dessinés* s'offre un nouveau point d'ancrage en plein Paris, sous la forme d'une galerie située au 19-21 de la rue Chapon, juste derrière le Centre Pompidou. Cet espace en plein cœur du Marais va nous permettre de vous rencontrer, et surtout d'exposer des autrices et auteurs que nous défendons déjà dans nos pages. Il va sans dire que nous en sommes ravis !

Cette vitrine, créée grâce au partenariat de la galerie Huberty & Breyne, sera une nouvelle rampe de lancement, et donc une perspective de développement pour la jeune structure que nous sommes. Cette nouvelle activité ne nous a pourtant pas contraints à négliger la qualité et le contenu de ce dix-septième numéro, dont la couverture est signée par Gérard DuBois.

Vous faire découvrir de nouveaux talents est l'intention qui nous anime au quotidien. Afin de continuer à améliorer le magazine, nous avons donc décidé de le rythmer par davantage de portfolios d'artistes, juste pour le plaisir des yeux. Toutes les actualités seront quant à elles déplacées dans un dossier final. De notre point de vue, cela rendra chaque numéro des *Arts Dessinés* encore plus intemporel.

Frédéric Bosser,
rédacteur en chef

SHARLEEN **SPITERI**
Photographiée par Géant Vert
© Photo Géant Vert pour *Les Arts dessinés*

Alors que le monde de la musique continue de tirer la langue, **Sharleen Spiteri**, chanteuse du groupe écossais multi-récompensé Texas, a accepté de recevoir *Les Arts dessinés* pour parler d'autre chose que de son nouveau disque et autres projets de tournées annulées. Entre une interview pour un magazine de musique et une autre pour une grande chaîne cryptée, les exotiques de la journée démarrent fort en demandant des autographes et des photos-souvenirs avec la dame.

Une rencontre avec **Géant Vert** et **Frédéric Bosser**

SHARLEEN SPITERI

« DANS L'ART, **L'ERREUR N'EXISTE PAS** »

Comment s'est déroulée la mise en boîte de ce dernier album ?
Il n'y a pas eu de problème ! Presque tout était déjà finalisé avant le premier confinement. Nous avons juste eu un peu plus de temps pour peaufiner les détails. Cela nous a permis de réfléchir sur notre statut plutôt privilégié. Je ne me voyais pas pleurnicher sur ma condition d'artiste simplement privée de concert, alors qu'autour de moi, tellement de personnes ont perdu leur emploi du jour en lendemain. Moi, contrairement à eux qui n'ont pas eu le choix, j'avais la possibilité de faire autre chose. On en a profité pour approfondir nos collaborations avec le Wu Tang Klan et Altered Images, deux groupes qui comptent énormément pour Texas.

Le contenu de l'album est très éclectique.
Tout à fait. Il y a tout un tas de styles différents comme de la soul Motown, de la country, de la ballade, du rock, etc. Loin d'être disparate, cette diversité musicale est la base du bon fonctionnement de l'album. Nous avons pris beaucoup de plaisir à

écrire chacune de ces chansons, et c'est tout ce qui compte. Nous ne pouvons tout simplement pas enregistrer une chanson qui ne nous inspire rien.

Malgré le marasme ambiant, le contenu de l'album est très positif. Comment avez-vous réussi ce tour de force ?
Les chansons sont une sorte de pont entre notre jeunesse lointaine et les adultes responsables que nous sommes devenus. J'ai une fille de dix-neuf ans qui est totalement à l'aise dans son époque. À son âge, j'étais exactement pareil.
Je m'éclatais avec tout ce qui pouvait passer dans mes oreilles. Une trentaine d'années plus tard, il est toujours possible de faire la fête sur un titre qui sonne autant comme Donna Summer que comme Al Green. D'une certaine façon, la manière dont ma fille voit les choses me force à me rappeler tous les bons moments que j'ai vécus quand j'avais son âge.
Le résultat ne peut être que positif. Et c'est pour cela que ce disque donne envie de bouger. Bon, on a osé faire une ballade... mais le résultat est plutôt plaisant.

Qu'attendez-vous de ce disque ?
Quand j'observe les jeunes autour de moi, je constate que l'obsession de l'image sur les réseaux sociaux est incroyablement répandue. Les gens en sont réduits à compter les *likes* que leurs amis virtuels leur envoient à longueur de *posts*. Dans le disque, nous parlons des émotions que nous ressentions à l'époque. Des émotions nées au contact de véritables personnes, des sentiments suscités par la mixité sociale, en allant à la rencontre des gens. J'espère que toutes les impressions véhiculées dans l'album vont en aider quelques-uns à se décoller de leurs tablettes et autres smartphones *(rires)*.

© Photo Gilant Vert

Nous parlons des émotions que nous ressentions à l'époque. Des émotions nées au contact de véritables personnes, **des sentiments suscités par la mixité sociale, en allant à la rencontre des gens.** J'espère que toutes les impressions véhiculées dans l'album vont en aider quelques-uns à se décoller de leurs tablettes et autres smartphones.

D'une chanson à une autre, cet album envoie ses auditeurs aux quatre points de la rose des vents. N'est-ce pas une façon de voyager qui tombe à point nommé ?
Oui, l'écoute est un grand voyage. En anglais, j'y ajouterais le mot *stand* qui signifie aussi « résister à, supporter quelque chose ». La sortie du disque tombe à pic pour contrer la tristesse accumulée ces derniers temps. Les termes « cinématique » et « cinématographique » définissent aussi très bien cette suite de chansons. C'est un disque mouvementé qui incite à bouger. Les chansons sont des saynètes qui peuvent rappeler l'ambiance des films de Quentin Tarantino ou ceux des frères Cohen. L'atmosphère est évolutive.

Est-ce une écriture que vous concevez dès le départ ?
Non. Nous arrivons en studio avec de simples chansons qui nous paraissent suffisamment consistantes pour devenir des tubes une fois retravaillées. Dans un premier temps, nous nous contentons de jouer la chanson en boucle, jusqu'au moment où l'un des intervenants trouvent quelque chose qui la fasse évoluer. Entre le début et la fin de l'enregistrement, il y a beaucoup de questionnements, dont le point de départ peut tout aussi bien être un riff de guitare, de piano, une ligne de basse ou un rythme tapé dans les mains. À partir de là, tout devient instinctif, comme il est de mise depuis que j'ai décidé de faire partie d'un groupe.

C'est-à-dire ?
Quand j'ai décidé à dix-sept ans de monter un groupe, c'était en réaction contre les règles établies. Je ne voulais pas les suivre, et faire du rock me semblait une bonne façon de m'en détourner. Quand je travaille sur une chanson, je ne suis aucun manuel de musique. Je me laisse guider par mon instinct. Ce sont les instincts combinés de chaque membre du groupe qui donnent la musique de Texas. Ne suivre aucune règle ne rend pas les choses plus faciles pour autant. La plupart du temps, on en bave sacrément pour atteindre notre but.

Depuis les débuts du groupe, on ne peut pas dire que les pochettes soient très travaillées. Pourquoi ?
Pour simplifier, je dirais qu'en tant que chanteuse, je suis la personne qui représente le mieux le groupe. Quand ils voient mon visage, les gens disent aussitôt : « Oh, c'est Texas ! » et cela suffit amplement.

Et ce statut de *packaging* vivant vous satisfait vraiment ?
D'accord, je vous dévoile la version longue, plus marrante. La pochette de *Southside*, notre premier disque, était entièrement noire, avec le nom du groupe en blanc sur fond rouge et le titre en dessous. Non pas que nous trouvions l'idée exceptionnelle, mais nous n'avions tout simplement

Quand j'ai décidé à dix-sept ans de monter un groupe, c'était en réaction contre les règles établies. Je ne voulais pas les suivre, et faire du rock me semblait une bonne façon de m'en détourner.

Southside (1989), *Mothers Heaven* (1991), *Ricks Road* (1993), les 3 premiers albums du groupe *Texas*
© Photos DR

pas du tout réfléchi à une pochette digne de ce nom ! Dans le groupe, tout le monde doit faire sa part du boulot. On a juste oublié de noter quelque part qu'il fallait aussi s'occuper de notre identité visuelle. Quand le disque est sorti, les gens pensaient qu'il s'agissait d'un groupe américain. Sans photo non plus, il était impossible de savoir que le disque renfermait une chanteuse talentueuse *(rires)*, à moins de l'écouter. Bon, sur le plan créatif, cette pochette n'est pas vraiment la carte de visite que nous espérions tous. Mais comme le disque a tout de même bien fonctionné, nous sommes aussitôt partis en tournée. Deux ans plus tard, rebelote ! Là, la maison de disque a choisi une photo du groupe vu de loin. La pochette était tout aussi ratée d'un point de vue artistique. Sur le suivant, on me voit avec le guitariste, Ally McErlaine, entre deux murs de brique... Bref, on avait jamais vraiment d'idées pour la réalisation de nos pochettes.
Pour finir, le label a décidé pour nous. Comme la chanteuse n'était pas trop mal, autant mettre sa tête plein pot, et point final. Maintenant, les années passant, il est peut-être temps d'envisager une pochette plus graphique ! *(rires)*

Avec tout le travail que représente Texas, avez-vous toujours du temps pour la lecture ?
Oui, je suis une collectionneuse de *comics*. Je suis une grande fan de Dave Gibbons, par exemple. À ce sujet, j'ai une anecdote assez drôle : quand j'étais gamine, la revue *2000 AD* a fait toute une campagne publicitaire en distribuant des autocollants gratuits dans toutes les librairies. J'en ai récupéré un paquet que je me suis collé sur les jambes avant d'aller à l'école. J'avais

l'intention de les garder toute la semaine, mais c'était sans compter sur ma mère qui s'en est aperçue avant de me donner mon bain.
J'ai refusé de les retirer car la colle des stickers était du genre balaise et je ne voulais pas me faire mal. Alors, elle a piqué une crise et me les a tous arrachés sans ménagement. Pour enlever la colle, elle a dû frotter avec une brosse à poils durs. J'ai dégusté sévère ! Depuis, je n'ai plus besoin de m'épiler sur ces parties du corps, grâce à *2000 AD*... C'est dire si les publications de cet hebdomadaire m'ont profondément marquée ! *(Rires.)*

Avez-vous grandi en lisant des *comics* ?
Je baigne dedans depuis mon plus jeune âge. Quand j'étais toute petite, mon père travaillait aux États-Unis. Toutes les semaines, il m'envoyait des *comics*. J'étais totalement accro à *Sandman* et au *Surfeur d'Argent*. Mais il n'y avait pas que ça. Je lisais aussi beaucoup les *strips* publiés dans les journaux. Ce format, qui condense toute une histoire en quelques cases, m'a beaucoup influencé dans la manière d'écrire les textes. Une chanson, c'est exactement pareil : on a moins de trois minutes pour raconter les choses. Pour cette raison, je continue de lire des *strips*. Grâce à mon père, je me suis bâti une culture très personnelle avec mes lectures.
Je lisais des westerns et rêvais de devenir une *cow-girl*. Alors quand papa m'a rapporté un skateboard, j'ai traversé les 70's à roulettes, à défaut d'un cheval ! *(Rires)* J'étais un vrai garçon manqué et je collectionnais plus les points de sutures que les bonnes notes. En fait, toute cette *pop* culture reçue par la Poste, semaine après semaine, a fait ce que je suis devenue. Du coup, appeler le groupe Texas, ce n'était pas très original mais voilà ! (Rires).

Et l'art dans tout cela ?
J'ai été élevée dans un milieu où l'art a toujours été présent. J'aurais bien voulu être peintre si je n'avais pas fait de musique. Mon oncle est un très bon peintre, mon père un excellent dessinateur, et ma fille termine une école d'art graphique. Le dessin est un truc de famille.

Dessinez-vous toujours ?
Oui, je fais des crobards mais, Dieu m'est témoin, ils ne sont pas assez bons pour que je les montre.
Je manque de pratique depuis que je suis dans la musique. Et ça, dans le dessin, ça ne pardonne pas.
J'ai longtemps épinglé mes œuvres de jeunesse sur le mur de ma chambre. À treize ans, je les ai recouverts de gigantesques têtes de Siouxsie Sioux, une chanteuse dont j'étais fan. Après cet exploit, mon père m'a proposé de m'occuper des murs du garage et j'ai dessiné un énorme Che Guevara sur l'un d'entre eux.
Il a trouvé le résultat très cool, mais n'a pas souhaité que je continue !

THIS IS IT! THE BIG ONE! TWO SCI-FI GREATS UNITE IN A GIANT LEAP FOR MANKIND!
Oct 78
2000 A.D.
and STAR LORD
10p
EARTH MONEY
Prog 86
ON SALE EVERY MONDAY
JUDGE DREDD, STRONTIUM DOG, RO-BUSTERS and FLESH...
in a double-barrelled blast of sci-fi comic hyper-power!
FREE COMPETITION!
WIN A SINCLAIR MICROVISION MINI TV!
WORLD'S SMALLEST TV SET!
PLUS
500 EXCLUSIVE 2000 A.D. BADGES!
JOIN THEM AND SMASH THE THRILL BARRIER!

2000 AD (14 octobre 1978), couverture par Dave Gibbons
© Photo DR

2000 AD Annual (1984), couverture par Dave Gibbons
© Photo DR

Merci Sharleen pour la dédicace !
© Photo Géant Vert

HI
PAR **TEXAS**
Label [PIAS]
Album sur CD et vinyle
14 titres, disponible

Je lisais aussi beaucoup les *strips* publiés dans les journaux. Ce format, qui condense toute une histoire en quelques cases, **m'a beaucoup influencé dans la manière d'écrire les textes.**

Vous avez commencé par étudier le dessin mais vous avez arrêté. C'est à cause du groupe que vous avez laissé tomber les cours ?
Non, c'était bien avant. Quand je suivais les cours, j'ai dû chercher un petit boulot à côté pour payer les fournitures comme la peinture. En me promenant, je vois une sculpture totalement déjantée dans la vitrine d'un salon de coiffure qui s'appelait *Irvine Rusk*. Je me suis demandé qui pouvait être assez cinglé pour exposer un truc pareil en plein Glasgow ! J'ai poussé la porte pour savoir s'il y avait un boulot pour moi. C'était le début des années 80, et comme le salon était spécialisé dans les coupes à la mode que tout le monde voulait, il y avait un fort besoin de main d'œuvre. Je me suis mise au boulot et j'ai adoré l'endroit. C'était un défilé continuel de personnes prêtes à tout pour avoir le look. J'ai rapidement intégré l'équipe créative qui accompagnait les propriétaires à New-York ou en Italie pour faire la promo du salon. Comme j'étais jeune, j'étais fascinée par l'ambiance et la musique du lieu. J'ai donc laissé tomber les études de dessin pour le monde de la création capillaire ! Le week-end, j'étais aussi DJ dans un club. Je passais de la Northern Soul à longueur de nuit. C'est là que j'ai rencontré Johnny McElhone, bassiste et futur partenaire de Texas. En me fiant à mon instinct, j'ai décidé de travailler à plein temps dans ce salon de coiffure, ce qui a complètement changé le cours de ma vie. J'ai agi ce jour-là comme ma mère, mon père, ma famille l'ont toujours fait : en donnant la priorité à ce qui est le plus excitant dans la vie. Le salon m'a permis de rencontrer tout un tas de gens passionnants, qui vivaient l'art comme je ne l'aurais jamais appréhendé si j'étais restée sagement à suivre des cours de dessin.

Est-ce qu'il vous arrive de regretter votre choix ?
Avec la vie que j'ai eue, ce n'est pas possible ! Qui peut regretter de jouer dans un groupe qui fonctionne toujours quarante ans après ?
Et puis, j'ai toujours eu un gros problème avec l'école : je la déteste. Et je déteste aussi tous ces gens formatés d'avance qui suivent des cours avec la volonté de ne jamais dépasser la limite permise. J'ai un problème avec l'autorité dès qu'elle implique que l'on fasse les choses bêtement sans comprendre.
Un des professeurs de ma fille lui a demandé de réaliser quelque chose de spontané. Une fois le dessin terminé, il lui a dit qu'elle avait tout faux, qu'elle s'était trompée.
Mais qu'est-ce que c'est que cette connerie ? L'erreur n'existe pas dans l'art ! C'est lui l'erreur.

Citez-nous des artistes que vous aimez.
J'ai des goûts à 360°. Grâce à la musique qui m'a permis de voyager aux quatre coins du monde, j'ai eu la chance de découvrir pas mal de choses. J'aime beaucoup Francis Picabia et Francis Bacon.
Ces deux artistes ont eu des vies particulièrement remplies, tout en surfant sur différents courants.
J'aime aussi l'abstraction. C'est une façon de voir la peinture qui me convient, car elle s'affranchit des règles. Étudiante, j'étais très attirée par le travail des artistes réalistes spécialisés dans les affiches de propagande, à base de « *I want you* ». Elles avaient un pouvoir de fascination incroyable sur les gens, pour qu'ils acceptent de partir à la guerre en les voyant. C'est tout de même flippant ce genre de persuasion imprimée ! De manière générale, j'aime tout ce qui suscite des émotions. Quand je fais de la musique, je la vois en couleurs. J'ai appris il y a quelques années que j'étais « synesthète ». Le terme m'a un peu choquée car il sonnait comme une sorte de dérèglement psychique grave. J'ai été rassurée d'apprendre que non : la synesthésie n'affecte pas vraiment le comportement. La plupart des gens qui le sont ne s'en aperçoivent pas. Quand je suis en studio, j'ai toujours l'habitude d'expliquer la musique en l'associant à des couleurs. Je la vois en rose avant qu'elle ne vire au blanc, puis au bordeaux, avant de revenir au rose. Quand je dis ça au producteur ou à l'ingénieur du son, ils échangent des regards dubitatifs dans ma direction !

Avez-vous déjà fait un concert dessiné ?
Non. Pouvez-vous m'expliquer de quoi il s'agit ?

Pendant que vous jouez et chantez, un artiste dessine ce que lui inspire votre musique.
Wow ! Mais c'est génial ! Il faut à tout prix que j'essaye ça ! Vous savez, j'ai pas mal de dessins et de couleurs en tête quand je chante. Ce serait génial de pouvoir les comparer avec les visions d'autres personnes. *(Rires)*

Merci pour vos réponses.

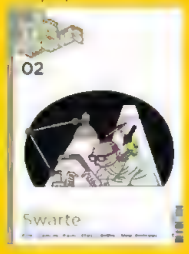
Anciens numéros

S'ABONNER, LIRE EN LIGNE : www.lesartsdessines.fr

#1 /12€

Hewlett Mattott, Pajak, Krings, Roca & Bernard

#2 /14,95€



Swarte, Ponti, Garouste, Teulé & Poinselet, Plantu...

#3 /14,95€

Kamimura, Wolinski, Ott, Trabosco, de Castelbajac...

#4 /14,95€

de Crécy, Trapier, Meurisse, Bloch, Dessert, Oceot...

#5 /14,95€

Lacombe Ungerer, Evens, Alemagna, McKean...

#6 /14,95€

Blutch Blake, Debeurme, Geluck, Jung, Gi, Mazzoni

#7 /14,95€

Bilal Ungerer, Simmonds, Duhême, Bilal, Couture...

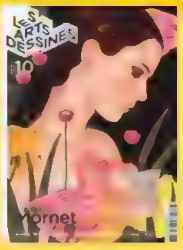
#8 /14,95€

Jullien, Mattott, Marscal, Decoufié, Honoré, Leigh...

#9 /14,95€

Rochette Boucq & Levallois, Durieux, Houdart, Druillet...

#10 /14,95€

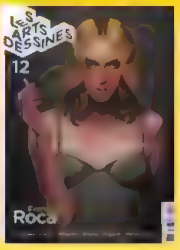


Mornet Avril & Druillet, Bagieu, Buten & D'Rosa...

#11 /14,95€

Burns Loderzo, Bretécher, Wilmotte, González, Bravi...

#12 /14,95€



Roca, Blexbolex, Evens, Despretz, Hazanavicius

#13 /14,95€

Dautremer Fayolle, Loustal, Götting, M.A. Mathieu...

#14 /14,95€

Floc'h Delerm, Tomine, Van Torseter, Bathor

#15 /14,95€

Voutch Gilbert, Dupuy, DuBois, Modan, Nine

#16 /14,95€

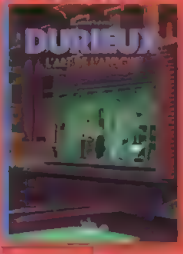
Pétrovitch Simmonds, Alfred, Meulen, Baudoin

Hors-séries

HS#01 /10€

Catherine Meurisse, *L'art de la légèreté* (broché, 100 pages)

Laurent Durieux, *L'art de l'affiche* (broché, 100 pages)



Laurent Durieux, *L'art de l'affiche* (Livre cartonné, 132 pages)

Exclusivité

L'affiche « DOUBLE CAMEO » de Laurent Durieux !

Affiche offset, **numérotée et signée**, au format 60 x 50 cm, imprimée sur papier PlanoPlus® blanc de 350 gr.

Regular (250 ex.)
65 € (port 10 €)

Réglement à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

☐ Oui, je commande les anciens numéros :

___/___/___/___/___/___

(Frais de port par numéro 2€ France / 3€ Europe / 3,50€ Monde)
(Frais de port **DURIEUX cartonné** 5€ France / 7€ Europe / 7€ Monde)

☐ Affiche **DURIEUX regular**, 250 ex., 65 € (port 10 €)

Mes coordonnées :

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
CP_____ Ville _____
Courriel (indispensable) _____
☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES:

Domiciliation : **CRÉDIT DU NORD BOULOGNE RHIN DANUBE**

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	02087	316 331 002 00	59

IBAN: FR 76 3007 6020 8731 6331 0020 059
BIC: NORDFRPP

Tarifs valables jusqu'au 31 mars 2022.
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

Faites le plein de belles images !

Abonnez-vous aux *Arts dessinés*

1 AN
4 NUMÉROS
60 €

2 ANS
8 NUMÉROS
110 €

☐ **OUI,** je m'abonne pour **4 numéros**

À partir du numéro _____

J'habite :

- ☐ En France : 60 €
- ☐ En Europe : 70 €
- ☐ Hors Europe* : 80 €

Mon cadeau au choix :

- ☐ Offset **François Roca**
- ☐ Offset **Lorenzo Mattotti**
- ☐ HS#01 **Catherine Meurisse**
- ☐ HS#02a **Laurent Durieux**

☐ **OUI,** je m'abonne pour **8 numéros**

J'habite :

- ☐ En France : 110 €
- ☐ En Europe : 120 €
- ☐ Hors Europe* : 130 €

☐ Je choisis de régler en une seule fois par chèque joint à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

MON CADEAU :
Un tirage numéroté et signé par **Roca**, ou **Mattotti** (au choix)
OU : le hors-série **Catherine Meurisse**, ou **Laurent Durieux** (au choix)

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE : **www.lesartsdessines.fr**

À renvoyer à :
Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

Mes coordonnées :

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
CP _____ Ville _____
Courriel (indispensable) _____

☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES :

Domiciliation : **CRÉDIT DU NORD**
BOULOGNE RHIN DANUBE

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	02087	316 331 002 00	59

IBAN : FR 76 3007 6020 8731 6331 0020 059
BIC : NORDFRPP

Tarifs valables jusqu'au 31 mars 2022
*Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

Par **Frédéric Bosser**

NADIA RAVISCIONI

DESSINS SANS CRAYONNÉS

Ayant habité de nombreuses années près de la Suisse, j'ai eu cette chance de découvrir très tôt le travail de **Nadia Raviscioni**, que j'apprécie donc depuis longtemps déjà (ce qui ne m'empêche pas de continuer à écorcher son nom !). Je suis aujourd'hui ravi de partager mon admiration, à l'occasion de la sortie de ***Dream Baby Dream***, un drôle de recueil compilant ses dessins libres…

Nadia, pourquoi ce livre aujourd'hui ?

Ces dessins ont vu le jour sur plusieurs années, en totale liberté, comme on tient un journal, mais en vrac, sans volonté de relater des faits précis ou chronologiques, dans une déambulation intuitive des mots et des formes. Je rangeais tout cela dans une grande boîte, multipliant les formats, les techniques ou les papiers, et peu à peu le volume augmentait, avec le désir de les rassembler dans un album. La rencontre avec mon éditeur, Hélice Hélas, a été déterminante. Nous nous sommes rejoints autour de l'envie commune de concevoir un livre composite, qui invente son propre genre en quelque sorte, en utilisant aussi bien le langage de la bande dessinée, les bulles, que les titres et les croquis, pour créer des formes de collage ou d'abstraction. J'avais aussi en tête certains livres d'artistes ou de dessinateurs hors normes, ceux de Raymond Pettibon, par exemple, ou de Saul Steinberg, que j'adore.

NADIA **RAVISCIONI**
© Photo DR

Comment avez-vous sélectionné et organisé vos images pour ce livre ?

L'idée était de créer une forme hybride faite d'échos, d'enchaînements et de rebonds, aussi bien visuels que narratifs, avec ces 400 dessins. Il en résulte en filigrane une sorte d'infra-récit qui oscille entre la BD, le gag, le dessin pur, des petits textes et un enchaînement de pensées dessinées. J'ai fait une première sélection d'images que j'ai transmises à l'éditeur, qui a saisi la balle au bond pour arriver à la version finale. Le titre, *Dream Baby Dream*, qui est une citation d'une chanson du groupe Suicide, a aussi servi de fil conducteur, comme une comptine hypnotique qui donne le *la*. Le plus important, finalement, c'est cette absence de hiérarchie entre les éléments, qui s'enchaînent et s'articulent de la façon la plus fluide possible, par pure association d'idées et d'images.

Les trouvez-vous cohérents entre eux, ou finalement très différents les uns des autres ?

J'imagine qu'ils sont cohérents dans leurs différences. Je veux dire par là qu'ils sont reliés par une infinité de nuances, un fil ténu mais solide, qui se situe au-delà de la technique ou du rendu. On peut lire le livre comme un jeu de pistes, relever des citations, des reprises, un détail qui réapparaît plus loin. Je travaille sans filet, d'instinct, libre d'évoquer une chose puis une autre sans hiérarchie de valeur, en variant les plaisirs, au gré de mes envies, dans une discontinuité assumée et jubilatoire. Si je puis formuler un vœu, j'aimerais que le lecteur apprécie mon livre pour sa diversité et sa singularité, et qu'il y trouve son propre chemin. J'aimerais que ce chemin ne soit pas trop rectiligne, mais plutôt sinueux et accidenté. À la rangée de tulipes bien alignées et ordonnées, je préfère un jardin un peu foutraque où se côtoient des arbres, des cactus, des broussailles, des fleurs sauvages et des mauvaises herbes. Je rêve (et revendique) une biodiversité de pensées dessinées.

Illustration extraite de *Dream Baby Dream*
© Nadia Raviscioni / Hélice Hélias

DREAM BABY DREAM
PAR **NADIA RAVISCIONI**
ÉDITIONS HELICE HÉLIAS
Livre broché, 280 pages couleurs, disponible

DERNIER SOUFFLE

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

La collection Noctambule *présente ...*

EMPIRE FALLS BUILDING

À PARAÎTRE LE 1er DÉCEMBRE

LE VAGABOND DES ÉTOILES
de Riff Reb's

À PARAÎTRE LE 1er DÉCEMBRE

Par **Frédéric Bosser**

EXPOSITION

CATHERINE MEURISSE

QUAND **HUMOUR ET ART** FONT BON MÉNAGE

Après les honneurs de la Bibliothèque publique d'information (BPI) au Centre Pompidou – et de notre hors-série bien sûr ! –, **Catherine Meurisse** dévoile une grande partie de son travail au **Cartoonmuseum de Bâle**, à la suite de Posy Simmonds, avant d'aller recevoir son Prix Töpffer à Genève le 3 décembre prochain. Des mises en lumière méritées pour cette autrice qui sort en cette fin d'année *La jeune fille et la mer* !

© Photo Rita Scaglia / Dargaud

Née en 1980, Catherine Meurisse est actuellement l'une des plus célèbres et des plus prolifiques dessinatrices françaises. La qualité de son travail, du dessin de presse au roman graphique en passant par le livre jeunesse, ainsi que la diversité de ses thèmes – de la politique à la littérature, de l'art et la nature à l'autobiographie – suscitent un grand intérêt sur le plan international. Elle est aussi la première autrice de bande dessinée à devenir membre de l'Académie des Beaux-Arts, élue en 2020 pour siéger dans la section de peinture.

La rétrospective du Cartoonmuseum de Bâle expose, pour la première fois dans l'espace germanophone, des dessins originaux de toutes les publications de l'artiste aux multiples distinctions, et présente son nouveau livre, *La jeune femme et la mer*, en librairie depuis le 29 octobre.

Catherine Meurisse d'après Delacroix : *La Mort de Sardanapale*
© Catherine Meurisse / Dargaud

Elza
© Didier Lévy & Catherine Meurisse / Sarbacane

Après l'attentat contre la rédaction de *Charlie Hebdo* en 2015, auquel elle a échappé par hasard, Catherine Meurisse prend ses distances avec l'actualité et le dessin de presse pour se consacrer à des réalisations plus personnelles et se recentrer sur son amour de l'art et de la nature, deux sujets qu'elle évoquera tout particulièrement dans ses précédents chefs d'œuvres que sont *La Légèreté* et *Les Grands Espaces*, et que l'on retrouve aussi dans son dernier ouvrage, dont plusieurs planches et dessins originaux seront exposés au Cartoonmuseum. Alors, si un séjour en Suisse vous tente, choisissez Bâle !

CATHERINE MEURISSE
L'HUMOUR AU SÉRIEUX
Jusqu'au 13 mars 2022
CARTOONMUSEUM
St. Alban - Vorstadt 28, CH 4052 Basel
Tél. +41 (0)61 226 33 60, www.cartoonmuseum.ch
Ouvert du Mardi au dimanche, de 11h à 17h

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

JE SOUTIENS
LES LIBRAIRIES DANS MA RÉGION

En vous rendant chez votre libraire, vous soutenez les acteurs du monde du livre. Les libraires d'Auvergne-Rhône-Alpes mettent en avant les auteurs et éditeurs régionaux.
Venez les découvrir !

auvergnerhonealpes.fr

Par **Frédéric Bosser**

GRANGE & TARDI

PARCOURS D'UNE **COMBATTANTE**

En attendant de lire les mémoires de **Dominique Grange** – si toutefois elles existent un jour –, ne ratez pas l'occasion d'en découvrir un bel aperçu dans ***Élise et les Nouveaux Partisans***, paru chez Delcourt. À travers son alter ego fictif, cette militante revient sur ses actions et celles de ses camarades, de la fin des années 60 à aujourd'hui… En mêlant fiction et réalité, cet album se lit comme une magnifique ode à ses combats, dont nous devons dare-dare tirer les enseignements sous peine de se faire manger par le grand capitalisme.

© Grange & Tardi / Delcourt

Cela fait des années que Tardi, son compagnon de vie, lui demande de coucher ses souvenirs sur le papier afin d'en faire une bande dessinée. Constatant que ces années sont rarement racontées avec authenticité, Dominique Grange fini par se prêter au jeu dans le but de « *tordre le coup aux clichés réduisant le mouvement à une bande de "joyeux soixante-huitards"* », avant de nous rappeler que « *Mai 68 est l'une des plus importantes révoltes sociales, culturelles et politiques en Europe (Allemagne, France, Italie…) du siècle dernier. Pas moins de 10 000 millions d'ouvriers ont cessé le travail et adhéré à ce mouvement qui dénonçait les inégalités sociales et les conditions de travail, les cadences, etc.* » Constatant la recrudescence récente des violences policières, notamment lors des manifestations des Gilets jaunes, cet important travail de mémoire devenait nécessaire à ses yeux…

La guerre d'Algérie comme point de départ

Plutôt que de commencer par « Moi, je… », Dominique Grange choisit d'introduire son récit par l'évocation de la manifestation du 17 octobre 1961, qui se solda par le massacre de ces Algériens en plein Paris. Elle nous explique les raisons de ce choix : « *Évoquer la guerre d'Algérie nous a amenés à parler de l'immigration, et de la misère des travailleurs algériens, relégués dans des bidonvilles tout autour de Paris. Il est important de donner tous ces éléments aux lecteurs, notamment aux plus jeunes.* »

Un important travail de documentation

Tardi avait besoin d'un maximum d'informations pour reproduire les faits réels et leur contexte le plus fidèlement possible, et n'a pas hésité à solliciter la mémoire de sa compagne pour les nécessités de sa restitution. « *Mon rôle était de rendre cette histoire crédible, et j'y ai mis toute mon énergie. J'étais vigilant au bon dosage entre textes et images, surtout quand Dominique avait tendance à trop décrire les évènements. Je devais répartir le tout et utiliser au mieux le média bande dessinée. Nous avons aussi rajouté des histoires vraies, condensé des personnages pour n'en avoir qu'un seul, etc. Ce livre a engendré beaucoup d'échanges entre nous, certains furent parfois houleux !* » se souvient Tardi.

Un récit sincère et sans concessions

Dominique ne cache rien de ses combats et des affronts subis : les face-à-face avec la police, ses mois de prison, ses années dans la clandestinité… Pour autant, ce témoignage n'est pas destiné à égrener une longue plainte ni à positionner le personnage d'Élise en tant que victime, mais en tant que jeune militante engagée dans les combats des années 70. « *Aujourd'hui, le combat est mondial, les inégalités sont de plus en plus fortes et visibles. Nous nous sommes habitués à voir des gens dormir dans la rue, ce qui n'est pas normal.* » Et Dominique Grange concède : « *si je reste totalement mobilisée, je ne suis pas très optimiste pour autant…* », démontrant ainsi l'état d'esprit qui l'anime encore aujourd'hui.

Extrait de l'album
© Grange & Tardi / Delcourt

ÉLISE ET LES NOUVEAUX PARTISANS
PAR **DOMINIQUE GRANGE & TARDI**
ÉDITIONS DELCOURT
Album cartonné,
176 pages en bichromie, disponible

école émile cohl

L'ÉCOLE DES MÉTIERS DU DESSIN

Mathilde Decuiserie, étudiante de 5e année jeu vidéo

Enseignement supérieur

> **Prépa Dessin** / LYON
Formation en 1 an

> **Dessinateur Praticien** / LYON
Formation en 3 ans / *Diplôme visé de niveau 6*

> **Dessinateur 3D** / LYON
Formation en 3 ans / *Titre RNCP de niveau 6*

> **Spécialisation** en édition multimédia, cinéma d'animation ou jeu vidéo / LYON
Formations en 2 ans après bac+3 / *1 titre RNCP et 2 certificats d'école de niveau 7*

> **Storyboard & Layout** / ANGOULÊME
Formation en 2 ans / *Certificat d'école*

Formation continue

Pour développer ses compétences en storyboard, illustration traditionnelle et numérique, narration et mise en scène de personnages, création de décors, mise en couleur pour la BD.

Organisme de formation référencé

Datadock

Ecole membre

Pôle Image Magelis Angoulême · reca · snjv

cohl.fr

Par **Frédéric Bosser**

EXPÉRIENCE GOYA

DANS **LES SECRETS** DE LA CRÉATION !

Fransisco Goya , *Le Temps* ou *Les Vieilles* (vers 1808-1812), palais des Beaux-Arts, Lille
© Rmn-Grand Palais / Stéphane Maréchalle

S'il fallait choisir parmi toutes les expositions autour du travail de **Francisco de Goya** (1746-1828) dans le monde, il y en a une que nous ne saurions que vous conseiller pour son approche originale : celle visible en ce moment au Palais des beaux-arts de Lille.

Fort des deux chefs-d'œuvres du maître espagnol qu'elle possède, *Les Jeunes* (ou *Jeune femme lisant une lettre*, 1814-1819) et *Les Vieilles* (ou *Le Temps*, 1808-1812), cette institution du Nord de la France, propose à ses visiteurs de découvrir les secrets, via des dessins et gravures d'époque, de ces deux pièces qui n'ont toutefois pas été pensées ensemble et ne se répondent pas spécialement. Longtemps, le doute a plané, en raison notamment du changement incompréhensible du titre des *Vieilles*, avant qu'on découvre qu'un faussaire avait agrandi ce tableau pour qu'il soit au même format que *Les Jeunes* et que les deux œuvres se présentent comme un diptyque. C'est pour appuyer cette découverte qu'elles sont exposées pour la première fois sans leurs cadres. L'imagerie scientifique exposée juste à côté montre bien que les pieds des vieilles dames ont été ajoutés et les ailes de Chronos rallongées. Les rayons X révèlent également que Goya a peint l'œuvre par-dessus une toile existante datant du XVII[e] siècle, sûrement en raison de la pénurie de matériel pendant cette période troublée en Espagne.

EXPÉRIENCE GOYA

Jusqu'au 14 février 2022
PALAIS DES BEAUX-ARTS DE LILLE
Place de la République 59000 Lille
https://pba.lille.fr/

AUTRES EXPOSITIONS À SUIVRE :

> LE PALAIS

Du 12 janvier au 27 février, sous le haut-commissariat d'Anaël Pigeat, rédactrice en chef du mensuel *The Art Newspaper* édition française, **Frédéric Poincelet** expose ses œuvres récentes à la Maison des arts de Châtillon, en collaboration avec la Galerie Catherine Putman. Vernissage de l'exposition le 11 janvier. Un livre est édité sous ce même titre aux éditions Réalistes.

MAISON DES ARTS, 11 rue de Bagneux, 92320 Châtillon, **www.maisondesarts-chatillon.fr**

> PICASSO L'ÉTRANGER

Jusqu'au 13 février 2022, nous invitons tous ceux qui pensent que tout a été écrit et dit sur **Pablo Picasso** à se rendre au Musée national de l'histoire et de l'immigration, pour découvrir les obstacles qui pavèrent la route du jeune artiste convaincu de son génie, lorsqu'il débarqua à Paris en 1900 sans parler un mot de français et que sa demande de naturalisation lui fut refusée. L'accusant de fréquenter des anarchistes espagnols, l'administration française ne lui fera aucun cadeau. Cela ne l'empêchera pas de devenir le plus grand, comme en attestent les œuvres exposées ici, notamment celles sur papier.

PALAIS DE LA PORTE DORÉE, 293 avenue Daumesnil, 75012 Paris, **www.histoire-immigration.fr**

UN POLAR SOMBRE À SOUHAIT

ENTRE VENGEANCE, TRAHISON ET SENSUALITÉ !

MARINI

NOIR Burlesque

LE PREMIER ROMAN GRAPHIQUE D'ENRICO MARINI

TOME 1/2

DARGAUD

Par **Géant Vert**

BEAU LIVRE

FRIDA KAHLO

DON DIEGO ET **LA MAISON BLEUE**

Dans sa grande série des livres maousse costauds, les éditions **Taschen** ont laissé libre cours à un trio de spécialistes pour compiler et détailler l'œuvre désormais passée à la postérité de la peintre mexicaine **Frida Kahlo**. Femme avant d'être une artiste, cet esprit libre, né dans un pays où le machisme est la deuxième religion d'État, s'est battu toute sa vie contre toutes les formes d'inégalités, qu'elles soient sociales, culturelles ou physiques.

FRIDA KAHLO
TOUT L'ŒUVRE PEINT
PAR **LUIS-MARTÍN LOZANO, ANDREA KETTENMANN & MARINA VÁZQUEZ RAMOS**
ÉDITIONS TASCHEN
Livre cartonné, 624 pages couleurs, disponible

Comme il est d'usage, le livre est paré d'un coffret orné du visage de la peintre. Cette protection est loin d'être superflue tant l'objet en lui-même n'est pas facile à manipuler, avec un poids dépassant les cinq kilos. D'un format inusité de 29 x 39,5 cm, l'ouvrage ne se feuillette pas à la va-vite, dans le RER aux heures de pointe. Préférez la lecture sur une table en chêne massif plutôt que sur un bureau suédois en kit. Il faut prendre son temps pour apprécier pleinement une iconographie en partie inédite. Divisée en huit chapitres, la vie de Frida Kahlo est passée au crible par Luis-Martín Lozano, Andrea Kettenmann et Marina Vázquez Ramos, trois historiens d'art qui ont longuement étudié le sujet avant d'en faire un livre. Comme le masculin utilisé dans le titre l'indique, ce livre reproduit l'intégralité de ses peintures, dont certaines n'avaient pas été montrées depuis près de quatre-vingts ans. Entre gros plans et reproductions plus grandes que les originaux, le lecteur féru de détails va apprécier. Dans la galerie des portraits, les deux consacrés à Josef Staline sont particulièrement étonnants. L'approfondissement des recherches est tel que l'on peut s'attendre à de sacrées surprises. Soucieux de restituer les tableaux et les photos dans leur contexte, les auteurs ont fourni des explications colossales. Parmi les points forts de cette étude, la maison natale de Frida Kahlo, la « casa azul », lieu extrêmement important dans lequel elle passa une grande partie de sa vie. Outre le catalogue des peintures, une biographie et un index complètent cet ouvrage qui mérite d'être considéré comme le plus documenté sur l'artiste.

Un extrait de l'ouvrage
© Photo DR

« DROIT DE RÉPONSE » DE **MARC CARO**, SUITE À SON INTERVIEW AVEC JAN KOUNEN ET PATRICE LECONTE PARUE DANS *LES ARTS DESSINÉS* N°16 :

« J'ai trouvé la réponse de Patrice Leconte trop personnelle et un peu injuste concernant Claude Moliterni… C'était un vrai défricheur, je trouve pour ma part que la bande dessinée lui doit beaucoup : la revue Phénix, *l'exposition* Bande dessinée et figuration narrative, *le festival de Lucca et celui d'Angoulême,* Corto Maltese *dans* Pif, *plein de parutions formidables aux éditions SERG… et j'aimais énormément ce qu'il écrivait pour Gigi ! »*

Exposition

musée de l'Image

ville d'Épinal

du
05.02
au
18.09
2022

POSADA

GÉNIE DE LA **GRAVURE**

Première rétrospective en France de l'artiste mexicain

Par **Frédéric Bosser**

SAUL STEINBERG

LA MACHINE **À PENSER**

Le 28 et 29 septembre dernier, la Galerie Maeght et le Centre Georges Pompidou inauguraient une exposition autour de celui que beaucoup considèrent comme le plus grand dessinateur de tous les temps, **Saul Steinberg**. Il suffisait donc de traverser la Seine pour vivre un double rendez-vous avec cet artiste d'origine roumaine qui fût, de son vivant, l'égal de Braque, Calder, Chagall, Giacometti, Kandinsky, Lindner, Matisse, Miro, Picasso...

De l'Italie aux États-Unis, en passant par la France

C'est par la fresque *Art viewers*, montée à l'identique d'après les photos de l'époque à la galerie Maeght, que le visiteur est accueilli. Excellent choix, car elle est la synthèse du travail de Steinberg, qui a su sortir le dessin du cadre du papier pour le figer sur le mur. À travers cette proposition, Saul Steinberg pose la question de savoir ce qu'est une image.

Moins d'une centaine de pièces sont exposées (La Fondation Saul Steinberg a fait don de 36 œuvres au Centre Pompidou), beaucoup ayant été créées autour des années 1960-70. Une première série évoque la thématique du langage, avec des dessins utilisant la calligraphie, dont les écritures, faut-il le préciser, ont un sens bien qu'elles ne soient pas toujours lisibles. L'exposition se poursuit par des incitations aux voyages, entre l'Italie, la France et les États-Unis. La partie américaine est la plus intéressante, présentant ses dessins pour *Life* et surtout *The New Yorker*, support pour lequel ses créations le feront connaître et respecter dans le monde entier, par un public sensible à son trait, son humour, sa poésie, sa manière de capter l'air du temps, et son regard critique sur son pays d'accueil à la fin des années 1960.

Art Viewers (détail, 1966)
Impression sur toile de lin et papier avec rehauts au crayon de couleur
© The Saul Steinberg Foundation / Adagp, Paris 2021

Sans titre (1974)
Mine graphite et crayon de couleur sur papier, 52,7 x 35 cm
© The Saul Steinberg Foundation / Adagp, Paris 2021 Photo © Centre Pompidou, MNAM-CCI/Audrey Laurans/Dist. RMN-GP

L'art de la composition

Dans ces années-là, il ajoute à sa palette des collages, du texte, des photographies retravaillées, des bouts de cartons, et créera des masques qui sont encore aujourd'hui d'une grande modernité... En jouant avec tous ces matériaux, Saul Steinberg s'offre de nouvelles perspectives sans pour autant tomber dans l'abstraction ou s'orienter vers la peinture.

[Paysage] (1969)
Encre de Chine et aquarelle, 40 × 50 cm, collection particulière
© The Saul Steinberg Foundation / Adagp, Paris 2021 Photo © François Fernandez

La dernière salle de l'exposition rassemble des objets qu'il a réalisés à la fin de sa vie. Très souvent, ils se rapprochent de dessins en 3D, comme cette chaise aux pieds de laquelle Steinberg ajoute des ombrés pour créer un effet de profondeur. Enfin, avant de rejoindre le vacarme de la vie, le visiteur pourra encore se délecter de l'humour de l'artiste avec quelques-uns de ses faux diplômes, dont celui destiné à son ami Giacometti. Un grand maître de l'illusion !

Absence notoire

Seul bémol à cet accrochage, l'absence d'œuvres majeures de cet auteur, comme la célèbre *Vue de New York*... Logique quand on sait que l'institution parisienne a créé cette exposition à partir des dons de la Fondation Saul Steinberg (qui ne possède plus ses dessins les plus emblématiques), ainsi que de pièces prêtées par la galerie Maeght et par quelques collectionneurs français. Sachez que la plupart de ses œuvres sont visibles au Smithsonian American Art Museum à Washington. Une bonne occasion de traverser l'Atlantique, après cette belle mise en bouche parisienne...

Colors (1971)
Techniques diverses, 75,2 x 55,5 cm
© The Saul Steinberg Foundation / Adagp, Paris 2021 Photo
© Centre Pompidou, MNAM-CCI/Audrey Laurans/Dist. RMN-GP

SAUL STEINBERG
ENTRE LES LIGNES
Jusqu'au 28 février 2022
CENTRE POMPIDOU
Galerie d'art graphique, niveau 4
Métro Hôtel de Ville ou Rambuteau
Tous les jours de 11h à 21h, sauf le mardi
Tel : 00 33 (0)1 44 78 12 33

Par **Frédéric Bosser**

LA SOURCE

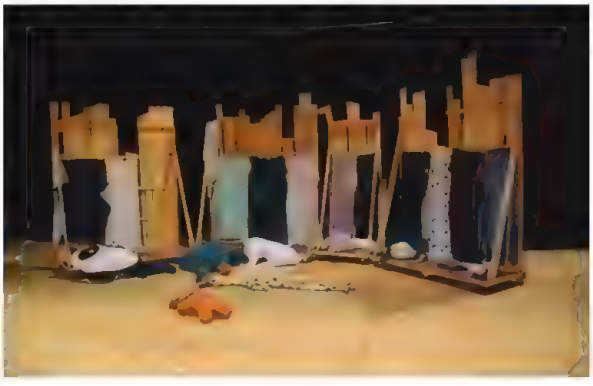
L'ART AU SERVICE DU SOCIAL

Fondée et présidée par le peintre et sculpteur **Gérard Garouste**, l'association **La Source** fête cette année ses 30 ans. Même si dans l'absolu, nous ne devrions pas nous en réjouir car cela montre, comme pour les Restos du cœur, que les difficultés et les inégalités sont loin d'être derrière eux, nous tenions à leur exprimer notre soutien indéfectible.

C'est en découvrant la misère aux portes de sa maison de campagne-atelier, près de Dreux, que Gérard Garouste a posé ses pinceaux et s'est lancé à la poursuite de moyens financiers pour aider les plus démunis. Grâce à l'intervention des hommes politiques de l'époque (Michel Rocard en particulier), il arrive à réunir des fonds pour créer son association en 1991. Désormais implantée dans dix départements, principalement en milieu rural et, plus récemment, urbain, La Source porte l'idée que l'art est un pilier fondamental dans la construction de la société et contribue à la valorisation de l'individu dès son plus jeune âge. Proposant des ateliers d'expression artistique à destination des enfants et jeunes en difficulté et de leur famille, elle est décrétée d'intérêt général à vocation sociale et éducative. Développés dans tous les domaines artistiques (peinture, gravure, sculpture en terre, en bois, forge, photographie, vidéo, installation, arts de la scène, *street art*, *land art*, écriture, film d'animation, etc.) et menés par des artistes professionnels sensibles aux objectifs de l'association, ces ateliers sont constitués de petits groupes de dix à douze participants, dans un souci d'accompagnement individuel de qualité.

Gérard Garouste entouré d'artistes résidents de La Source
© Photo F. Bosser

Si des ventes aux enchères d'œuvres d'art, réalisées spécifiquement par de nombreux artistes, sont régulièrement organisées, cette structure a aujourd'hui plus que jamais besoin de vos dons pour continuer à agir sur tout le territoire... Nous comptons sur vous !



La Source : exposition pour les 30 ans de l'association
© Photos F. Bosser

EN SAVOIR PLUS
www.associationlasource.fr

CATHERINE MEURISSE

EXPOSITION

La jeune femme et la mer

GALERIE BARBIER

16 DEC 2021
15 JAN 2022

10 rue Choron, 75009 Paris
Métro Notre-Dame de Lorette,
Saint-Georges, Cadet
du mardi au samedi

de 14 h à 19 h 30 ou sur rendez-vous
06 80 06 29 95
info@galeriebarbier.com
www.galeriebarbier.com

Par **Frédéric Bosser**

ÉTIENNE ROBIAL

SA VIE, **SON ŒUVRE !**

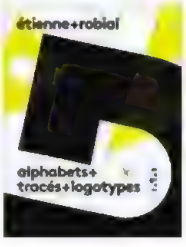
En attendant d'admirer ses travaux sur les murs du musée des Arts Décoratifs de Paris en octobre 2022, voici un livre évoquant le parcours d'**Étienne Robial**, qui espère que ce ne sera pas sa « pierre tombale ». Ce pavé de 400 pages est une mine d'informations pour comprendre la trajectoire d'un homme qui a marqué le monde du graphisme français au fer rouge.

© Photo Frédéric Bosser

Architecte raté, métier dont il gardera la rigueur, il se forme au graphisme et entre dans la vie professionnelle en créant des pochettes de disques et en retouchant des photographies chez Filipacchi. Très vite, il nourrit l'envie de devenir éditeur et commence par racheter, avec son épouse d'alors Florence Cestac, la librairie Futuropolis en 1972, pour en faire l'une des premières spécialisées en bande dessinée. Parmi les clients, de nombreuses personnalités férues de BD, comme Federico Fellini, Alain Resnais, Chris Marquer (pour qui il réalisera plus tard son premier générique de film), Eddy Mitchell, Dick Rivers... En 1974, il crée la maison d'édition du même nom dans laquelle il publiera principalement des bandes dessinées d'auteurs : Bilal, Tardi, Baudoin, JC Götting, Calvo, Milton Caniff... au total, 500 livres au compteur dans les années 70. Durant cette même décennie, Robial conçoit les maquettes du *Point,* de *Métal Hurlant* et d'*(À Suivre)*. Au début des années 80, il rencontre Pierre Lescure, responsable de la case « divertissement et variété » d'Antenne 2, pour qui il crée le générique de l'émission mythique *Les Enfants du Rock*. Puis il devient directeur artistique de la nouvelle chaîne *Canal +*, dont il crée le logo et l'habillage, et plus tard celui des onze chaînes du groupe pour autant de pays : près de 4 700 génériques, la maquette des cartons d'invitations et des soirées de lancement, des badges, des produits en 3D, etc. Depuis, l'ensemble de ces créations a été donné au Centre national des arts plastiques (CNAP) après le changement de direction de la chaîne.

Extrait de l'ouvrage
© Robial Magnani

Ce livre permet de (re)découvrir les trois cents logos (Arte, M6, PSG, RSA, *L'Équipe*, *Les InRockuptibles*...) et la centaine d'alphabets (imaginés ou détournés) dont il est l'auteur, et constitue un catalogue très utile à la réalisation de maquettes de livres, de génériques, de signalétique, de logos... d'autant plus complet qu'il montre aussi les projets non aboutis. Pour en apprendre plus sur l'homme, pas moins de vingt-huit préfaciers parmi ses commanditaires, clients, artistes et le directeur de Penninghen – école dans laquelle il enseigne – se sont échinés à le décrire comme professionnel ou comme ami. Ces textes rythment le livre qui n'est pas organisé de façon chronologique, mais à partir des quatre-vingt-deux alphabets qu'il a créés. Une magnifique plongée dans 50 ans de création, désormais ancrée dans le patrimoine culturel français et amenée à faire école.



ÉTIENNE ROBIAL
ALPHABETS + TRACÉS + LOGOTYPES
ÉDITIONS MAGNANI
Livre broché, 400 pages, tirage limité à 2 000 exemplaires, disponible

Par **Frédéric Bosser**

PÈRE CASTOR

90 ANS, ÇA SE FÊTE !

C'est en 1931 que **Paul Faucher**, libraire puis directeur de collection chez Flammarion, invente l'album moderne pour privilégier la poésie au quotidien, l'imagination et l'invention, sous le label **Père Castor**.

Cette idée germe en lui dès 1921, quand il adhère à la « Nouvelle éducation », un mouvement de réforme pédagogique international prônant un renouveau pédagogique, plaçant l'enfant au centre de l'action éducative et s'adaptant à ses besoins et à ses intérêts. N'oublions pas qu'à cette époque, c'était plus « Tais-toi et grandis vite ! » que « Tiens, voilà une *Playstation* pour t'épanouir, mon enfant ». Après avoir rencontré de nombreux pédagogues et éducateurs dans plusieurs pays, Paul Faucher fait sienne une citation de Montaigne : « L'enfant n'est pas un vase qu'on emplit mais un feu qu'on allume ».

Paul Faucher, en 1966
© Photo DR

Les albums du Père Castor sont d'emblée bon marché, avec une couverture souple, un papier ordinaire et une reliure remplacée par une piqûre à cheval. Ce choix précurseur va permettre à ces livres pour enfants, autrefois réservés à une élite, de rentrer dans tous les foyers. Le dessin y occupe une très grande place ; les premiers auteurs à le rejoindre sont pour la plupart des artistes de l'avant-garde russe (Fiodor Rojankovski, Kersti Chaplet ou Nathalie Parain). En désacralisant le livre qui peut désormais être découpé, colorié, plié, c'est une révolution qui s'opère au pays de Voltaire. L'enfant peut alors pleinement s'approprier le livre en construisant avec ; c'est d'ailleurs pour cela que Paul Faucher choisit le nom de Père Castor, un animal bâtisseur. *Je fais mes masques* sera le premier ; s'ensuivront des livres s'inspirant de contes traditionnels tels que *Boucle d'or et les Trois Ours, la Chèvre et les Biquets, Poule rousse*... puis des contes modernes comme *Michka* et *Marlaguette*.

Panache (1934) et *Michka* (1941), deux albums mythiques de la collection, restaurés pour l'occasion
© Flammarion

Avec plus de 95 millions d'exemplaires vendus (et cela continue), plus de 1000 titres au catalogue et des dizaines de traductions à l'étranger, il est évident que les albums du Père Castor ont influencé toute l'édition du livre pour enfants, non seulement en France mais aussi dans le monde entier.

Fêtons cet anniversaire comme il se doit en découvrant la belle sélection d'ouvrages historiques que les éditions Flammarion ont décidé de rééditer en version restaurée.

Par **Frédéric Bosser**

VISITE GUIDÉE

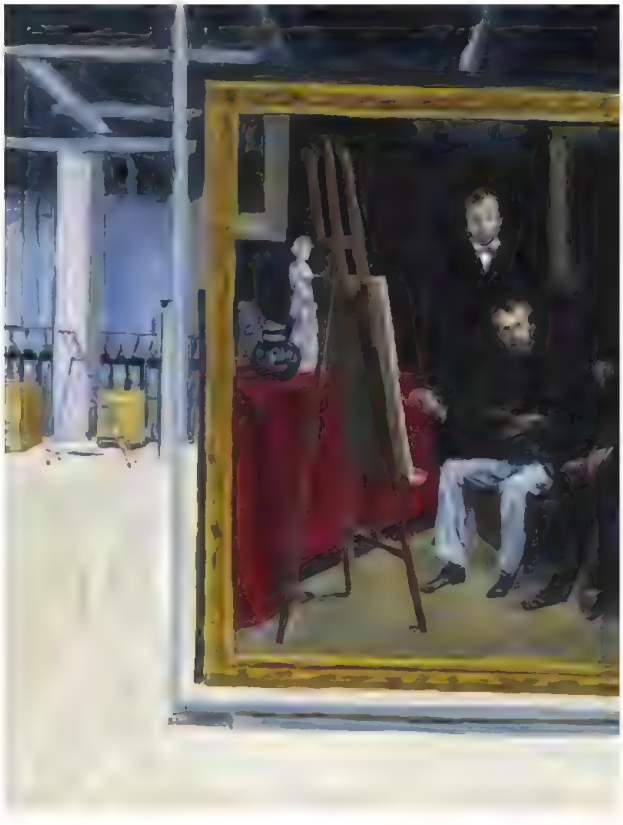
LÉGENDES DES RÉSERVES

PRIVILÈGE ULTIME

JEAN-PHILIPPE **DELHOMME**
© Claire Dorn

Jean-Philippe Delhomme a dans un premier temps été contacté par le **musée d'Orsay** pour animer chaque semaine une rubrique sur Instagram, dans laquelle il imaginait des « comptes Instagram imaginaires » d'artistes dont les œuvres sont exposées dans cette ancienne gare (un principe qu'il avait mis au point pour un éditeur américain avec des artistes du XXe siècle : *Artists' Instagrams, the never seen Instagrams of the Greatest Artists*, August Editions, 2019). Son regard teinté d'humour sur ces toiles de maîtres a recueilli un tel succès pendant ses dix-huit mois de diffusion (de janvier 2020 à mai 2021), que l'institution lui a rapidement proposé un tout autre projet, celui de visiter les réserves du musée en compagnie de l'écrivaine Maylis de Kerangal, et de réaliser des toiles à partir de ses observations, mettant en scène les œuvres entreposées.

L'exposition ***Légendes des réserves***, réunissant ses peintures et les textes de Maylis de Kerangal, est visible jusqu'au 13 février 2022 sur la passerelle du 4e étage ; elle est accompagnée d'un élégant ouvrage publié par Orsay et Gallimard. Retour sur cette aventure hors-normes…



Jean-Philippe Delhomme : *Réserves du musée d'Orsay (Un atelier aux Batignolles, de Henri Fantin- Latour)*, 2020, huile sur toile, 35 × 27 cm © DR

Quel privilège que s'engager sur un tel projet ?

Visiter les réserves d'un musée est en effet un privilège incroyable. Cela m'a obligé à rentrer dans ces œuvres d'art, de comprendre comment elles étaient faites. Cette mission m'a aussi permis d'arpenter librement et régulièrement les travées de ce magnifique musée, et donc pour la première fois, ses réserves.

Les tableaux que vous montrez en situation dans les réserves ne sont pas toujours des chefs-d'œuvres !

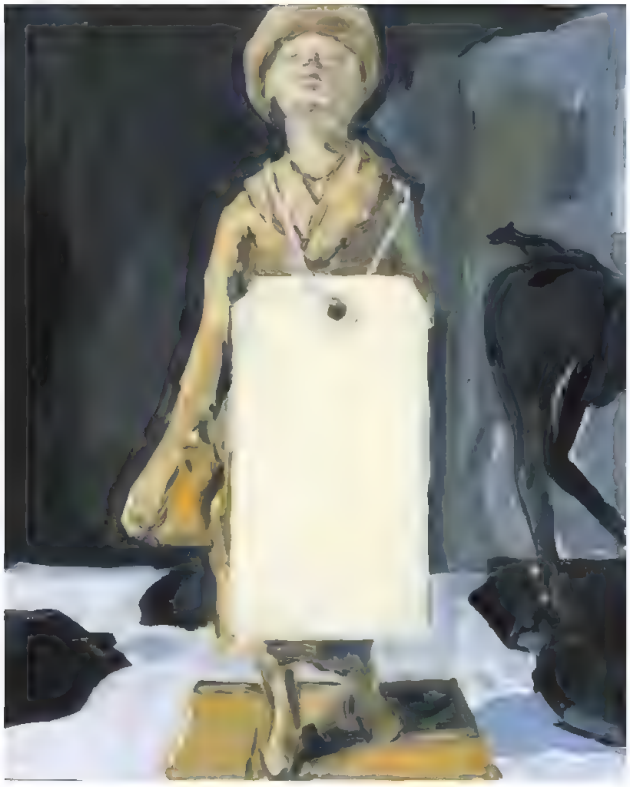
Même si elles n'ont pas toutes fait avancer l'histoire de l'art, ces œuvres sont des leçons de peinture à chaque fois. Quand je les reproduisais, j'apprenais des choses. Ce qui m'intéressait, c'était de traiter ces créations dans une situation donnée, telles qu'elles se présentaient au hasard de nos visites avec Maylis de Kerangal. Je photographiais les lieux comme ils me venaient, avant de les retravailler à l'huile avec le plus grand respect, de retour à mon atelier. Je souhaitais reproduire l'ensemble de la scène, avec ces chariots, ces caisses, ces tréteaux, ces palettes ou chevalets sur lesquels étaient posées des objets, etc.

Vous n'avez donc rien réalisé sur place ?

Comme l'accès aux réserves est très réglementé, ce n'était pas possible. De plus, quand nous y allions avec Odile Michel, la responsable, notre temps était toujours limité. Je prenais alors les photos dont j'avais besoin…

Y avait-il une coordination entre vous et Maylis ?

Pas du tout ! À la base, Maylis avait souhaité écrire un texte sur ces réserves alors qu'elle était en résidence au musée. Donatien Grau, le responsable du projet, m'a mis dans la boucle pour réfléchir à une exposition croisée, sans pour autant me demander de travail er

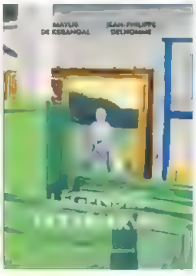


Jean-Philippe Delhomme
Réserves du musée d'Orsay (L'Ecolière, d'Edgar Degas), 2020, huile sur toile, 24 × 22 cm
© DR

photocopies et des bouts de scotch pour faire des essais de mise en place. Je ne pense pas être le seul à agir ainsi...

Auriez-vous envie de renouveler l'expérience ?

Forcément, même si travailler au musée d'Orsay, une institution que j'adore depuis toujours, est un peu le graal absolu. Côtoyer Monet, Manet, Bonnard, Marquet, Renoir, Gauguin, Bazille au quotidien, c'était émouvant et fascinant. Observer leurs travaux, c'est un plaisir sans fin... et mon travail s'en trouve enrichi.



LÉGENDES DES RÉSERVES
PAR **MAYLIS DE KERANGAL & JEAN-PHILIPPE DELHOMME**
ÉDITIONS MUSÉE D'ORSAY-GALLIMARD
Livre cartonné, 64 pages couleurs, disponible

Exposition au musée d'Orsay jusqu'au 13 février 2022

sur ses textes. Si nos visites étaient communes, chacun a travaillé de son côté sans consulter l'autre. Ce n'est qu'une fois mes vingt-neuf toiles achevées que l'idée d'un recueil réunissant nos travaux est née. Le livre est donc venu après, et non en amont.

Auriez-vous travaillé de la même manière pour un magazine comme *Vanity Fair* ou *Vogue* ?

Comme je n'aurais pas eu le temps de faire des peintures, j'aurais sûrement réalisé des dessins à la plume où à la gouache. Là, j'avais un an pour le faire... Cela fait une quinzaine d'années que je ne fais plus que des huiles. Ce changement m'a permis de retrouver des pigments et des couleurs que je trouve plus beaux que l'acrylique.

Qui a choisi le lieu d'exposition ?

L'institution ! Le choix final s'étant porté sur la passerelle entre les deux nefs du 4e étage, il a fallu penser l'exposition en fonction de l'espace, de la lumière changeante selon l'horaire, etc. Pour qu'il ressemble à une scène de théâtre, j'ai proposé qu'on peigne l'endroit d'une couleur plus sombre (une sorte de gris-bleu). Pour dynamiser la scénographie, j'ai également suggéré d'exposer les peintures représentant les palettes de peintres dans des boîtes, comme des fétiches.

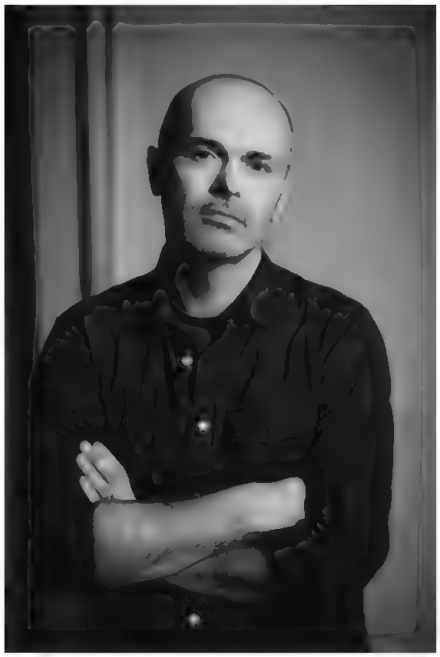
Pourquoi avoir opté pour de petits formats ?

Il n'était pas question de les proposer au même format que les toiles originales. Je voulais que ce soit à la fois modeste et précieux. Ce format m'offre une profondeur qui me plaît, car j'aime quand les choses sont à la fois réalistes et précises. Restait à trouver dans quel ordre les exposer ; je donc suis venu avec des

GÉRARD
DU

© Gérard DuBois

GÉRARD **DUBOIS**
photographié par Julia Marois
© Photo Julia Marois



Après Pierre Mornet, j'ai la joie de retrouver **Gérard DuBois**, un auteur que je connais depuis mes (et ses) débuts au début des années 90, et que j'ai eu la chance d'exposer. Difficile d'être complètement neutre face au travail d'un artiste lorsque les liens qui vous unissent dépassent le cadre professionnel. Je me souviens encore de cette commande pour le magazine *Communication CB News* qu'il avait réalisée avec des cartons au tout début de sa carrière... Puis je l'ai vu grandir, changer de styles, illustrer des articles et des livres et surtout, proposer des images de plus en plus fortes au fil des années. C'est aujourd'hui un auteur accompli et reconnu dans de nombreux pays, que j'ai retrouvé au bout du fil avec un immense plaisir.

Par **Frédéric Bosser**

BOIS

L'ART D'**ILLUSTRER**

DERNIERS OUVRAGES

À QUI APPARTIENNENT LES NUAGES ?
Texte **Mario Brassard**
La Pastèque, Montréal, 2021

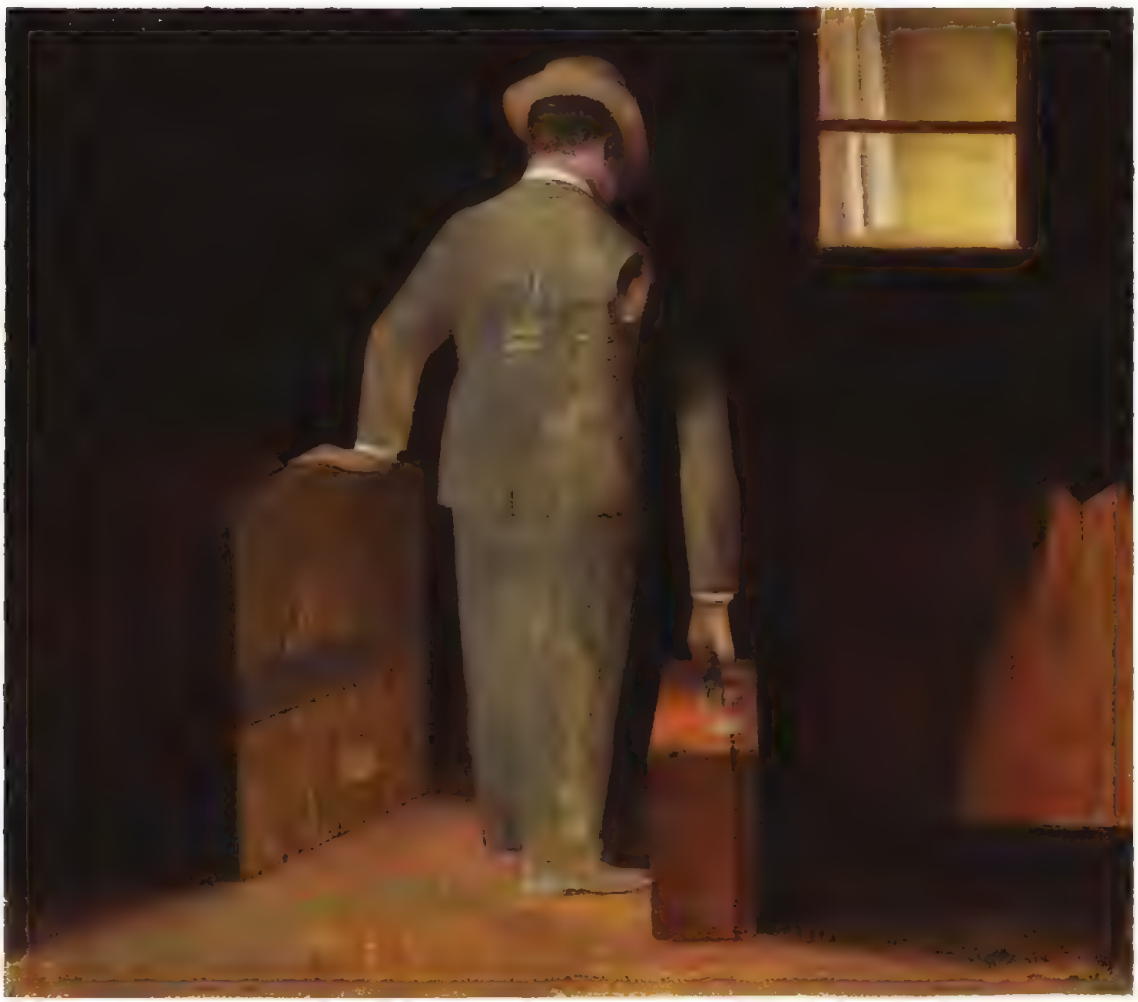
LE TRAM DE NOËL
Texte **Giosuè Calaciura**
Notabilia, Paris, 2020

THE ROAD
Texte **Cormac McCarthy**
Folio Society, Londres, 2020

JAMAIS L'UN.E SANS L'AUTRE
Texte **Sophie Blitman**
Actes-Sud Junior, Paris, 2020

Gérard, commençons par le commencement. Comment nait votre vocation de dessinateur ?
Je ne parlerais pas de vocation à proprement parler, mais de plaisir de dessin. Je dessinais tout le temps, alors naturellement je me suis orienté vers des écoles où il était possible d'apprendre ce métier. Cela commence au sortir du collège avec mon inscription au lycée Paul Lapie de Courbevoie. Après une année, je passe les concours pour entrer au lycée de la rue Madame (baptisé plus tard lycée Maximilien-Vox), l'école où étaient enseignées le plus d'heures de dessin, comparée à d'autres comme Duperré. J'y reste trois ans et obtiens mon brevet de technicien en expression visuelle, avant de passer deux ans à Estienne où je réussis mon BTS. Durant ces années-là, je rencontre Jean-François Martin, Cyril Cabry, Vince, Jake Raynal, Claire Bouilhac, Aristophane, Sylvain Deboissy (qui devient ensuite animateur chez Disney et part en Californie).

Vos diplômes en poche, direction le Canada francophone dans le cadre de la coopération internationale.
Une idée déjà proposée par la directrice de Paul Lapie, retrouvée plus tard à Estienne. Entre Washington et le Canada, j'ai choisi Montréal car le travail qu'on me proposait me plaisait davantage.



© Gérard DuBois

© Gérard DuBois

Quel travail vous proposait-on ?
Il s'agissait d'intégrer plusieurs institutions acadiennes dans le but d'améliorer le graphisme de leurs revues. Cela m'a permis de vivre dans différentes provinces : au Nouveau-Brunswick, en Nouvelle-Écosse, sur l'île du Prince Édouard... en logeant soit chez l'habitant, soit en location. En Acadie, j'ai été accueilli durant six mois dans une maison, par des personnes avec qui je suis resté ami.

Ce changement brusque ne vous a pas donné le mal du pays ?
J'y voyais la possibilité de quitter toutes mes influences « parisiennes ». À cette époque, le style dominant était celui de Loustal, Avril, Cathy Millet... ceux dont je me sentais proche étaient surtout Jean-Claude Götting et Alexios Tjoyas. Cette distance me permettait de m'en détacher et de développer mon propre style, déjà porté vers un réalisme à la Rockwell, et les publicités des années 50. J'ai aussi été marqué par les revues américaines que j'avais la chance de trouver sur place, et dans lesquelles je découvrais pour la première fois les travaux de Brad Holland, Richard Parent, etc. Comme je n'avais rien d'autre à faire une fois mon boulot de *designer* rendu, je dessinais toutes les nuits. Ainsi pendant quatorze mois...

Qu'est-ce qui vous fait rester là-bas ?
La possibilité de n'avoir personne au-dessus de mon épaule pour commenter mes recherches. Et puis, à titre personnel, le pays et ses habitants me plaisent beaucoup. En février 1991, après un bref retour de deux mois en France, je repars m'installer à Montréal. Je vais y rencontrer la femme avec qui j'ai deux enfants.

Vous parvenez à vous faire publier tout de suite ?
Pendant ma coopération, la revue *Vice Versa*, où publiaient Pierre Pratt, Normand Cousineau, Richard Parent, etc., avait déjà fait appel à moi. Ma première commande, une fois installé comme indépendant, sera pour *Montréal Magazine* (*MTL*).

À cette époque, le style dominant était celui de Loustal, Avril, Cathy Millet... ceux dont je me sentais proche étaient surtout Jean-Claude Götting et Alexios Tjoyas. Cette distance *(le Canada)* **me permettait de m'en détacher et de développer mon propre style.**

Deux dessins de commande réalisés sur carton
© Gérard DuBois

C'était à l'époque où vous travailliez sur carton ?
Tout à fait ! D'ailleurs j'ai une anecdote à ce sujet. La directrice artistique avec qui j'avais rendez-vous a eu un empêchement et m'a demandé de laisser mon portfolio à la rédaction. Comme c'étaient des travaux en 3D, je les ai déposés dans des sacs poubelles. Elle n'en revenait pas quand elle les a trouvés dans son bureau ! Passé sa surprise, elle m'a commandé plusieurs boulots.

Pourquoi ce choix du carton ?
C'est au Nouveau-Brunswick que j'ai ressenti l'envie de faire des volumes. Cela faisait suite à des travaux de Dubuffet que je venais de découvrir. J'ai fait des essais, et de fil en aiguille, comme le résultat me plaisait de plus en plus, j'ai continué en 3D. J'ai toujours travaillé à l'instinct.

Le souci est que vous deviez ensuite les photographier...
J'ai la chance à ce moment-là de rencontrer François Brunelle, un photographe qui va m'aider. Gratuitement, il me propose de faire mon book. Puis j'ai peu à peu trouvé des techniques pour obtenir ces mêmes matières et profondeurs en 2D. Et j'ai arrêté le carton du jour au lendemain. Quand je délaisse une technique, j'ai du mal à revenir en arrière, même si on me demande de le faire.

© Gérard DuBois

Quand on parle du Canada, on pense aux États-Unis, et donc aux commandes potentielles plus conséquentes...
C'est venu grâce au *Black Book*. Un de leurs commerciaux en visite à Montréal m'en a offert un pour que je puisse trouver un agent. C'était la condition *sine qua non* pour acheter des pages chez eux. En le feuilletant j'ai sélectionné deux ou trois agents. Cela s'est finalement concrétisé avec Marlena Torzecka, qui m'a pris sous son aile dès 1993. Cette ouverture était cruciale à ce moment-là car j'avais écumé quasiment toutes les agences et tous les supports canadiens. J'ai beaucoup travaillé pour les États-Unis dans les années suivantes, notamment avec *The New Yorker* pour leur rubrique « Spectacle ». Je me souviens avoir reçu des VHS par Fedex, que je visionnais pour pouvoir leur soumettre des idées... Maintenant, on vous envoie un lien !

En 2014, vous entamez une longue collaboration avec *The New York Times*...
J'avais déjà travaillé pour eux auparavant. En 2015, il m'engage en effet pour une rubrique hebdomadaire en sciences sociales, « Gray Matter ». Mais j'ai arrêté en 2016 car cela devenait usant. Comme je commençais à donner des cours à ce moment-là, il m'était devenu difficile de concilier les deux activités.

© Gérard DuBois

Je tiens à ce que mes images disent quelque chose, **qu'elles soient en quelque sorte « universelles »**, et surtout pas datables.

Aux États-Unis, l'obtention de prix est déterminante pour l'évolution d'une carrière artistique !
Même si l'effet domino est aujourd'hui moins instantané ! En 1995, quand *Communication Arts* sélectionnent mes dessins, je reçois cinq appels, dont un de *Penthouse*, le jour même de la parution ! Les prix permettent de vous faire voir dans des circuits où vous étiez alors inconnu. Guy Billout, Étienne Delessert et moi sommes les seuls auteurs européens à avoir reçu le *Hamilton King Award* de la Society of Illustrators. Cela fait plaisir de côtoyer des noms aussi prestigieux. Depuis peu, je reçois aussi pas mal de prix pour les livres que j'illustre. C'est très gratifiant, et surtout très encourageant.

Puisque vous parlez de livres illustrés, nous avons l'impression que votre intérêt se porte de plus en plus vers ce domaine…
J'aime en effet de plus en plus collaborer avec un écrivain, travailler sur un texte. J'aimerais d'ailleurs ne faire que cela. J'ai quatre projets en cours actuellement…

Qu'est-ce qui vous plaît dans cet exercice ?
La collaboration avec l'auteur et l'éditeur. J'aime l'idée d'apporter une valeur ajoutée au texte, en trouvant les passages où il me sera possible, non pas d'illustrer, mais de renforcer le propos. Cela passe par beaucoup d'esquisses… Je remplis souvent des cahiers entiers ! *(Rires.)*
En ce moment, j'adopte une narration à la Töpffer, à la manière des images d'Épinal, du *Struwwelpeter* du Docteur Heinrich Hoffmann et de Christophe, l'auteur de *Cosinus* et des *Fenouillards*… Ce travail à la ligne m'éloigne des effets de volume de mes autres dessins. Cette approche différente m'a toujours fasciné. Il y a plus de bruit et de détails que dans mes images « peinture ».

© Sophie Blitman & Gérard DuBois / Actes Sud junior

© Mary Shelley & Gérard DuBois / Gallimard

© Gérard DuBois

Imposez-vous systématiquement votre maquette à l'éditeur ?
De plus en plus ! Mais je travaille aussi d'après leurs propositions. Dans nos métiers, il faut savoir s'adapter !

Dans vos livres, il y a peu de paysages !
C'est vrai ! Pour autant, je ne déteste pas en faire. Cela tient surtout aux textes qu'on me soumet.

Ni de portraits ?
Ce n'est pas l'exercice pour lequel je suis le plus à l'aise...

Vous savez pourquoi on vous contacte ?
Je pars du principe que la personne connait mon boulot et qu'elle sait que je vais apporter un plus à son support. Cela étant, il m'arrive de lui demander si elle préfère un style plutôt qu'un autre, surtout quand c'est un directeur artistique ou un éditeur avec qui je travaille pour la première fois.

Votre univers est très lié à l'enfance...
Difficile de dire le contraire ! *(Rires.)* Je tiens à ce que mes images disent quelque chose, qu'elles soient en quelque sorte « universelles », et surtout pas datables. Voilà pourquoi j'adore les sculptures de Maillol, les tableaux de Balthus ou de Magritte, les dessins de Topor. Adolescent, j'adorais Juan Gris, Georges Grosz, Francis Bacon, Gustave Coubert... Je souhaite réaliser des images qu'on a envie de mettre sur les murs, même si certaines peuvent paraître très dures. Je pense par exemple à celle sur la pédophilie que je viens de faire récemment pour *The New Yorker*...

Quelles est votre attitude quand un DA vous demande de reproduire une image existante ?
Si cela ne devient pas un copié-collé, ça ne me pose pas de problème éthique. C'est en revanche moins stimulant, la démarche a déjà été accomplie.

Depuis quelques années, vous ne travaillez quasiment plus sur papier...
Cela date de ma collaboration hebdomadaire au *New York Times* entre 2015 et fin 2016. Leurs demandes de modifications, de mise en place d'un fond perdu, d'adaptation sur plusieurs formats (carré, vertical, bannière, etc.) m'ont quelque part obligé à me servir des outils numériques. J'ai commencé par réaliser des esquisses sur papier que j'agençais ensuite sur logiciel. Puis de fil en aiguille, tout s'est fait par ordinateur, y compris certains croquis que j'envoyais à mes clients pour validation. Il est loin le temps où j'envoyais une photocopie toute pourrie par fax, puis mon dessin par courrier sans qu'on me demande la moindre retouche. L'envoi de fichiers par mail a tout changé et les allers-retours sont désormais beaucoup plus nombreux, ce qui peut rendre fou.

Je continue à faire les choses de manière instinctive, **en essayant de faire le moins de concessions possible.**

Cela modifia-t-il votre technique de travail ?
Oui. Car j'avançais à tâtons à partir de mon idée. Je ne prévoyais jamais tout en amont, mon image évoluait à fur et à mesure. Maintenant, j'essaie de caler l'ensemble dès mes esquisses.

Avez-vous parfois envie de ne plus répondre à la commande ? De devenir peintre ?
Je n'ai ni le temps, ni les moyens financiers de ne faire que cela. Cela dit, j'aime toujours apporter ma patte sur un texte, un article, etc. Cela me plaisait déjà à l'école. Ma première grande envie fut d'illustrer *La Chambre de Giovanni* de James Baldwin, aux éditions Futuropolis-Gallimard dirigée par Étienne Robial. J'avais 21 ans !

Mais imaginiez-vous quand même ce passage à la peinture ?
J'aurais pu quand les gars de la galerie La Luz de Jesus (Mark Ryden, Gary Baseman...) me l'ont proposé car ils aimaient mon travail. Ils m'ont invité à participer à des expositions collectives en Californie, mais je venais tout juste d'avoir un gamin et je ne me voyais pas prendre le risque de ne pas vendre. Comme je continue de penser que c'est en m'appuyant sur un texte que je suis le plus fort, je n'ai ni manques, ni regrets.

Vraiment ?
Mon seul regret est peut-être de n'avoir pas plus collaboré avec le monde de la musique. Moi qui en écoute du matin au soir, j'aurais aimé vivre ce que vit par exemple Matt Mahurin avec Tom Waits. Après la littérature, c'est vraiment la musique qui m'anime le plus.

Il vous faudrait peut-être provoquer la rencontre ?
Oui peut-être ! Je l'ai fait en littérature pour *À qui appartiennent les nuages* car j'adorais ce texte, mais pas en musique en effet ! Si Nick Cave lit cette interview... *(Rires.)*

Pour en revenir à un travail plus pictural, est-ce aussi en raison de votre culture, de votre éducation, que vous ne sautez pas le pas ? Beaucoup d'illustrateurs n'osent pas, de peur de « se prendre pour » ou « d'être vu comme un artiste » ?
Il est vrai que je me sens plus proche de Topor ou Beardsley que de certains peintres, que j'admire au demeurant. Peut-être que j'y viendrai un jour... Pour l'instant, je continue à faire les choses de manière instinctive, en essayant de faire le moins de concessions possible.

The Road, illustration intérieure
© Cormac McCarty & Gérard DuBois / The Folio Society

Les Misérables
couverture Folio jun or
© Victor Hugo & Gérard DuBois / Gallimard jeunesse

Ce qui explique le nombre croissant de livres illustrés que vous publiez en France, au Canada et aux États-Unis…
Absolument ! Le texte est déterminant dans ma décision d'accepter une collaboration éditoriale. Quand j'ai illustré *The Road* de Cormac McCarthy pour Folio Society à Londres, et que j'ai appris que mes dessins lui avaient plu, j'étais aux anges !

Vous faites partie des rares auteurs qui s'intéressent aux autres illustrateurs.
J'ai toujours aimé voir ce que font les autres. C'est important de s'imprégner de l'air du temps, de découvrir des auteurs aux approches graphiques différentes, aux idées nouvelles. J'ai suffisamment de recul pour ne pas être influencé, ou pour ne pas aller jusqu'à copier les artistes dont je suis le travail. C'est d'autant plus important depuis que je professe. Je suis toujours étonné quand des auteurs dont le style est éloigné du mien me contactent pour faire des échanges de dessins.

Puisque vous évoquez votre professorat, pourquoi avoir accepté ce « job » – comme diraient les canadiens – à l'université du Québec à Montréal (UQAM) ?
Michèle Lemieux me l'avait proposé alors que j'avais à peine 30 ans. Je ne me sentais alors pas prêt ! J'ai pris en charge jusqu'à quatre cours par semaine. J'ai plaisir à enseigner le modèle vivant et l'illustration, et à aider mes élèves à débloquer des situations.

Votre avenir immédiat ?
J'ai quatre livres en chantier… J'en suis encore au stade des négociations.

Que peut-on vous souhaiter pour la suite ?
De continuer à vivre en réalisant les images que j'aime ! Jamais je n'aurais pensé être encore là trente ans après pour vous en parler… ■

A qui appartiennent les nuages ?
Illustration intérieure
© Mario Brassard & Gérard DuBois / La Pastèque

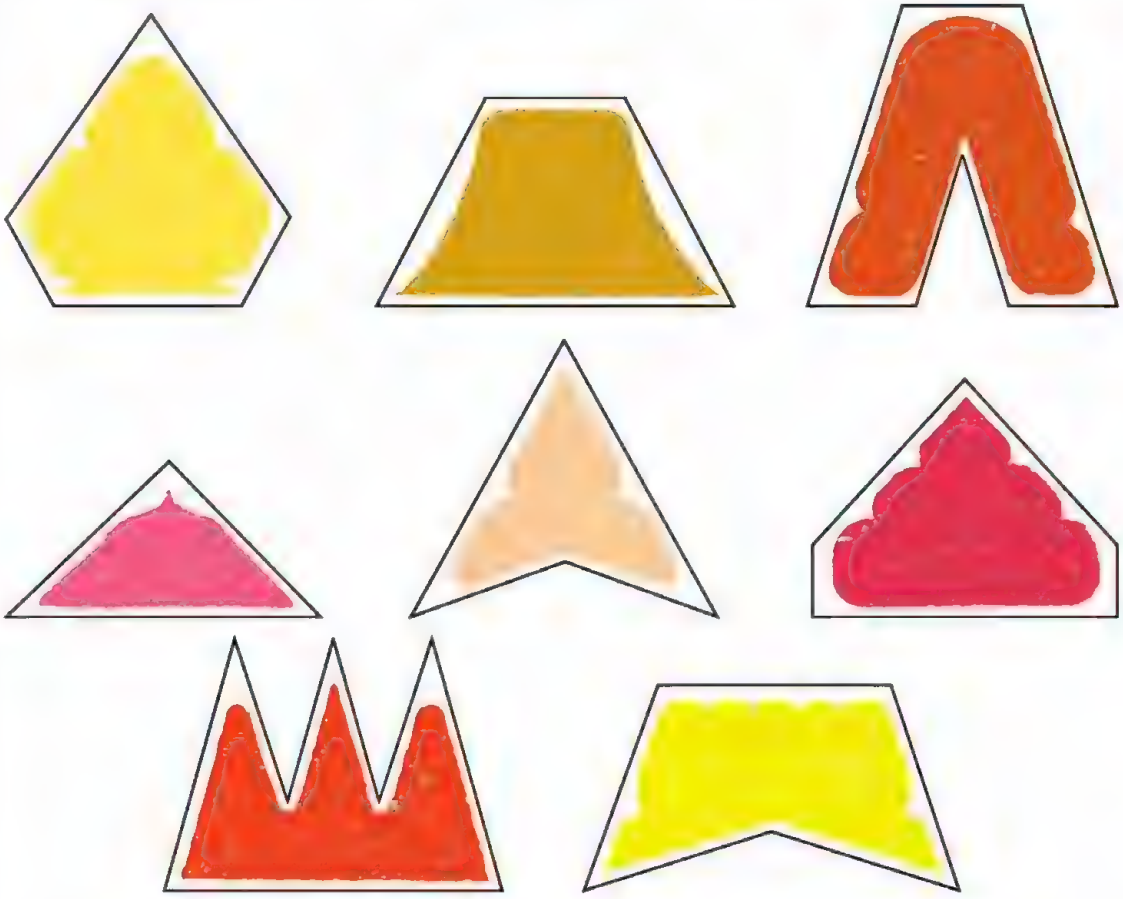
CRUSCHIFORM

Après le très acclamé *Colorama* (Pépite du Meilleur Album Jeunesse 2017 et Prix Sorcières 2018), Marie-Laure Cruschi, alias **Cruschiform**, sort du bois pour un album réalisé à quatre mains avec son compagnon Simon Montel, alias Gazhole, ***Il était une forme***. L'occasion de revenir avec l'illustratrice sur son parcours et sa façon de l'arpenter : en ne méprisant jamais les sentiers inconnus.

Par **Maxime Gueugneau**

CRU SCHI FORM

AU FOND, **LA FORME**



La Reine faisait tout ce qu'elle pouvait pour arranger la situation : les enfants dormaient dans des châssis en fer ou des matelas à mémoire de forme, mais tout ce qu'ils obtenaient, c'étaient des torticolis énormes.

**Le temps passait,
mais rien n'y faisait,
à chaque naissance l'enfant
n'avait pas la bonne forme,
dérogeant systématiquement
à la rigidité exigée...**

*et le Roi était inflexible
à ce sujet.*

Planche extraite d'*Il était une forme*
© Gazhole & Cruschiform / Maison Georges - Grain de sel

Planche extraite d'*Il était une forme*
© Gaëlle & Cruschiform , Maison Georges - Grain de sel

La Fée les trouvait si attachants qu'elle voulait les garder pour elle. La Reine hésitait, mais les frères insistèrent, tant ils la trouvaient extraordinaire. Mitigée, leur mère finit par céder, sachant pertinemment qu'elle ne trouverait pas meilleur plan.

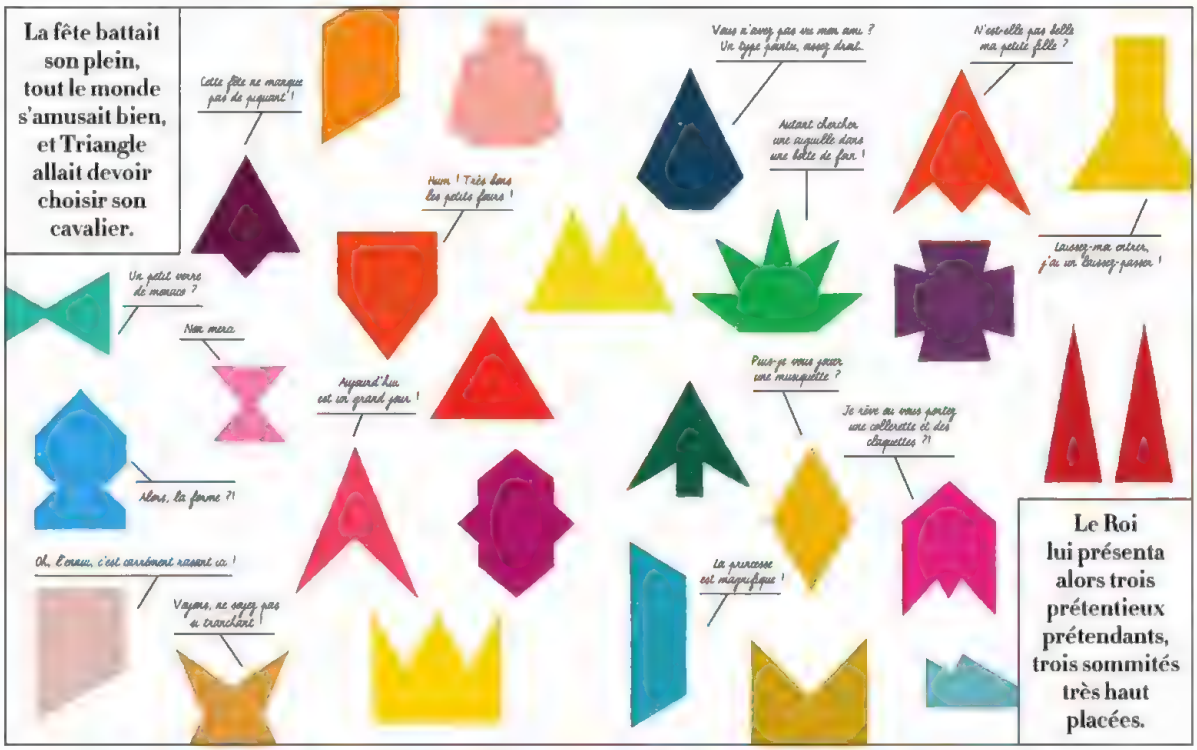
« *C'est assez magique de recevoir cet accueil, ça fait du bien. Nous ne pensions pas qu'un projet comme celui-là, qui a été si long à mettre en œuvre, puisse avoir de tels retours. Nous avions vraiment besoin de retrouver un peu de confiance* » Marie-Laure Cruschi est radieuse au moment d'évoquer la sortie de leur nouveau livre. Il faut dire que le projet de ces deux auteurs-illustrateurs a pris du temps, des premières idées à l'ouvrage final paru chez Maison Georges. Et les réactions du public comme celles des libraires et de la presse peuvent effectivement susciter leur enthousiasme. Ce conte de fée à la sauce géométrique avait pourtant de quoi surprendre, autant par son allure que par le parcours de la dessinatrice nîmoise. Quatre ans après *Colorama*, un imagier des couleurs aux illustrations figuratives très didactiques, ce nouvel album prend les formes pour héroïnes d'une histoire fantastique. Mais le grand écart n'en est pas vraiment un : Marie-Laure Cruschi a toujours été une passionnée du dessin modulaire.

Il était une forme
© Photos DR

Versatilité et variété des supports

« *Ce projet date d'il y a plus de 7 ans.* » nous confie l'illustratrice, « *Aujourd'hui, on a l'impression que je brouille un peu les pistes, alors qu'à l'époque, ce rapport à la géométrie me collait à la peau.* » Si on peut se sentir perdu, c'est qu'on connaissait plutôt ses livres documentaires, qu'elle illustrait de ses impressionnantes compositions très colorées, à l'esthétique très graphique. Un style et une manière de travailler sur le réel qui l'ont longtemps satisfaite. « *Le sillon que j'ai creusé chez Gallimard, c'était plutôt du genre documentaire. Bon, quand j'ai fait le premier,* À toute vitesse, *je ne savais même pas que ça s'appelait comme ça ! Mais j'ai compris que c'était ce champ-là qui m'intéressait. Un champ qui n'est pas de l'ordre de la narration mais de la transmission, de la curiosité dans le regard, une façon d'appréhender le monde par des images assez graphiques, tout en maintenant un lien avec le réel.* » C'est ainsi qu'elle se fait une place dans le monde de l'album pédagogique, une chose qu'elle n'avait pas forcément imaginée au sortir de l'école. « *Même pendant mes études, dès Estienne, je me différenciais de mes camarades parce que je n'avais pas particulièrement d'intérêt pour l'édition jeunesse. Je ne me posais pas la question de la cible. Dès le départ, j'étais en porte-à-faux entre les deux lectorats. Pour intégrer ce milieu de la littérature*

La fête selon Gazhole et Cruschiform
© Gazho e & Cruschiform / Maison Georges - Grain de sel


La fête battait son plein, tout le monde s'amusait bien, et Triangle allait devoir choisir son cavalier.
Cette fête ne marque pas de piquant !
Hum ! Très bons les petits fours !
Vous n'avez pas vu mon ami ? Un type pointu, assez droit.
N'est-elle pas belle ma petite fille ?
Autant chercher une aiguille dans une botte de foin !
Laissez-moi entrer, j'ai un laissez-passer !
Un petit verre de mousse ?
Non merci.
Aujourd'hui est un grand jour !
Puis-je vous offrir une mousquette ?
Je rêve de vous porter une ceinturette et des étiquettes ?!
Alors, la forme ?!
Oh, l'oiseau, c'est carrément raccord ça !
Voyons, ne soyez pas si tranchant !
La princesse est magnifique !
Le Roi lui présenta alors trois prétentieux prétendants, trois sommités très haut placées.

IL ÉTAIT UNE FORME

PAR **CRUSCHIFORM ET GAZHOLE**
ÉDITIONS MAISON GEORGES - GRAIN DE SEL
Album cartonné, 60 pages couleurs, disponible

jeunesse qui seul me permettait de faire des livres, il m'a fallu réfléchir à une certaine transversalité entre le public jeunesse et les lecteurs adultes. »

On retrouve aujourd'hui, dans les productions de Cruschiform, ce ciblage tous azimuts qui permet à ses dessins d'attirer aussi bien les jeunes lecteurs que le public adulte. « *Sur le plan artistique, ma volonté était de ne pas m'adresser exclusivement aux enfants.* » Une versatilité qui explique la variété des supports sur lesquels elle travaille. Quand Marie-Laure a monté l'atelier Cruschiform en 2007, c'était précisément pour s'ouvrir à d'autres horizons, et œuvrer dans tous les domaines des arts visuels appliqués. Ainsi peut-on la retrouver en dessinatrice d'affiches, dans la presse ou à la direction artistique de campagnes de publicité. Elle se sert d'ailleurs de ses travaux de commande pour continuer à penser ses livres comme elle l'entend, selon sa passion. « *Ce n'est pas venu tout de suite. Il a fallu prendre sur moi, relativiser, me dire "j'aime ça mais ça ne paye pas". D'autres domaines permettent de s'épanouir comme la publicité, la communication, le dessin de presse. Et c'est en menant ces deux réalités économiques de front que j'ai pu persévérer dans le livre.* »

Fougue de la jeunesse

Comme beaucoup, après sa formation – l'école Estienne, donc, puis les Arts Déco de Paris –, elle voulait prouver à tous qu'elle savait explorer avec intransigeance et expérimentation. « *En réalité, à la sortie de l'école, je suis arrivée avec un projet de livre, repéré par quelques maisons d'édition mais qui n'a jamais trouvé preneur. Il a été taxé de "livre d'artiste". Il n'avait donc pas sa place sur le marché de la jeunesse, et je ne pouvais pas non plus me lancer dans l'autoédition. Je me suis retrouvée coincée parce que je ne voyais pas comment en vivre, comment faire pour créer concrètement.* » Mais a posteriori, elle n'est pas mécontente d'avoir dû réfréner cette fougue de jeunesse. « *Le fait qu'on ne m'ait pas tendu la main pour éditer ces livres qui ne s'adressaient qu'à un public très restreint m'a incitée à me questionner sur ce que je voulais transmettre. Si on ne m'avait pas refusé, j'aurais continué dans cet univers très graphique et très cérébral et je n'aurais parlé qu'à moi-même. J'ai pu approfondir et comprendre ce que je voulais partager avec le lecteur.* » Tant mieux, alors, puisque cela lui a permis de façonner un style à la fois ouvert sur le monde et terriblement personnel. « *Mes premiers livres, ou même* Cabins (Textes de Philip Jodidio, Taschen, 2014), *m'ont appris qu'il n'y avait pas de honte à être grand public. C'est même une certaine prouesse de construire un univers dans lequel différentes générations, différents milieux peuvent éprouver des émotions, prendre du plaisir.* »

Illustration pour ***Cabins***
© Cruschiform / Taschen

L'influence du design et de l'architecture : la naissance d'un style

Cette façon de dessiner, exigeante et minutieuse, comme dotée d'un souffle qui lui donne une dynamique imparable, Cruschiform la doit à la fois à ses passions personnelles et aux contraintes du métier. « *Je ne dirais pas que j'ai véritablement « construit » un style parce qu'en réalité il s'est imposé à moi, grâce ou à cause des commandes. Ce sont les commandes qui vont peu à peu déterminer ton univers. C'est un processus assez terrible, parce qu'il faut en même temps réussir à garder un travail personnel pour rééquilibrer les forces.* » Et c'est là qu'intervient son intérêt pour la conception d'objet et les paysages urbains. « *Le style est lié à nos champs de prédilection. Ma curiosité pour le design et l'architecture a été déterminante. Et le fait d'avoir naturellement intégré le rapport à l'espace, le rapport à l'architecture, le dessin de la forme de l'objet m'a permis de faire une passerelle avec le monde adulte et m'a ouvert le secteur de la communication visuelle.* » Et les communicants comme les maisons d'éditions vont vite se montrer très friands de cet univers à la croisée des chemins, ultra-efficace sur de multiples tableaux. Notamment après le carton que fut *Cabins*, un recueil d'architecture de plus de 600 pages, entièrement illustrés par elle : ouvertures de chapitre, pictogrammes et plans… une soixantaine d'images au total.

« Cabins, *ça m'est tombé dessus alors que je n'avais jamais fait d'illustrations aussi picturales. Ça m'a permis d'explorer un champ nouveau, extrêmement porteur puisque j'ai été très sollicitée par la suite. Mais cela ne m'a pas empêchée pour autant de concevoir en parallèle des projets plus approfondis, comme* Colorama. » Marie-Laure Cruschi marche toujours comme ça, sur deux jambes, les commandes soutenant les projets personnels et vice-versa. De toute façon, la dessinatrice n'est pas du genre à faire du

CABINS
PAR **PHILIP JODIDIO & CRUSCHIFORM**
ÉDITIONS TASCHEN
Album cartonné, 640 pages couleurs, disponible

© Cruschiform / Taschen

Une double page de ***Colorama***
© Cruschiform, Gallimard

078
DIABOLO MENTHE
Rien de tel qu'un petit diabolo menthe pour se désaltérer ! Limonade additionnée de sirop de menthe, cette boisson avait autrefois une couleur naturelle qui se rapprochait de celle du thé vert. Mais aujourd'hui le sirop est plus souvent industriel qu'artisanal et les colorants alimentaires, artificiels ! Ainsi, pour obtenir une teinte d'un vert si frais, on mélange ces deux-là : le jaune E102 et le bleu E131

surplace. « *Je suis contente de ne pas m'être trop reposée sur le succès de* Cabins *et sur cet univers-là, en développant justement d'autres projets, plus en profondeur. C'est important pour moi de garder ces différents niveaux d'investissement.* » Et la Nîmoise d'entamer de nouvelles randonnées graphiques pour arpenter des territoires qui lui feront franchir d'autres frontières et la transporteront encore là où on ne l'attend pas. « *Je n'ai jamais le sentiment de faire une suite quand je fais un nouveau livre. J'ai toujours l'impression d'aller ailleurs. C'est même le moteur principal de mes créations.* »

Et maintenant, l'écriture

Ainsi, *Il était une forme* est encore une nouvelle étape pour Cruschiform. À la fois une affirmation de son amour des formes et une remise en question de sa façon de travailler. « Il était une forme, *est en rupture avec mes ouvrages précédents, et c'est super chouette. C'est d'abord une collaboration, Simon et moi avons vraiment œuvré en simultané. Toute seule je n'aurais jamais su développer une telle finesse d'écriture et un tel humour. Je pense que cela m'a enrichie.* » D'ailleurs, comme à son habitude, elle se projette déjà dans la suite de ses aventures livresques, en s'appuyant sur ses expériences passées. « *Dans mon prochain livre en cours d'écriture, je sens vraiment que j'ai hérité de cette collaboration. J'ai développé une curiosité pour l'écriture, là où j'étais frileuse avant.* ». Un prochain petit caillou posé sur le sentier par Cruschiform, qu'on se fera un plaisir, une nouvelle fois, de ramasser.

COLORAMA
PAR **CRUSCHIFORM**
ÉDITIONS GALLIMARD
Album cartonné,
280 pages couleurs, disponible

JULIEN **DELVAL**
© Photo Diane Martin de Frémont

La Porte (2017)
Acrylique sur médium 164 x 112 cm
© Julien Delval

Julien Delval est un vieux routier de l'illustration, dont la carrière prend une nouvelle stature il y a une dizaine d'années, lorsque la galerie Daniel Maghen, alors plutôt spécialisée dans la bande dessinée, lui propose d'exposer ses travaux personnels : de grandes peintures, sans commune mesure avec ses couvertures de romans et ses illustrations pour de célèbres jeux de rôles et jeux de plateaux. Le succès immédiat de ces tableaux étranges, inspirés à la fois par Brueghel, Philippe Druillet et John Howe, ne s'est jamais démenti, aussi bien en galerie qu'en salle des ventes chez Christie's.

Propos recueillis
par **Jean-Samuel Kriegk**

JULIEN DELVAL

PEINTRE DE L'IMAGINAIRE : DE LA FANTASY À WILLIAM SHAKESPEARE

Julien Delval partage aujourd'hui sa vie entre la réalisation de ces peintures et de plus rares œuvres de commande pour ses partenaires historiques, ceux qui lui ont offert ses premiers contrats il y a vingt ans. Après deux beaux ouvrages rétrospectifs publiés en 2020 aux éditions Caurette – dont la sortie fut malheureusement sabordée par la fermeture des librairies lors du premier confinement –, un nouveau défi se profile pour le dessinateur : la mise en images d'une pièce de William Shakespeare, ***Othello***, qui devrait s'achever au moment où s'imprime la revue que vous tenez entre les mains. D'autres projets autour de la littérature classique suivront, plaçant Delval dans les pas de Gustave Doré et de George Roux… et lui donnant un autre point commun avec celui dont il revendique l'influence, Enki Bilal, qui démarra sa carrière en réalisant les couvertures des romans de Jules Verne avant de prendre son envol.

Quelle est votre formation ?
J'ai passé un bac scientifique, mais je savais déjà que je ferais du dessin. Sur les conseils de mon professeur de lycée, j'ai d'abord fait un DEUG d'arts plastiques. Après une année de prépa, j'ai été pris aux Arts Déco, en graphisme, puis j'ai rejoint la section animation l'année où elle a été créée. Une fois diplômé, j'ai été objecteur de conscience. Cyrille Daujean, qui travaillait pour le magazine *Casus Belli*, m'a mis le pied à l'étrier en me proposant mes premiers travaux professionnels.

Charge (2013)
Gouache sur papier 105 x 75 cm
© Julien Delval

C'est vraiment le fond de mon problème et mon ambition : **éviter le côté kitsch de l'*heroic fantasy*.**

Comment vous êtes-vous fait connaître et quelles ont été vos premières commandes ?
J'ai fait mes premiers dessins pour la société Multisim, sur un jeu de rôle qui s'appelait *Nephilim*. Cette boîte a ensuite fait de nouveaux jeux : *Guildes* puis *Dark Earth*, sur lesquels j'ai travaillé. Puis Multisim a créé un département "romans" auxquels ont contribué beaucoup de jeunes auteurs français comme Pierre Grimbert, Mathieu Gaborit et Fabrice Colin, et j'ai alors eu la chance de réaliser les couvertures de leurs romans. C'était l'époque où la fantasy explosait en France, grâce au succès d'*Harry Potter* et du *Seigneur des anneaux*. Mon activité autour des jeux de rôle a continué avec *Agone*, dont l'univers se rapproche de ce que seront mes sources d'inspiration futures. Dans un second temps, beaucoup d'auteurs sont partis chez d'autres éditeurs et m'ont demandé de les suivre. Je me suis ainsi retrouvé à travailler pour Pocket, Gründ, Bayard et d'autres. Tous ces jeunes romanciers avaient beaucoup de talent et ils ont essaimé partout. J'ai eu la chance d'obtenir leur faveur, mais il faut dire qu'à l'époque, nous étions peu d'illustrateurs spécialisés dans ce domaine.

Cavalier (2018), critérium sur papier 21 x 29,7 cm
© Julien Delval

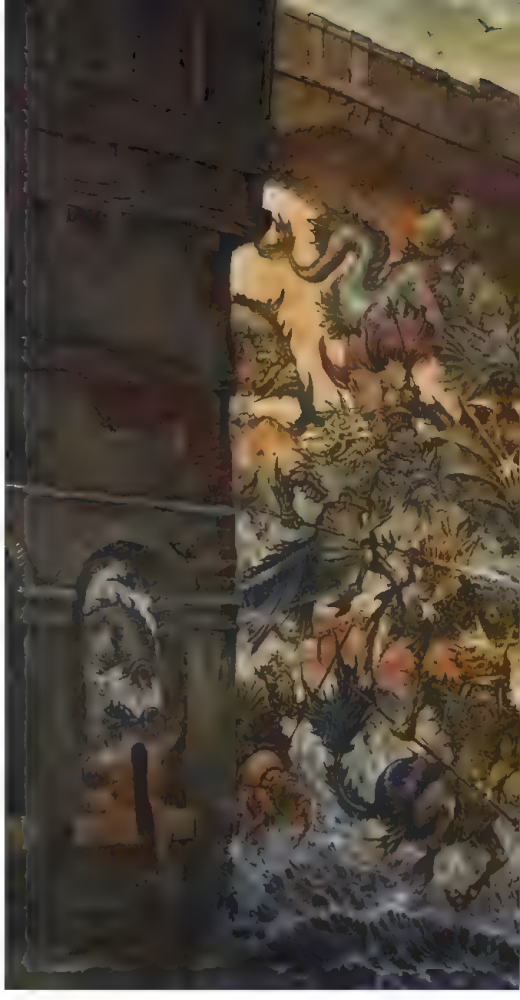
Vous travaillez aussi dans l'univers du jeu de plateau. Quelles sont les spécificités de ce milieu ?
Ce sont deux univers différents. Le public du jeu de rôle est plus averti, plus adulte. Je n'en fais pas beaucoup car cela a longtemps périclité, même si la mode revient. Je fais plutôt des jeux de société, c'est assez fun et cela permet de traiter des sujets très variés. Je travaille par exemple depuis vingt ans pour une série de jeux célèbre dans le monde entier, intitulée *Les Aventuriers du rail*. Cela se passe dans les années 1900, c'est de l'illustration populaire *vintage* et très colorée, avec beaucoup de costumes, des paysages. La multiplicité des supports est très stimulante : des cartes, des pions, des plateaux, la boîte sont autant de challenges graphiques à élucider. Je prends beaucoup de plaisir à travailler dans ce secteur, l'équipe est très sympa, et c'est le cas aussi du public dans les salons, qui connaît mal le métier d'illustrateur mais se montre très curieux.

Quand vous dessinez des univers de *fantasy*, est-il difficile d'éviter les clichés pour dépasser les attentes du public ?
C'est vraiment le fond de mon problème et mon ambition : éviter le côté kitsch de l'*heroic fantasy*. Au début j'en ai fait beaucoup, en copiant tous les grands illustrateurs du genre, mais j'avais du mal à me fondre dans cet univers très dynamique avec des lumières un peu fortes, des postures de super-héros. Puis mon style a progressivement évolué vers une dimension plus romantique. J'ai commencé à m'inspirer de la peinture classique pour faire de la *fantasy*, et c'est ce qui m'intéresse aujourd'hui.

Vos travaux personnels sont de grandes toiles, qui représentent souvent des architectures monumentales, sans présence humaine, ou alors très lointaine. Avez-vous moins envie de dessiner des visages et des créatures ?
En effet ! Déjà, je me suis aperçu que j'étais meilleur dans la réalisation de paysages qu'en anatomie. Je suis surtout un contemplatif : j'ai un goût pour le voyage, le paysage en tant que fenêtre sur l'imaginaire, pour que le spectateur puisse se promener dans ma peinture. Je veux offrir un parcours dans cet univers magique qu'est la nature. C'est pour cette raison que je me suis intéressé à la représentation de la nature dans la peinture classique. J'adore peindre les arbres, les nuages, toutes les matières minérales, les rochers. Néanmoins, une présence humaine est toujours utile pour donner l'échelle : un cavalier, un bateau ou un personnage lointain. Lorsque j'invente des créatures, j'aime qu'elles soient complètement fantastiques, de vrais monstres à la manière de Brueghel et de Jérôme Bosch. J'aime aussi les scènes de batailles fantastiques, les processions de créatures oniriques, les fées un peu bizarres ou les personnages marins inspirés des ornements, des sculptures baroques de la Renaissance, des chimères, des gargouilles ou des fontaines italiennes.

Votre goût pour les grands espaces est manifeste, et l'on sent aussi une forme de nostalgie, comme si vos villes ou vos châteaux étaient abandonnés…
C'est vrai, c'est le côté romantique de mon travail : un penchant pour les choses disparues. J'apprécie toujours de me promener dans un lieu qui a vécu puis s'est éteint. On y raconte des histoires anciennes, on peut y inventer des légendes. J'adore les vieux châteaux, les ruines ; j'aimerais voir les pyramides d'Égypte, la cité d'Angkor, celle de Petra : des sites pleins de mythes, de mystère et de poésie.

Vous avez signé une seule bande dessinée, *Les Petits Soldats*, sur un scénario de Jean-Paul Krassinsky (Vents d'Ouest, 2011). Qu'avez-vous retiré de cette expérience ?
Je voulais faire de la bande dessinée quand j'étais enfant. J'allais souvent à Angoulême, j'avais un fanzine et je rencontrais des éditeurs. Mais je ne trouvais pas mon style : j'étais déjà trop peintre ! Je me suis finalement



La Colère de la mer (2018)
Acrylique sur médium 195 x 97 cm
© Julien Delval

lancé au stylo Bic et à la gouache mais je n'arrivais pas à écrire, ni à trouver le bon sujet. Alors j'ai envoyé des crobards à mon ami de fac Jean-Paul Krassinsky, qui commençait à écrire des scénarios. Il s'en inspira pour établir un storyboard, puis je dessinai derrière lui. C'était une chouette expérience mais j'ai réalisé que l'illustration me convenait mieux. Cela dit, j'aimerais refaire une BD, cette fois en tant qu'auteur : un album dans l'esprit de *Là où vont nos pères* de Shaun Tan, sans paroles, avec de très grandes images, comme Druillet a pu le faire dans *Salammbô*.

Quels sont vos outils de travail préférés ? Utilisez-vous le numérique ?
En atelier, j'ai fait beaucoup de gouache mais la taille du papier étant limitée, je ne pouvais pas faire de grands formats. Je suis passé à l'acrylique pour travailler sur toile, en choisissant une peinture particulière à séchage retardé, plus facile à utiliser que l'acrylique classique qui sèche trop rapidement sur les pinceaux. J'ai aussi trouvé une toile synthétique très lisse, quasiment sans grain. J'utilise l'ordinateur pour le travail de préparation : je scanne mes crayonnés et je travaille mes compositions ainsi que mes lumières sur Photoshop. J'imprime ensuite ces travaux préparatoires en petits formats que j'associe, pour les reporter sur toile ou sur bois.

Vous êtes sous contrat avec la galerie Maghen, plutôt dédiée aux auteurs de bande dessinée. Comment cette collaboration est-elle née ?
À l'occasion d'une petite exposition de couvertures de romans dans une librairie à Rambouillet, j'avais réalisé un carton d'invitation que je leur avais envoyé. Un jour en y passant, j'en ai parlé à Olivier Souillé, le directeur de la galerie. Il s'est souvenu de moi et m'a proposé de réaliser des grands formats. Ce fut une révélation : j'ai pu développer mes univers, peindre des personnages mythologiques en toute liberté. Cette collaboration dure maintenant depuis dix ans.

Je crois que la galerie Maghen vous laisse une entière liberté de création, sans contrat de licence ni œuvre de commande. C'est bien le cas ?
Olivier Souillé s'intéressait à la *fantasy* et avait même écrit deux livres sur le sujet, il voulait exposer davantage d'illustrations. Il s'est rapidement rendu compte que mes sujets plaisaient : mes premières peintures ont très vite trouvé acheteurs, d'abord en exposition collective, puis chez Christie's dès la première vente aux enchères. Parfois, Olivier m'oriente dans certaines directions pour suivre les goûts d'un public, vers la marine par exemple, mais je reste très libre.

Les Naufrageurs (2016)
Acrylique sur toile 162 x 114 cm
© Julien Delval

Pouvez-vous nous dire un mot de vos deux ouvrages publiés par Caurette en 2020, *Des études* et *Une monographie* ?
J'ai rencontré Jean-Christophe Caurette par l'intermédiaire de Daniel Maghen. Ces deux livres sont sortis sous forme de coffret pendant le premier confinement ; avec la fermeture des librairies et l'absence de promotion consécutive, ils n'ont pas encore complètement trouvé leur public. En résumé, il s'agit de la compilation de mes dix ans de travail pour la galerie Maghen. Franck Achard, directeur artistique du projet, a proposé un concept ambitieux : un volume regroupant les peintures, l'autre les dessins

Lorsque j'invente des créatures, **j'aime qu'elles soient complètement fantastiques**, de vrais monstres à la manière de Brueghel et de Jérôme Bosch.

de recherche. Il voulait au départ ajouter un livre de poche intitulé *Entretiens*, finalement vendu à part. Pour ce dernier, j'ai demandé à trois auteurs de littératures de l'imaginaire d'écrire un texte inspiré d'une de mes peintures, c'est-à-dire d'inverser notre démarche créative habituelle. Je voulais que chaque auteur introduise une des parties du livre. C'est une idée que j'aimerais poursuivre, des amis ont même imaginé un projet de jeu de société autour de mes peintures ! Dans *Des études,* tout le processus du crayonné jusqu'à la peinture finale est dévoilé, grâce notamment aux nombreuses esquisses que j'ai réalisées lors de voyages.

Et ce nouveau projet d'illustration d'*Othello*, également avec les Éditions Caurette ?

Je termine le livre cet automne, on va lancer un financement participatif pour une sortie prévue début 2022 en version bilingue française et anglaise. Je suis amoureux de l'œuvre de Shakespeare, et je voulais transformer *Othello* en opéra, avec des décors gigantesques dans lesquels se fondent les personnages. Je me suis inspiré des maquettes de décors de théâtre du XIXe siècle, que j'adore aller voir au musée d'Orsay. J'ai commencé par *Othello* parce que c'est une des pièces les plus célèbres et que le personnage du maure m'intéressait ; je prévois ensuite de travailler sur *La Tempête* et *Le Songe d'une nuit d'été,* des œuvres plus fantastiques pour lesquelles j'aimerais cette fois m'inspirer des versions illustrées par Edmund Dulac et Arthur Rackham.

Quels sont vos projets prochainement ?

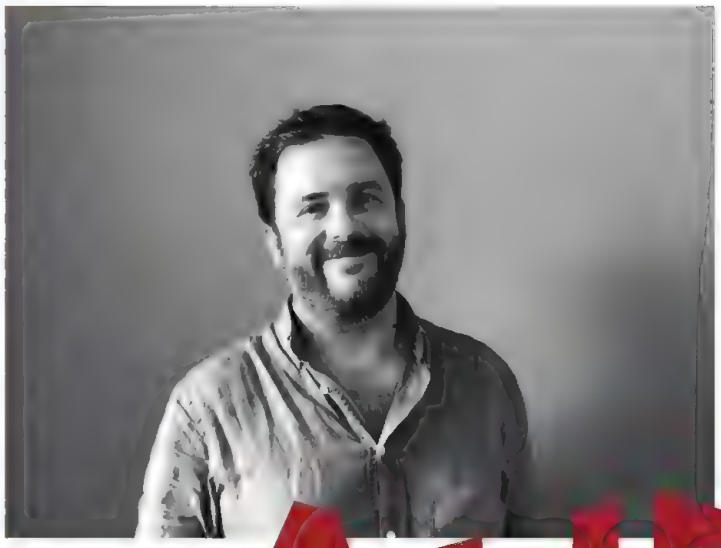
Une grande exposition se prépare à la galerie Maghen.

Après *Othello*, je vais illustrer l'*Illiade* dans un style épique, un peu dans l'esprit des images de Druillet. J'ai commencé à retravailler le texte de la traduction et je voudrais réinterpréter la vision antique, en gardant peut-être les casques grecs mêlés à des éléments plus fantastiques. Je vais m'amuser avec les rivières, les dieux, l'Olympe. C'est un gros projet qui ne devrait pas voir le jour avant 2023. ■

COFFRET JULIEN DELVAL

UNE MONOGRAPHIE / DES ÉTUDES

PAR **JULIEN DELVAL**
Éditions CAURETTE
2 ouvrages reliés,
144 pages couleurs chacun,
disponible



AUREL
© Photo Odile Conseil

Aurélien Froment, plus connu sous le nom d'**Aurel**, n'est pas né avec un crayon à la main, mais presque. Depuis, tous les supports lui sont bons : journaux, bandes dessinées, cinéma ; tous les genres aussi : dessins éditoriaux, illustrations, reportages graphiques... Rencontre à Montpellier, où il vit et travaille, avec un dessinateur qui aime la variété et refuse les étiquettes.

Par **Odile Conseil**

AUREL

ET DIRE QU'IL A **FAILLI ÊTRE PHARMACIEN !**

Josep, extrait du film d'animation réalisé par Aurel en 2020. Il mêle les dessins d'Aurel à ceux de Josep Bartoli
© Aure - Les Films d'ici Méditerranée

Le film *Josep* retrace l'existence de Josep Bartoli, dessinateur antifranquiste, dans les camps de réfugiés espagnols
© Aurel / Les Films d'Ici Méditerranée

Et si l'on commençait par parler de *Josep*, le long métrage que vous avez réalisé sur cet artiste et militant antifranquiste, César du meilleur film d'animation et du prix Louis Delluc… Qu'un dessinateur fasse un long métrage d'animation sur un dessinateur, dans lequel leurs deux traits se mêlent, ce n'est pas si fréquent.

C'est vrai, c'est en partie ce qui a intéressé Serge Lalou et les Films d'Ici, qui ont produit ce film. En fait, je suis tombé un jour sur *La Retirada*, un ouvrage sur l'exode des Républicains espagnols vaincus en 1939, avec les dessins de l'un d'eux, Josep Bartolí [1]. Ces dessins réalisés dans les camps de réfugiés espagnols en France m'ont subjugué, et je me suis dit que ça pourrait faire un nouveau projet d'animation – je venais à l'époque de finir le court métrage *Octobre noir* (avec Florence Corre) sur le massacre d'Algériens par la police française le 17 octobre 1961. Le projet a été long à monter, notamment parce que le premier producteur avec qui j'avais commencé à travailler, avec Jean-Louis Milesi au scénario, est mort subitement…

Ce n'est pas un film d'animation au sens propre, bon nombre de séquences sont immobiles ou presque.

La décision de ne pas baser la narration sur le mouvement est arrivée tardivement. Je l'ai prise pour tout un tas de raisons liées à l'esthétique de la mise en scène, pour finalement revenir à ce que je sais faire, à savoir raconter une histoire avec des dessins sans me servir du mouvement. Donc toute la partie contemporaine du film est en animation classique, tandis que la partie mémorielle, historique, est représentée par des images « immobiles » – celles de Josep ou les miennes.

Quelle a été votre méthode de travail ?

J'ai fait les dessins préparatoires sur papier, puis je les ai remaniés informatiquement. Pour la partie mémorielle en particulier, j'ai créé un univers graphique avec très peu d'outils, et de moindre qualité – des craies blanches de supermarché, de la peinture pour gamins en palette… C'est arrivé par hasard : un jour où j'avais oublié mes affaires, j'ai dû me fournir au plus près. Mais j'ai réalisé qu'il fallait continuer dans cette veine, d'une part parce que cela rendait très bien, mais surtout parce que cela faisait écho au dénuement qui régnait dans les camps. Tout a donc été fait sur papier ; puis lors de la fabrication, vu que les spécialistes de l'animation n'avaient pas le savoir-faire pour construire un récit en images fixes, ils m'ont laissé la main là-dessus. Donc c'est moi qui ai fait ce qu'on appelle le « posing » (l'étape qui suit le *story-board* dans la fabrication d'un film d'animation) de tous les personnages de la partie mémorielle ; autrement dit, les décors étaient réalisés et je devais y intégrer les personnages avec l'attitude qui allait résumer l'action. Je faisais un tracé, puis mon assistant repassait dessus dans son logiciel, un peu comme s'il encrait mon esquisse.

Robert et Laurence Garcia avec un contrepoint des dessins de Josep des photographies de son ouvrage Georges Bartoli Actes Sud 2009

Dessin paru dans *Le Canard enchaîné* le 15 septembre 2021
© Aurel

Si l'on revenait au commencement, à la façon dont vous êtes devenu dessinateur ?
Je ne crois pas être « devenu » dessinateur, j'ai l'impression de l'être depuis toujours. Je pense qu'il y a deux catégories de gens qui font ce métier, ceux pour qui le dessin est un outil et ceux pour qui c'est un besoin, et j'appartiens clairement à la seconde. Petit, j'avais très souvent un crayon à la main. Ce n'était pas tant ce que je dessinais que le fait de dessiner qui était important.
J'ai dessiné toute mon enfance et mon adolescence – dans la classe, j'ai toujours été celui qui dessinait bien. J'ai ensuite entamé des études de sciences par défaut, mais après avoir loupé deux fois le concours de pharmacie, je me suis dit que j'allais être dessinateur, puisque c'est ce dont j'avais envie.

Qui vous a mis le pied à l'étrier ?
Tignous a beaucoup compté au début de ma carrière, avant de devenir un ami. Encore étudiant, j'allais montrer mes travaux aux dessinateurs de *Charlie* lors de festivals ou de signatures en librairies. C'est comme ça qu'un jour, j'ai fini par montrer mon travail à Tignous. S'il m'a gentiment répondu que ce n'était « pas encore assez abouti », il m'a incité à me rapprocher de la presse locale, et comme il était en train de discuter avec des journalistes de *L'Hérault du Jour* (devenu *La Marseillaise*), il a illico établi le contact.
Et c'est dans les pages de ce quotidien que j'ai fait mes premiers pas de dessinateur dans un vrai journal en illustrant des procès, car le rédacteur en chef avait apprécié la façon dont je croquais mes copains et copines de classe en regardant mes travaux.

philippe nomme varin au conseil national de l'industrie
ÉTATS DE SERVICE ?
8000 SUPPRESSIONS DE POSTES CHEZ PEUGEOT
AUREL

Dessin paru dans *Politis* le 22 novembre 2017
© Aurel

Le fait d'être parfaitement autodidacte vous a-t-il parfois handicapé ?
Pas vraiment, même si, quand on commence à publier, il y a cette fameuse étape qui consiste à trouver son style… Mes dessins humoristiques du début étaient très maniérés : je cherchais à créer des effets qui feraient un style…
Tignous m'avait dit : « Tu deviendras bon le jour où tu n'auras que ça pour bouffer ». Et c'est vrai dans le sens où, quand il s'agit de gagner sa vie avec ses dessins, on est obligé de produire beaucoup – d'autant plus que l'autre conseil de Tignous, c'était : « Tu ne refuses jamais rien, à part dessiner pour les fachos. Il faut faire feu de tout bois ».
À force, on affirme son trait, on n'a plus le temps de réfléchir à comment dessiner, il faut juste produire.

Dessin paru dans *Le Monde* le 3 septembre 2013, en regard d'un article sur l'allègement des programmes d'Histoire
© Aurel

Comment avez-vous commencé à dessiner pour des journaux installés à Paris ?
Pendant quelques années, autour de mes 25 ans, je démarchais beaucoup, j'aimais aller dans les journaux montrer mes dessins, au contraire de nombreux dessinateurs qui hésitent à se déplacer pour « se vendre ». Moi, j'étais passionné de journalisme et curieux de connaître l'envers du décor, je cherchais le moindre prétexte pour pousser la porte des rédactions. C'est comme ça que *Le Monde diplomatique* m'a un jour confié une grosse commande pour un hors-série « Manière de Voir », puis j'ai dessiné régulièrement pour *Marianne*. Au *Monde*, j'ai eu un rendez-vous avec Quintin Leeds, le directeur artistique d'alors ; je lui montre les dessins que je faisais pour *Marianne*, et il me dit quelque chose qui m'a marqué : « c'est bien, mais si je publie ça, je suis viré le lendemain. » Dans *Marianne*, on faisait des dessins au ton très libre, avec un langage très relâché, parfois. J'allais souvent aux bouclages, j'y retrouvais Tignous et Pascal Gros, qui est aussi devenu un très bon copain. C'est lui qui m'a un jour fait remarquer que mes dessins d'actu y gagneraient peut-être si j'adoptais le style plus simple que j'utilisais pour mes illustrations. Ça m'a trotté dans la tête et un jour, j'ai proposé au *Monde* un dessin muet dans le style plus épuré de mes dessins de reportage, pour une case quotidienne dans la page *Débats*. Je me rappelle très bien, c'était au lendemain du second tour de la présidentielle de 2007, où Sarkozy avait été élu. Et ce dessin est paru. Et puis d'autres, et encore d'autres, jusqu'à travailler régulièrement, en alternance avec Colcanopa, pour des illustrations d'articles.

Faire un truc potache sur Jean Castex et un long métrage comme *Josep*, **c'est le même métier. C'est exprimer un ressenti**, de manière plus ou moins rapide, plus ou moins construite, par le dessin.

Dessin paru dans *Le Canard enchaîné* le 15 septembre 2021
© Aurel

Quid de *Politis* ?
Et du *Canard enchaîné* ?
Politis, c'est arrivé un peu après *Le Monde*. J'y ai une case hebdomadaire de dessin éditorial. Je rentre au *Canard* en 2015, peu de temps après la tuerie de *Charlie-Hebdo*. Pétillon m'envoie un message me disant en substance : « Depuis que Cabu n'est plus là, c'est Lefred-Thouron et moi qui devons faire les illustrations d'articles ; ça nous soûle, on ne sait pas faire ; toi qui fais ça au *Monde*, ça ne te dirait pas d'essayer ? » Et voilà !

Reportage graphique réalisé pendant la campagne de Barack Obama pour un second mandat présidentiel, paru dans *Le Monde* en novembre 2011
© Aurel

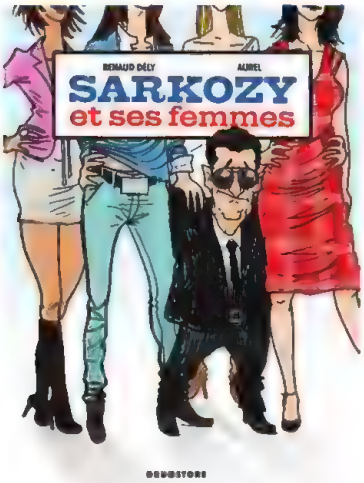
Vous vous définissez plutôt comme dessinateur éditorial ou comme illustrateur ?
Je déteste les étiquettes. Les notions de dessin éditorial et de dessin d'illustration me parlent, mais je fais l'un autant que l'autre. Ce que je fais pour *Le Monde* et qu'on appelle dessins d'illustration, ce n'est pas juste de l'illustration, c'est éditorialisé dans le sens où il y a un angle, un point de vue. Pour le reste, je ne suis pas le plus éditorialiste des dessinateurs éditorialistes... Je me définis vraiment comme dessinateur. Faire un truc potache sur Jean Castex et un long métrage comme *Josep*, c'est le même métier. C'est exprimer un ressenti, de manière plus ou moins rapide, plus ou moins construite, par le dessin.

Et puis il y a vos reportages dessinés, un terme que vous préférez à celui de « reportage-BD »
Oui, je trouve ce terme mal choisi parce qu'une fois de plus, la BD vient bouffer le dessin de presse. J'ai toujours défendu le reportage graphique, dessiné comme le faisaient Cabu, Gébé, Tignous, comme d'autres le font aujourd'hui. L'hégémonie actuelle de la BD fait que nous avons l'impression qu'elle gagne du terrain sur le journalisme. En reportage, y compris graphique, tu vas sur le terrain, tu reviens, tu finalises, tu publies. Dans une bande dessinée, tu as un sujet, tu écris, tu fais un *story-board*, un découpage, tu dessines. Ça prend du temps. Ça demande une réelle narration.

Aurel se met en scène dans *La Menuiserie*, un roman graphique paru en 2016, qui relate les derniers jours de l'entreprise familiale.
© Aurel / Futuropolis

De la BD, vous en avez fait aussi. Avec Renaud Dély au scénario pour des sujets liés à la politique, notamment *Sarkozy et ses femmes* et *Hollande et ses deux femmes* parus chez Glénat. Et puis il y a celles que vous avez réalisées seul, en particulier *La Menuiserie* et *Singes* (voir encadré), sorties chez Futuropolis. Dans ces deux albums, vous vous mettez en scène.
Concernant le premier album, le sujet est personnel, puisqu'il s'agit de la menuiserie de mon père, qui va disparaître faute de repreneur... Il était naturel que j'intervienne dedans. Dans *Singes*, c'est moi qui

Aurel a cosigné, avec Renaud Dély au scénario, plusieurs albums mettant en scène les hommes politiques
© Aurel / Glénat



mène l'enquête en rencontrant des scientifiques, en me plongeant dans de la documentation... je suis le fil conducteur du récit ! Le fait de se mettre en scène permet aussi un ton un peu décalé, cela autorise des gags de situation, c'est pratique.

Le dessin de presse, les reportages graphiques, la BD, le cinéma... tous ces médias répondent à votre perpétuelle envie de faire de nouvelles choses ?
J'aime les défis intellectuels, ne pas refaire deux fois la même chose. C'est le côté passionnant du dessin de presse : se réinventer en permanence ! Un humoriste qui joue un spectacle deux cents fois, même si ce n'est jamais pareil tous les soirs, ses blagues sont écrites une fois pour toutes. Nous, les dessinateurs de presse, il faut qu'on en invente tous les jours, des blagues, c'est hyper fatigant ! Cela dit, j'ai la grande chance de travailler pour des journaux qui me paient correctement, et j'ai pu réduire la voilure pour me consacrer à des projets plus longs.

Extrait de *Singes, quel genre d'animaux sommes-nous ?*
© Aurel / Futuropolis

SOUS LE SIGNE DES SINGES

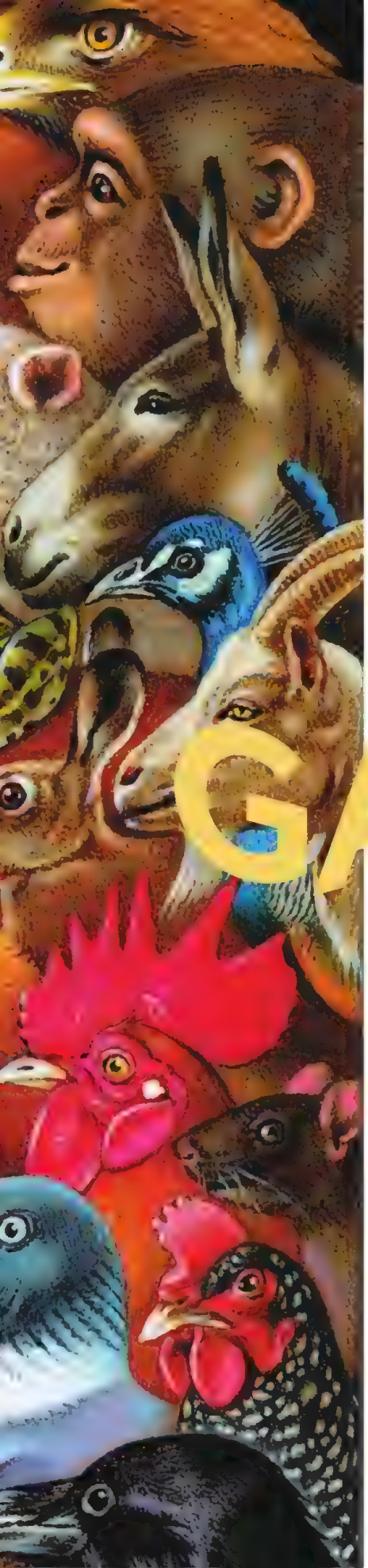
et surtout les grands, ceux que les scientifiques appellent primates :
- qui le conduit à interroger de nombreux spécialistes –
d'en appeler à la culture de Jean-Claude Carrière, à Pépée, la guenon de Léo Ferré, ou à Patrick Bouchitey et ses émissions cultes « la vie privée des animaux ».

de pinceau, hop, je fasse un pelage de chimpanzé. C'est ça qui m'interesse ».

Le resultat, c'est un ouvrage passionnant, rythmé par de magnifiques aplats de couleur. Et pour le dessinateur, comme pour nous, l'occasion d'une prise de conscience : *« J'essaie de ne plus être dans la posture de l'humain supérieur aux animaux. Avant, je trouvais ridicule de parler à son chien. Maintenant, je le fais ».*

Un bon dessin de presse, ça fait rire, réagir, réfléchir, vous êtes d'accord ?
Oui, je suis plutôt d'accord... en espérant que ce ne soit pas Hitler qui ait dit ça ! (rires)

SINGES
QUEL GENRE D'ANIMAUX SOMMES-NOUS ?
PAR **AUREL**
Éditions FUTUROPOLIS
Album cartonné, 200 pages couleurs
Disponible



Jean de la Fontaine : Fables choisies et illustrées par Henri Galeron, illustration de couverture (Les Grandes Personnes, 2021)
© Henri Galeron

HENRI **GALERON**
© Photo JK

Il y a quatre siècles, en juillet 1621, naissait Jean de La Fontaine. Pour célébrer cet anniversaire hautement littéraire, les éditeurs francophones rivalisent de parutions nombreuses et inégales. Brigitte Morel, créatrice et directrice des éditions des Grandes Personnes, a laissé **Henri Galeron**, talentueux illustrateur s'il en est, imager quarante-deux fables de son choix. Pari réussi : son interprétation fera date dans le corpus de notre fabuliste national ! Entretien avec un artiste discret et élégant, qui a éclairé un demi-siècle d'illustration de sa fantaisie empreinte de distinction, de son savoir-faire et de son imagination malicieusement anticonformiste.

Par **Janine Kotwica**

GALERON

LE « **PARADIFOIMIEUX** » DE L'IMAGE

Pour illustrer La Fontaine, n'est-il pas intimidant de mettre ses pas dans ceux de Rabier, Granville, Chagall ou Doré ?
Oui, certainement. Mais lorsque Brigitte Morel m'a proposé ce petit défi, je ne connaissais pas la totalité de ces interprétations pour les fables, sauf celles de Doré et Granville. Impossible de faire mieux ! Tout est dit chez Granville.

Qu'évoque La Fontaine pour vous ?
Parmi les auteurs du XVII^e^ siècle dont nous devions apprendre les textes « par cœur » en classe, je gardais un bon souvenir grâce à ces fables aux morales réjouissantes car au détriment des puissants.

Vous avez choisi quelques fables très célèbres, d'autres plus confidentielles comme *Le Singe*. Comment vos choix ont-ils été guidés ?
Nous avons pensé, avec Brigitte, qu'il fallait choisir des fables très célèbres pour ne pas décourager le lecteur qui s'attend à les trouver dans l'ouvrage, mais aussi compléter ce choix par d'autres moins connues, dont le propos pouvait être transposé à notre époque.

Lettre d'anniversaire (Lewis Carroll, Gallimard, coll. Enfantimages, 1982). Visuel de l'exposition *Visages d'Alice* au Centre Pompidou, 1983. Acrylique sur papier.
© Henri Galeron

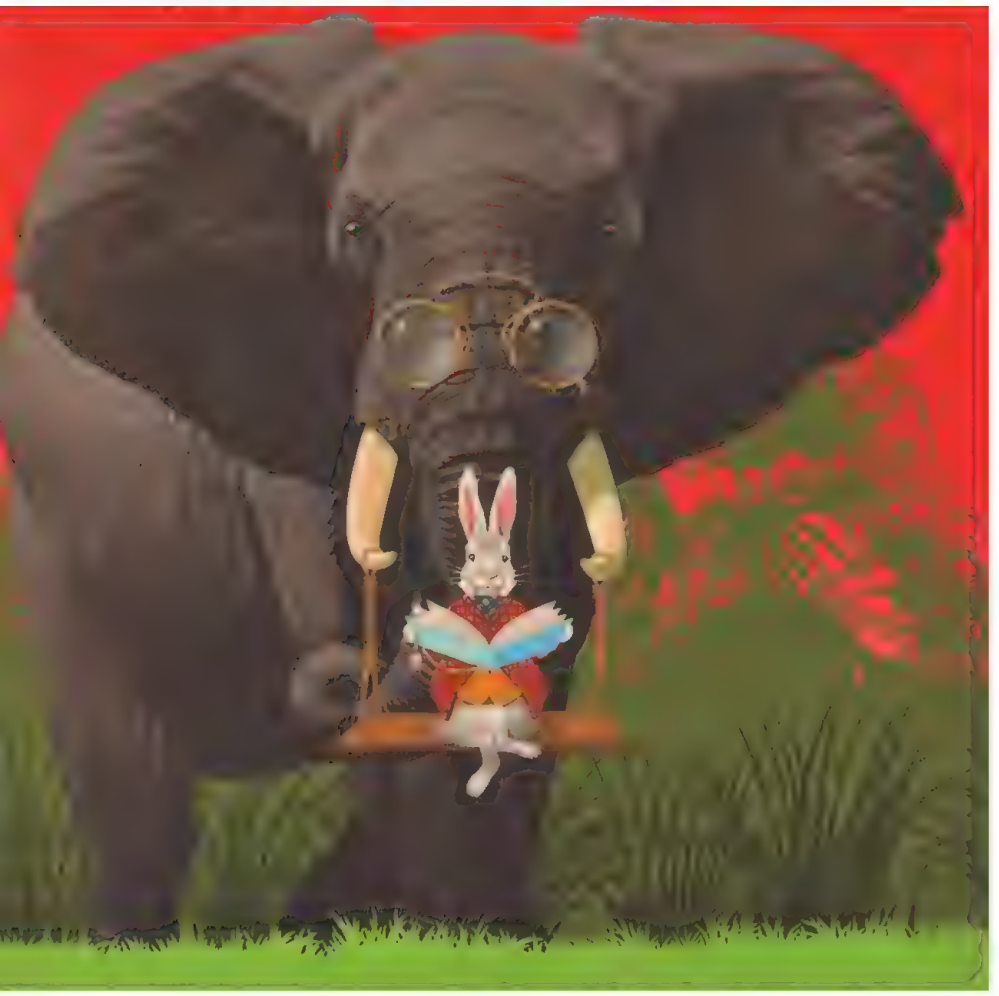
Ce n'est pas la première fois que vous illustrez un auteur ancien. Vous avez déjà servi Andersen et les frères Grimm. Qu'est-ce qui vous avait séduit chez eux ?
Les frères Grimm ont surtout compilé des contes populaires, tandis qu'Andersen est un créateur. Le conte est, pour lui, un mode naturel d'expression. *Le Vilain Petit Canard*, très autobiographique, évoque la difficulté d'être différent de ceux qui vous entourent et l'absence de tolérance.

Mais parmi les conteurs, pourquoi pas Charles Perrault ?
Oui, pourquoi pas ? Bien que ses contes soient encore plus souvent publiés et illustrés que les fables de La Fontaine.

Je vous sens proche de Lewis Carroll. Vous aviez fait, pour le Centre Pompidou, un inoubliable portrait d'Alice, et votre illustration de sa *Lettre d'anniversaire* est un petit chef-d'œuvre. D'où vient cette connivence ?
J'ai toujours été attiré par l'onirisme, l'absurde et le non-sens, et l'on trouve tout ça chez Lewis Carroll. Cela permet de concevoir des images tout aussi absurdes et vides de sens !

***Lettre d'anniversaire* a été publié, chez Gallimard, dans la mythique collection Enfantimages. Vous y avez œuvré plusieurs fois, et toujours pour de grands textes de la littérature universelle : Jules Renard (*Histoires naturelles*), Franz Kafka (*Le Pont*), Le Clézio (*Voyage au pays des arbres*), Jacques Prévert (*La Pêche à la baleine*). On y ressent combien votre complicité avec ces auteurs est jubilatoire.**
Je dois ces choix et ces propositions à Pierre Marchand, fondateur avec Jean-Olivier Héron de Gallimard Jeunesse. C'était plus une complicité réelle avec lui qu'avec les auteurs. Je voulais le surprendre.

La méchanceté d'Alphonse Allais – dont vous avez imagé *Trois Contes*, reliés en coffret par Les Grandes Personnes – vous a aussi réjoui.
J'avais en tête ce projet depuis longtemps, et les éditions des Grandes Personnes m'ont permis de le réaliser. Alphonse Allais n'est pas seulement méchant, il est cruel, mais avec humour. La réunion de ces trois contes, sélectionnés parmi son œuvre, illustre bien cette tendance. Alors que Charles Perrault est, lui, cruel mais sans humour...



Original d'une affiche pour les 20 ans de Gallimard Jeunesse (1986)
Acrylique sur papier
© Henri Galeron

L'île du droit à la caresse
(Texte de Daniel Mermet)
(Patrick Couratin pour Harlin Quist, 1998
et pour Panama, 2006)
© Henri Galeron

Beaucoup de ces textes littéraires sont considérés comme «inillustrables». Cette gageure vous a-t-elle stimulé ?
C'est au sujet de la nouvelle *Le Pont* de Kafka que Marthe Robert, traductrice et spécialiste de son œuvre, avait affirmé «*Kafka est inillustrable*», et elle s'était même opposée à ce qu'il le soit. Pierre Marchand était passé outre et m'avait confié la nouvelle. Sans vouloir rien prouver, ce défi m'avait plu.

Vous avez, c'est évident, une attirance particulière pour les jeux de mots et les situations absurdes. Je pense au *Chacheur,* aux *Virelangues et Trompe-oreilles,* à *L'Ile du droit à la caresse*, à *Paysajeux,* à *Dans mon oreille*...
Dans la chronologie des livres contenant des situations absurdes, *L'Ile du droit à la caresse* de Daniel Mermet (producteur radio et écrivain) est l'un de mes premiers. C'est une évidente référence au poème « Jabberwocky » de Lewis Carroll que je n'ai pas eu le plaisir d'illustrer.

Vos images sont, comme disait Daniel Mermet d'un mot-valise, «paradifoimieuses». Vous trouvez des équivalents graphiques très astucieux aux pirouettes verbales. Trouvailles spontanées ou fruit de longues cogitations ?
Les mots, à la première lecture, sont parfois des déclencheurs d'images qui paraissent évidentes. Parfois trop. C'est pour en trouver de moins évidentes que le travail de réflexion va commencer. Je m'intéresse plus à l'idée qu'à la forme, mon style étant de ne pas en avoir.

L'écrivain et ornithologue britannique du XIX^e^ siècle Edward Lear, auteur de *L'Homme qui voulait apprendre à marcher aux poissons*, vous a particulièrement inspiré.
J'ai toujours voulu illustrer un choix de *limericks* (poème humoristique) irrévérencieux et absurdes d'Edward Lear, tirés du *Book of Nonsense*. L'idéal aurait été de le faire sur les traductions et adaptations d'Henri Parisot.

L'homme qui voulait apprendre à marcher aux poissons (Texte d'après Edward Lear), illustration de couverture. (Panama-Couratin, 2008)
© Henri Galeron

Y a-t-il un lien entre ce goût du jeu verbal et iconique et votre début de carrière lorsque vous créiez des jeux pour Nathan ?
Non, je n'en vois aucun, sinon le mot «jeu». Je me suis particulièrement ennuyé pendant tout ce temps chez Nathan en essayant, sans y parvenir, de contourner les contraintes des commerciaux...

Monsieur
(Texte de Marie-Ange Guillaume), illustration de couverture (Panama, 2008)
© Henri Galeron

Vos débuts dans l'édition ont été guidés par le couple « satanique » Quist-Vidal, si important dans les années 1970. Comment les avez-vous connus ?
C'est la quatrième de couverture du n° 131 de la revue *Graphis*, en 1967, qui m'a fait découvrir quelques-uns des premiers livres d'Harlin Quist. *Sans fin la fête* d'Étienne Delessert, *L'Arbre* d'Étienne Delessert et Éléonore Schmid, *Les Délicieuses Prunes du méchant roi Oscar* de Rick Schreiter, *Jabberwocky and Other Frabjous Nonsense* de Lewis Carroll illustré par Simms Taback, etc. Je voulais absolument rencontrer l'éditeur de ces beaux livres ! Au bas de la page, une adresse : 54, rue de Montreuil, Paris, et un numéro de téléphone. Au bout du fil, François Ruy-Vidal a décroché après de multiples appels dans le vide. J'ai appris plus tard que le graphiste Patrick Couratin avait entrepris la même démarche. Cette même année, j'ai rencontré Harlin Quist à la Foire du livre de Francfort.

Après Quist-Vidal, votre parcours éditorial a été jalonné de collaborations avec de riches personnalités comme Massin, Pierre Marchand, Patrick Couratin, François David, Brigitte Morel. Que vous ont-ils apporté ?
Massin, par la variété de ses commandes pour Folio, m'a permis de découvrir des titres et des auteurs que je ne connaissais pas ou mal. Il m'a donné l'occasion de me confronter à l'exercice du dessin de couverture, proche de l'affiche mais précédé par la lecture du texte. Un plus ! Avec Pierre Marchand, j'ai eu la possibilité d'illustrer les œuvres des grands auteurs de la maison Gallimard. Patrick Couratin a été un modèle par son exigence et sa recherche de la perfection dans le domaine de la typographie et de la mise en page. François David pour l'illustration de ses propres poèmes et autres textes, ainsi que des poèmes d'autres auteurs tel Michel Besnier. Et Brigitte Morel a accueilli avec une grande bienveillance quelques projets que je tenais à réaliser depuis longtemps.

Vous admiriez le Push Pin Studio, à la pointe du graphisme et du design new-yorkais, fondé au milieu des années 1950…
J'avais découvert les travaux des membres du Push Pin dans les revues *Graphis*, mais c'est l'exposition au musée des Arts décoratifs, en 1970, qui m'a permis d'en avoir un aperçu plus complet. Elle était accompagnée d'un catalogue que je conserve précieusement.

Quels sont vos phares parmi les peintres et les illustrateurs ?
Enfant, je n'aimais que Benjamin Rabier avec *Gédéon comédien*, un des deux seuls livres illustrés de la maison avec *L'Auberge de l'Ange gardien* de la comtesse de Ségur. Beaucoup plus tard et en vrac : Grandville, Sendak, Milton Glaser, Seymour Chwast, Topor et beaucoup d'autres comme Brad Holland, Saul Steinberg…

Carnet de timbres
Vacances (2014)
© Henn Galeron

Avec *L'Enfant et les Sortilèges*, qui conjugue les talents de Colette et de Maurice Ravel, vous avez connu une expérience intéressante.
C'est un jeune metteur en scène, Alexandre Camerlo, qui m'a contacté pour me proposer de réaliser les décors et les costumes de cet opéra pour le théâtre du Capitole, à Toulouse. Il se souvenait des images de quelques-uns de mes albums. Après avoir hésité, je me suis rendu compte que mon travail consisterait à dessiner, à échelle réduite, tous les éléments du décor et tous les costumes sous différents angles. Les soudeurs, les menuisiers et les peintres, sous la conduite du chef décorateur, seraient là pour répondre aux problèmes techniques. De même, avec les costumières et couturières de l'atelier de l'opéra. Ce sont toutes et tous de grands professionnels et leurs réalisations ont été très fidèles et parfaites. Ce travail me posait néanmoins quelques problèmes, notamment celui de l'adaptation à des échelles différentes entre les personnages, animaux et objets, qui ont pu être résolus grâce à un système de costumes-accessoires portés par les chanteurs. Je garde de cette unique aventure un grand souvenir, nourri de plaisir et de découverte.

On vous doit des affiches percutantes. Faites-vous une différence entre l'illustration de textes et la création d'affiches ?
Le lecteur a le loisir de s'attarder devant une image illustrant un texte, alors que l'on ne dispose, le plus souvent, que de peu de temps pour voir et comprendre le sens d'une affiche. Il faut donc que l'image soit simple, débarrassée de détails superflus, attirante, inattendue, si possible colorée, drôle si le sujet s'y prête et compréhensible au premier regard. Difficile d'y parvenir ! Savignac, surnommé «le prince de l'affiche», y est très souvent parvenu.

Et les timbres ? Vous avez travaillé pour la Poste.
Le service philatélique de la Poste a fait appel à moi, en 1997, pour créer un timbre *Meilleurs vœux*. S'est ensuivie une collaboration régulière avec des timbres uniques ou des carnets de six à douze timbres : *Voyage d'une lettre*, *La Lettre au fil du temps*, *Vacances*, etc. Le timbre se travaille comme une couverture de livre d'un tout petit format. L'illustration ne doit pas comporter trop de détails qui deviendraient illisibles, et elle doit laisser de la place pour le titre et les mentions obligatoires.

Décors et costumes pour le ballet ***L'Enfant et les sortilèges***
de Colette et Maurice Ravel (Capitole de Toulouse, 2013)
© Photo Daniel e Voinn

HENRI GALERON
BIO EXPRESS

Né en 1939, Henri Galeron a suivi les cours de l'École des beaux-arts de Marseille. Après avoir été directeur artistique de jeux éducatifs, il se lance dans l'illustration et publie son premier livre jeunesse en 1973, *Moa, Toa, Loa et leur cousin Tagada*. L'artiste a réalisé une série de timbres-poste ainsi que des affiches, notamment pour des spectacles de danse et de cirque, le cinéma et des disques. Il a illustré une soixantaine d'ouvrages.

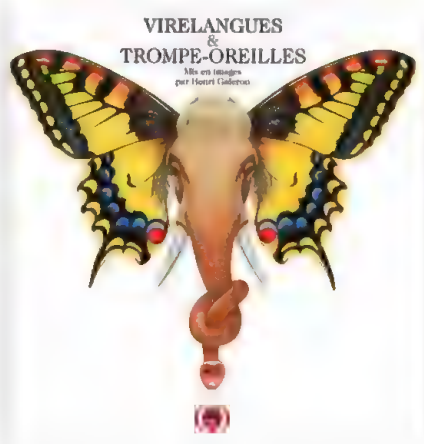
Dans les *Fables* de La Fontaine, on retrouve vos magnifiques dons de peintre animalier. Vous les aviez exercés, en particulier, dans les séries documentaires de Gallimard...
En effet, j'ai retrouvé dans ces séries un des exercices essentiels aux Beaux-Arts d'avant 1968 : l'étude documentaire pour développer le sens de l'observation, la recherche de la ou des techniques et de la mise en page.

Vos chats sont exceptionnels. *Monsieur* est une superbe réussite.
Au départ, j'ai réalisé un chat ressemblant à « Monsieur » pour la collection Mes Premières Découvertes chez Gallimard. L'image a ensuite servi d'affiche pour un spectacle du Festival d'Avignon. L'éditeur Patrick Couratin a alors eu l'idée de demander à la scénariste Marie-Ange Guillaume d'écrire un texte mettant en scène l'animal, ce qui m'a permis de le représenter dans plusieurs attitudes et expressions.

Connaissant votre amour des félins, j'ai été surprise par votre dernier livre chez Møtus, *Nom d'un chien.* Vous êtes un grand connaisseur en races canines ?
Je connais, comme beaucoup, les races des chiens les plus répandues. Ceux que j'ai préférés sont des corniauds qui ont accompagné mon enfance. Plus tard, d'autres chiens, plus racés, ont perdu leurs poils sur nos canapés.

Vous êtes aussi très à l'aise dans l'humour noir (*Cuisine au beurre noir*) ou même la provocation (*Comment chasser un monstre ? Fastoche !*).
Les dessins documentaires pourraient devenir fastidieux s'ils devaient se répéter trop souvent. Ils sont utiles pour l'apprentissage, mais il est plus valorisant de tenter d'aborder tous les domaines variés de l'illustration, y compris l'humour noir.

Cuisine au beurre noir
(Texte de Michel Besnier) Møtus, 2019
© Henri Galeron



Virelangues et Trompe-oreilles, couverture
(Les Grandes personnes, 2020)
© Henri Galeron

L'enfant courait derrière le chasseur et son chien qui coursaient un lapin. Mais où sont-ils donc passés?

Paysajeux
(Les Grandes personnes, 2012)
© Henri Galeron

Dans cet esprit, vous avez créé de nombreuses couvertures pour la collection Chair de poule. Avez-vous lu tous ces romans ?
Oui... mais pas tous jusqu'à la dernière page ! Le plan et la construction sont toujours identiques, bien que les thèmes diffèrent. Les éléments à dégager pour le dessin de couverture s'avèrent très vite évidents, ce qui permet de refermer le livre assez tôt !

Vous êtes souvent anticonformiste (*Quand ?* et *Chacun son tour*). Le monde à l'envers vous séduit-il ?
Le thème du monde à l'envers me fascine depuis longtemps pour l'incongruité des images qu'il propose. Il apparaît dans les gravures et l'imagerie populaire dès le XVIe siècle, en Europe. Ces images étaient colportées dans les villes comme dans les campagnes et pouvaient servir de défouloir. On y voit, par exemple, l'ouvrier forçant son patron à accomplir son propre travail ! Et aussi d'autres représentations parfois cruelles et toujours inattendues.

On raconte que vous avez souvent fait l'école buissonnière. Est-ce la raison pour laquelle vous présentez une vision grotesque, voire méchante du monde de l'éducation ? Qu'en pense désormais le grand-père que vous êtes ?
Une présence régulière au collège puis au lycée aurait pu me faire gagner du temps pour la connaissance de certaines matières que j'ai apprises plus tard, mais dans le désordre et avec de grandes lacunes. Amen !

Vous excellez dans des techniques très diverses, ajustées au texte. Par exemple, vous crayonnez des ombres subtiles dans *Tom et son ombre*, sur les traces romantiques du poète franco-allemand Chamisso. Qu'est-ce qui vous dicte le choix de vos outils ?
Pour *Tom et son ombre*, écrit par ma fille Zoé, le contraste du noir et du blanc s'imposait. L'utilisation de la mine graphite très grasse a pu rendre cet effet avec une grande économie de moyens. C'est le plus souvent le thème abordé qui dicte le choix de l'outil, mais il ne faut pas négliger l'humeur du moment !

Que deviendront vos œuvres « après Galeron » ?
Je compte bien survivre à mes dessins !

JEAN DE LA FONTAINE : ***FABLES***
ILLUSTRATIONS **HENRI GALERON**
Éditions LES GRANDES PERSONNES
56 pages couleurs, disponible

Chanter Highflow, 2021
Acrylique sur carton 120 x 120 cm
© Courtesy Galerie Les fi lles du calvaire

ETHAN **MURROW**
© Photo Ethan Murrow

ETHAN MURROW

MÉDITATION SUR LA NATURE

En découvrant **Ethan Murrow** au dernier salon Drawing Now, nous sommes restés stupéfaits devant la beauté de ses compositions. Nous retrouvons ses œuvres cet automne à la galerie Les filles du calvaire, qui a organisé, pour la première fois, une exposition personnelle de cet artiste américain intitulée ***Pollen Song***. Il se dégageait une telle puissance de ces très grands dessins, que nous avions envie de les partager avec vous, en dépit de la réduction du format qui altère quelque peu leur force.

C'est en plongeant dans ses souvenirs d'enfance à la ferme familiale, dans le Vermont rural à la frontière du Canada, que l'artiste a créé ces compositions qui célèbrent une nature abondante, foisonnante, que ses personnages tentent d'appréhender par la technique, la patience ou la ruse. Nous présentons ici un aperçu de cet accrochage pour faire connaissance avec ce dessinateur virtuose, capable de camper sur papier des récits théâtraux insolites en exploitant les changements d'échelle pour créer des perspectives saisissantes. D'une grande minutie, ses œuvres mettent en scène des figures hybrides, mi-humaines mi-végétales dont les attitudes surprenantes mêlent aventure, dérision, plaisir, et parfois défaite.

N'hésitez pas à pousser la porte de la galerie pour découvrir de visu les œuvres de cet artiste contemporain vivant à Boston.

Frédéric Bosser

Marathon, 2021
Graphite sur papier 91 x 91 cm
© Courtesy Galerie Les filles du calvaire

Pollen Song, 2021
Graphite sur papier 121 x 91 cm
© Courtesy Galerie Les Filles du calvaire

National Rototiller, 2021
Graphite sur papier 121 x 91 cm
© Courtesy Galerie Les fils du calvaire

The Offering, 2021
Graphite sur papier 71 x 71 cm
© Courtesy Galerie Les fils du calvaire

Flora Boundary 2021
Graphite sur papier 178 x 122 cm
© Courtesy Galerie Les filles d.. calvaire

The Gleaner, 2021
Graphite sur papier 91 x 91 cm
© Courtesy Galerie Les filles du calvaire

DÉCOUVRIR

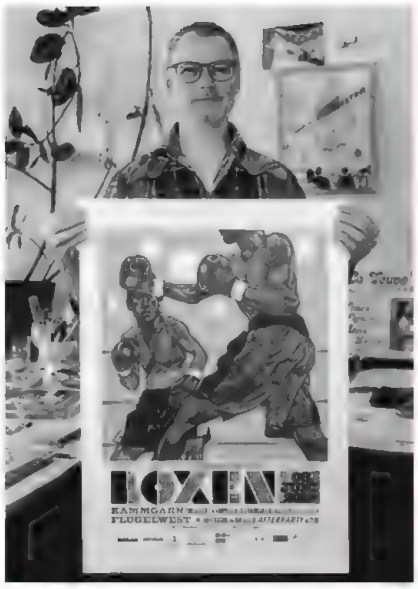
ETHAN MURROW

GALERIE **LES FILLES DU CALVAIRE**
17 rue des Filles du Calvaire 75003 Paris
Tel : 01 42 74 47 05. / paris@fillesducalvaire.com
Ouvert du mardi au samedi de 11h à18h30
www.fillesducalvaire.com

WEIHNACHTSVERKAUF UND BAR
POSTER
·BAZAR·
SONNTAG
AB 12 UHR
8.
BIS 18 UHR
Dezember
2019
ATELIERS
·K-3000·
SCHÖNEGGSTR. 5
4. STOCK
ZÜRICH
EVA RUST · BLACKYARD · MÄRT INFANGER · AMADEUS WALTENSPÜHL · SAMUEL JORDI
BALTHASAR BOSSHARD · BENJAMIN GÜHEL · MICHEL CASABRAMONA

C'est sur le conseil avisé de Laurent Durieux que je me suis connecté au site de l'affichiste suisse **Michel Casarramona** (www.casarramona.ch). Ébloui par ses créations, j'ai profité de mon passage au vernissage de l'exposition Posy Simmonds au Cartoonmuseum de Bâle pour effectuer un crochet par Zürich et rencontrer l'artiste. Michel Casarramona m'a accueilli avec une grande gentillesse et a consacré son après-midi à me parler de son travail… entrecoupé par la visite pleine de vie de sa femme et de ses deux enfants en bas âge. Portrait d'un auteur talentueux vivant de ses créations dans sa Suisse alémanique natale, qui a pris la peine de répondre à nos questions en français.

Par **Frédéric Bosser**



MICHEL **CASARRAMONA**
© Photo MIKKE

MICHEL

CASAR RAMONA

TENDRE VERS **L'INDÉMODABLE**

Affiche ***Bazar Zürich*** (2019)
© Michel Casarramona

Formation

Michel Casarramona est un autodidacte qui, après seulement une année en école d'art, intégra successivement deux studios graphiques, dans lesquels il apprit son métier sur le tas et accéda pour la première fois à un ordinateur et un scanner. Quand il se mettra à son compte sept ans plus tard, ce sont d'ailleurs les premières choses qu'il s'achètera, même si le dessin sur papier gardera sa préférence. « *L'apport de l'ordinateur ne vient souvent qu'à la fin du travail. Je me sers de cet outil pour peaufiner, ou pour réaliser des effets de matière pas toujours facile à obtenir manuellement. L'ordinateur me permet aussi d'expérimenter des choses… et bien évidemment de travailler mes typos pour les logos.* » nous précise-t-il.

Apprentissage du dessin

C'est en dévorant les *comics*, en découvrant les *Looney Tunes* à la TV et en parcourant les livres, de Lorenzo Mattotti comme de Gary Panter, qu'il éduque son œil. « *En les regardant, j'ai su que je voulais être soit illustrateur soit dessinateur animalier, car les animaux me passionnent depuis toujours. Mais comme j'aimais beaucoup les affiches anciennes, j'ai eu l'envie d'en réaliser à mon tour et me suis spécialisé dans ce domaine qui me permet d'être à la fois dessinateur et* graphic designer, *car j'aime proposer mes propres typographies.* » En aparté, il me confie que chaque affiche doit être un tout pour lui, et que rien ne doit être laissé au hasard.

Traquer le moindre détail

Dans son atelier, Michel me montre un nombre incalculable de crayonnés pour une seule et même affiche – celle du magasin d'affiches de cinéma *Movie Art* – parfois pour un seul des personnages ou pour un détail infime dans l'image. « *Je cherche tout le temps la meilleure attitude pour mes personnages, le meilleur équilibrage de mon image, trop parfois ! Tant que je n'ai pas trouvé, je cherche. Je suis capable de changer un détail, une expression, un regard jusqu'au dernier moment… Je préférerais que tout soit figé dès le début, mais je doute facilement !* » se confie-t-il.

Crayonné pour le décor de l'affiche *Movie Art Zürich*
© Michel Casarramona

Carte postale pour Stall Vatär (restaurant suisse, 2019)
© Michel Casarramona

Affiche ***Movie Art Zürich*** (2021)
© Michel Casarramona

Affiche *Stolze Openair* (2018)
© Michel Casarramona

Crayonné pour l'affiche
Stolze Openair
© Michel Casarramona

Une star en Suisse alémanique

L'auteur arrive à vivre de son métier avec les seuls commanditaires locaux, privés mais aussi institutionnels car beaucoup de structures zürichoises, petites ou grandes, font appel à son talent. « *Je leur présente un croquis préparatoire pour qu'il puisse faire des propositions à leur tour. Il se peut donc que mon idée évolue et que je rajoute des éléments. Très souvent, je leur propose aussi un nouveau logo. À chaque fois, je contrôle tout de A à Z, c'est-à-dire jusqu'à l'impression finale.* » Et si ces commandes occupent la plupart de ses journées, il trouve encore du temps pour ses travaux personnels.

Toujours accepter une commande ?

« *J'ai souvent constaté que, si une idée ne me vient pas tout de suite, je n'y arrive pas. Dans ce cas-là, je préfère refuser.* » dit-il avant de préciser qu'il ne travaille ni pour les banques, ni pour les partis politiques. Bizarrement, rares sont ses commandes pour des votations ! (NDLR : en Suisse, où des référendums sur de nombreux sujets sont organisés, les citoyens sont régulièrement invités à aller voter par des campagnes d'affichage publiques) « *À terme, j'aimerais bien réaliser des affiches de cinéma, officielles ou alternatives. Laurent Durieux m'a commandé des créations pour sa société Nautilus, mais comme je suis trop lent et trop perfectionniste... cela n'a pu encore se faire. Mais je ne perds pas espoir !* »

Dans le culturel et les petites structures...

Michel réalise des affiches pour des clients très divers : des spectacles vivants, des festivals de musique, des concerts, des combats de boxe, mais aussi des commerçants, des restaurateurs, des marques de cigarettes locales, de la bière, des vêtements, de la nourriture... tous principalement suisses, voire zürichois. « *Je demande toujours à récupérer quelques exemplaires pour pouvoir les vendre en direct ou sur mon site. C'est un complément financier important pour moi.* » Précisons que les affiches vendues sont rarement numérotées ou signées, sauf quand le collectionneur le demande. Si la plupart de ses acheteurs sont suisses, l'auteur constate que de plus en plus d'Allemands et de Français s'intéressent à son travail.

Viva la musica

« *La musique est très importante pour moi, au point que je rêve que des gens, en voyant mon affiche, aient envie d'aller écouter un musicien ou un groupe. En général, je n'accepte les commandes que des groupes que j'aime. Je représente rarement des visages car le dessinateur que je suis peut vite s'y perdre, même en m'inspirant d'une photo. Certains dessinateurs sont bien meilleurs portraitistes que moi. Beaucoup de ces musiciens sont devenus des amis, et j'aime échanger avec eux quand il s'agit d'imaginer une nouvelle affiche.* »

Poster Bazar Zürich (2018)
© Michel Casarramona

Page de droite :
affiche ***Boxen Juni*** (2019)
© Miche Casarramona

Crayonné final pour l'affiche
Stolze Openair 2019
© Michel Casarramona

Beaucoup d'affiches animalières

Sa passion pour les animaux est visible aujourd'hui dans de nombreuses affiches où les bêtes sont très présentes. « *J'aime l'idée qu'un autre monde rentre dans le nôtre. Que King Kong rentre dans le "vrai" monde !* » dit-il avec beaucoup d'humour. La force de Michel réside aussi dans sa capacité à installer des personnages sur plusieurs échelles, et à proposer des images qui ne se démodent pas. Est-ce pour cela qu'il adopte un style *cartoon* sur beaucoup de ses affiches ?

Une importante documentation

Dessins du XIX[e] siècle, affiches Art Déco, images de cirques, livres sur les cigarettes anciennes, étiquettes de vins… tout est archivé par l'artiste, dans des dossiers sur ordinateur la plupart du temps. « *J'en ai même trop et je me vois obligé aujourd'hui de créer des dossiers dans les dossiers.* » La recherche de documentation va toujours avec l'envie de rendre une image juste et crédible. « *J'y puise mon inspiration pour proposer quelque chose de très personnel, pour réaliser une image qu'on n'a pas vu mille fois.* » Il avoue espérer rencontrer des commanditaires dotés de plus d'audace, ne craignant pas en permanence que ses idées et ses compositions ne soient pas comprises.

Un homme généreux et partageur

Étant lui-même boxeur amateur – mais sans jamais combattre sur un ring –, il propose un jour à son club de réaliser gratuitement une affiche promotionnelle. L'impact est immédiat puisque le nombre d'inscrits explose, passant de 200 à 400 adhérents peu de temps après. Mais son club reste frileux et ne lui commandera pas d'autres créations, à sa grande déception.

Une autre corde à son arc est l'organisation quatre fois par an de réunions d'affichistes suisses(*), sous le label *Poster Bazar*. « *Si nous sommes des concurrents, nous sommes avant tout des amis. Ces manifestations nous permettent de vendre nos travaux à des amateurs et de constater que nous avons finalement les mêmes problématiques avec nos commanditaires. Nos échanges, tant sur le plan personnel que professionnel, nous encouragent dans notre travail.* » ■

(*) Basil Anliker, Kaspar Allenbach, Yardo Black, Balthasar Bosshard, Pilar Contreras, Roda Gall, Benjamin Güdel, Märt Infanger, Samuel Jordi, Daniel Lachenmeier, Leo Matkovic, Jared Muralt, Michael Raaflaub, Eva Rust, Pedä Siegrist, Philipp Thön et Amadeus Waltenspühl

Henrietta, illustration inédite
© Michel Casarramona

SCORPION GYM präsentiert: 4. INTERNATIONALER **BODENSEE-CUP** Schweiz • Deutschland • Österreich

BOXEN

SA **08. JUNI 2019**

KAMMGARN TÜRE AB 15:30 • 16 KÄMPFE AB 16:30 | BAUMGARTENSTRASSE 19 SCHAFFHAUSEN

FLÜGELWEST LIVE-ÜBERTRAGUNG UND BAR AB 15:30 *AFTERPARTY* AB 22:30

TICKETS: Abendkasse oder Ticketino.com • INFO: scorpiongym.ch

GWÉNOLA **CARRÈRE**
© Photo Frédéric Bosser

J'avoue que je ne savais pas trop à quoi m'attendre le jour de notre rendez-vous dans son atelier bruxellois. **Gwénola Carrère** n'étant pas une artiste de mon sérail – j'en avais entendu parler par Michel Lagarde qui l'exposa il y a une dizaine d'années –, j'entrais dans l'inconnu avec la découverte de son travail peu de temps avant, via ses pochettes de disques et quelques-uns de ses livres jeunesse. Très vite, nous nous sommes trouvés des points communs, à commencer par son enfance à Ferney-Voltaire, petite ville où j'ai aussi grandi. J'ai très vite été impressionné par la force de caractère de ce petit bout de femme, et touché par les fêlures de cette figure majeure de l'illustration et du dessin contemporain.

Par **Frédéric Bosser**

GWÉNOLA CARRÈRE

« **LA LIGNE** EST CE QU'IL Y A DE PLUS CRUEL »

Gwénola, comment en êtes-vous venu à aimer le dessin ?
À Vienne, où j'ai habité de deux à neuf ans dans les années 80, il n'y avait jamais un Walt Disney à la TV, très peu de productions américaines, mais majoritairement des films ou animations russes, tchèques, polonaises… Cela a beaucoup nourri mon imaginaire. Durant ces premières années, je me souviens aussi d'avoir découvert le travail de Gustav Klimt, qui m'a fortement marqué.

Quelles études avez-vous suivies ?
J'ai suivi le cursus d'illustration à St-Luc, puis j'ai étudié la sérigraphie et la gravure en cours du soir.

Vos parents vous ont-ils accompagnée dans ces choix ?
Mon père aime dessiner, mais c'est surtout ma mère qui m'a poussée. Elle croyait en ses trois filles et nous disait sans cesse qu'à trente ans, chacune d'entre nous serait reconnue par sa profession. Ce qui fût le cas, même si j'ai commencé à plonger à ce moment-là… Comme si je n'avais plus besoin de convaincre ma mère !

Sacrée pression en effet !
Je me suis construite par le travail dès ma sortie de l'école, à 22 ans, et je me suis rapidement battue pour gagner de quoi être indépendante financièrement. Ce n'était pas évident à ce moment-là. À trente ans, j'étais parvenue à un niveau

Linus Vanderwolken :
Het vlier, een hommel op aarde (2019)
© Gwénola Carrère / Ozraina records

HET ULIER.
EEN HOMMEL
OP AARDE
Linus
Vanderwolken

de reconnaissance satisfaisant, principalement grâce à l'édition et la presse jeunesse. On me citait parfois comme une illustratrice novatrice, car j'avais très vite intégré les outils numériques dans mes dessins, et ce n'était pas aussi répandu qu'aujourd'hui. C'est la période où j'ai commencé à me poser plein de questions sur mon travail et ses limites. Dessiner me crispe à mort – c'est sans doute une conséquence de cette pratique du numérique – mais j'adore ça, car je sais que cette pression me permet d'injecter le maximum de moi-même dans mes créations. La ligne est ce qu'il y a de plus cruel ; c'est pour cette raison que, sur mes pochettes de disques, j'utilise beaucoup les matières, les masses, les collages, etc. La couleur me libère totalement.

Justement, je vous ai découvert chez un disquaire parisien grâce à vos pochettes de disques chez Okraïna Records, en effet très colorées...
Ce label est un lieu d'expérimentation permanent, un espace qui me permet de réinterpréter tout ce qui peut m'inspirer, même si parfois j'ai du mal à tout emboîter. En ce moment, je repense beaucoup à *Little Nemo,* un livre qui m'a fascinée lorsque j'étais jeune adulte, pour son caractère très inventif, aussi bien dans son traitement narratif que graphiquement.

La plupart du temps, je me laisse porter par la musique et propose des **interprétations instinctives, voire animales.**

En général, dans quel état d'esprit les réalisez-vous ?
Les images me viennent naturellement quand j'écoute de la musique. Les sons me font tout de suite rêver et me transportent dans une autre dimension... Le spectre émotionnel de la musique est hyper vaste, et je comprends la transe que peuvent atteindre certains fans lors de concerts.

Vous ne faites l'illustration d'une pochette que si le disque vous plaît ?
Philippe Delvosalle, la personne qui dirige ce label, est un ami après avoir été mon compagnon. Il va chercher des musiques au bout du monde et je l'admire pour cela... Nous nous sommes connus alors que je travaillais à la médiathèque de Bruxelles, aujourd'hui appelé le « PointCulture ». Le fonds de disques et DVD de ce lieu était tel que nous recevions des demandes du monde entier. Et comme il habitait la Ferme du Biéreau, un centre musical associatif qui abritait une salle de concert, j'ai très vite été sollicitée pour illustrer leurs affiches de concerts en sérigraphie, dans l'atelier sur place. C'est d'ailleurs par ces créations que l'agent d'artistes Michel Lagarde m'a repérée et m'a fait entrer dans son catalogue. Quand Philippe a lancé son deuxième label (Okraïna), je suis naturellement devenue l'unique autrice de la couverture des pochettes...

Vous donne-t-il des directives ?
Il me laisse entièrement libre, mais il lui arrive de me fournir les envies de certains musiciens, ou même les siennes car il fourmille d'idées.

On imagine que la plupart aurait préféré des photos de leur « tronche » pour la pochette de leur disque...
C'est possible ! J'ai eu quelquefois ce genre de retour, en effet... J'imagine que cela fait partie de leurs doléances naturelles, mais Philippe fait tampon entre eux et moi sur ce sujet.

Senyawa (& Vincent Moon) : ***Calling the new gods*** (2018)
© Gwénola Carrère / Okraïna records

Rev Galen : ***Rev Galen*** (2016)
© Gwénola Carrère / Okraïna records

Greenberger, Jones, Corsano : ***An Idea in Everything*** (2017)
© Gwénola Carrère / Okraina records

Votre illustration est-elle influencée par la musique que vous écoutez ?
Forcément, puisque j'écoute à l'infini les morceaux et les paroles du disque que j'illustre pour trouver l'inspiration. Récemment je me suis orientée vers des images plus narratives, et donc un dessin plus figuratif. Sur le disque de David Greenberger, dont le projet tournait autour des maisons de retraite, j'ai dessiné plein de petites cases qui symbolisaient les mots de retraités reprises dans ses chansons. Sur le disque d'Ed Askew, j'ai pris son visage comme point de départ car dans ses paroles, on sent qu'il regarde beaucoup les gens. Mais la plupart du temps, je me laisse porter par la musique et propose des interprétations instinctives, voire animales.

Votre méthode de travail est-elle systématique ?
Je commence souvent à l'ordinateur, afin de soumettre une idée aux musiciens à partir de croquis et de documentation. Une fois la proposition acceptée, je me mets sur ma planche à dessins. Pour la petite histoire, je travaille souvent en très grand format.

Puisque vous parlez de format, ceux des disques ne sont pas toujours les mêmes…
Selon que ce sont des simples ou des doubles vinyles, oui. Seul le disque d'Ed Sanders, *Yiddish-speaking Socialists of the Lower East Side*, est composé d'une pochette ouvrante. Pour l'illustration de cette pochette, j'ai pioché dans l'imagerie populaire juive. J'ai adoré ce projet !

Vous êtes une cérébrale…
Limite masochiste ! *(Rires.)*

GWENOLA CARRÈRE ET L'ENSEIGNEMENT

Le contact avec les autres, vous l'avez aussi comme professeur...
Alors que je suivais des cours de sérigraphies à l'académie des Beaux-Arts de Boitsfort, le professeur d'infographie est venu me demander si je pouvais l'accompagner à L'ESAPV (École Supérieure des Arts Plastiques et Visuels à Mons) où il venait d'être nommé, et le remplacer à la Cambre, où il donnait des cours d'infographie. Après avoir hésité un peu (je n'avais que 26 ans), j'ai fini par poser ma candidature et j'ai été engagée dans les deux écoles. Après un passage dans plusieurs écoles, dans différentes disciplines, j'enseigne aujourd'hui à l'ESA Saint-Luc Bruxelles en illustration depuis 2007, et en dessin expérimental depuis un an

Qu'est-ce qu'un cours de dessin expérimental ?
à partir de cela, je leur demande de travailler plusieurs semaines sur un sujet. Je veux qu'ils s'ouvrent à de nouveaux champs... La première synthèse que je leur ai proposée, c'était celle du livre *Une brève histoire des lignes* de Tim Ingold, que je vous conseille d'ailleurs de lire aussi. Je voulais qu'ils comprennent le cheminement vers le geste dessiné

Vous leur demandez d'autres choses ?
et davantage de dessin d'observation. Je leur ai fait lire un essai s'appuyant sur des recherches en neurosciences, explique que le cerveau gauche (plus logique, rationnel, nous dominant au quotidien) ne réagit pas de la même manière que le cerveau droit (plus intuitif, créatif, dans l'instant présent). Je les ai aussi obligés à dessiner à l'envers, ou sans regarder la feuille pendant ¾ d'heure.

Et vous, cela vous ouvre-t-il de nouveaux champs créatifs ?
L'enseignement, les échanges avec mes élèves me nourrissent et me font renaître ! Je réengage ma réflexion de façon plus large, un principe très ancré en moi.

Ben Pritchard · *Up in air* (2021)
© Gwénola Carrère / Okraïna records

Votre première pochette date de 2012. Elle est pour le disque de Eloise Decazes et Eric Chenaux...
Oui, et il est épuisé ! En ce moment je suis en train de finaliser celle de l'album *Up in air* de l'Américain Ben Pritchard. Je me suis inspirée des *journal drawings* de l'artiste hollandais Henri Jacobs, qui compose des motifs à partir de la grille de ses carnets à carreaux. Il est hyper inventif ! Ensuite je m'attaquerai à celle d'un duo néo-zélandais, Greg Malcolm et Stefan Neville, pour laquelle je pense faire une proposition avec des broderies.

Vous êtes aussi l'autrice du logo de ce label ?
Oui, je l'ai dessiné aussi... Comme Okraïna signifie « faubourgs » en russe, j'ai tenté de créer une identité inspirée du constructivisme russe.

Quels sont les avantages et les inconvénients de réaliser toutes les couvertures de ce label ?
C'est à la fois une histoire d'amitié et une belle aventure artistique. Une expérience riche, contraignante parfois car cela implique beaucoup d'allers-retours entre Philippe, les artistes et moi ; mais comme je reste ouverte aux observations, cela se passe plutôt bien entre nous.

Vous êtes quand même parfois infidèle à ce label...
Deux fois seulement, pour l'instant ! J'ai signé la pochette d'Anne Laplantine pour Lexi disques, et celle de Brannten Schnüre pour Aguirre records.

Vous faites école en tout cas...
On m'a très souvent dit « on dirait toi » devant les travaux de certains autres dessinateurs. Je ne le prends jamais mal, d'autant plus que certains sont techniquement plus expérimentés, c'est donc plutôt flatteur pour moi ! Vous savez, j'ai acheté mon premier ordinateur en travaillant pour une entreprise à vendre des fauteuils en cuir, cela rend modeste.

C'était à l'époque où vous réalisiez des livres pour enfants ?
J'ai en fait commencé par les concours d'illustration, et me suis fait repérer à celui de Bologne par un éditeur italien, Paolo Canton, chez Topipittori. Il m'a proposé de faire mes deux premiers livres jeunesse avec lui, intitulés *Una bacchetta magica* (2003) et *ABC Cercasi* (2008, traduit en France aux Éditions Thierry Magnier en 2009 sous le titre *ABC des petites annonces*). J'ai voulu y mettre toutes les influences découlant de mes propres lectures d'enfance (les vieux albums du Père Castor, des Deux Coqs d'or...) et de mon goût pour l'illustration russe des années 30 à 50, qui foisonnait d'inventivité. J'ai ensuite illustré quelques autres livres jeunesse à partir de ces influences, notamment *Mon livre de comptines* chez Albin Michel (textes de Jean-Hugues Malineau, 2010).

Cette source d'inspiration explique votre goût pour la couleur !
Peut-être ! Je sais juste que le noir et blanc me déprime et surtout, qu'il amenuise mon dessin.
Mais avant tout, le moteur de ma créativité, ce sont les compositions. C'est surtout grâce à cela que j'arrive à me passionner pour ce que je fais : organiser l'espace... Même si ce n'est sans doute pas une démarche très émotionnelle en soi.

Et ce moment, vous travaillez sur une BD ?
Les angoisses qui peuvent naître de cette activité, nouvelle pour moi, sont vertigineuses ! Au moment de l'écriture du scénario, je réalise qu'il est tout à fait possible de se perdre dans le dédale de ses pensées...

Que raconte-t-elle ?
Top secret ! Je peux juste dire qu'elle se déroulera dans une cité utopique où ne vivent que des femmes... Il y aura peu de textes, et je la publierai soit chez Super Loto Éditions, soit aux Requins Marteaux.

La Chute :
affiche du court-métrage
© Gwénola Carrère

Parlez-nous de ce court-métrage, *La Chute*, que vous réalisez en 2012 et qui sera sélectionné au festival Anima en 2013...
C'est un projet initié par Christian Janicot, un grand passionné du dessin, la chaîne Canal+ et le producteur Jean-Jacques Beineix assisté de Carine Leblanc. L'objectif de ce projet était de faire se rencontrer les professionnels de l'illustration, de la BD et des écoles d'animation (Supinfocom en France, la Cambre et Albert Jacquard en Belgique). Je suis donc devenue, pour l'occasion, directrice artistique d'un court-métrage. La direction d'une équipe a été une sacrée expérience humaine pour moi !

Vers quel type de création pensez-vous tendre à l'avenir ?
Vers la peinture ! Dans un de vos numéros des *Arts dessinés*, il y a cette interview d'un artiste norvégien [Øyvind Torseter] qui parle d'un ensemble d'images qu'il réalise indépendamment les unes des autres, et qui vont finir par s'emboîter pour constituer une histoire. Je trouve cette démarche passionnante et je vais essayer de m'en inspirer.

Quels sont les artistes que vous suivez régulièrement ?
C'est très, très éclectique. Actuellement, principalement Olivier Schrauwen dont j'adore le système narratif. Je suis également fan de certains artistes japonais : les mangaka Yûichi Yokoyama et Yoshikazu Ebisu, le peintre Sadamasa Motonaga [fondateur du mouvement Gutaï] et le plasticien Tadanori Yokoo. Je peux aussi citer d'autres inspirations toutes aussi variées, comme Henry Darger, Kiki Smith, Lise Duclaux, Fritz Kahn, Amandine Meyer (auteur notamment d'*Histoire décolorée* chez Misma en 2016)...Je viens aussi de découvrir Anna Maria Sybilla Merian, une naturaliste allemande du XVIII[e] siècle qui dessine des plantes, des insectes et des fruits avec une précision et une sensibilité inouïe.

Voilà plein de noms que nos lecteurs vont s'empresser de découvrir, si ce n'est pas déjà fait.

Ignatz & Harris Newman : ***Bring You Buzzard Meat*** (2013)
© Gwénola Carrère / Okraïna records

EN VOIR PLUS
OKRAÏNA records
www.okrainarecords.com

© Photo DR

DONATIEN **MARY**

ILLUSTRATEUR,
AUTEUR DE BANDE DESSINÉE

LES 4 saisons

© Donatien Mary

Dessinateur, illustrateur, graveur, **Donatien Mary** expérimente le dessin sous toutes ses formes, et s'attache plus particulièrement aux différentes techniques d'estampe, avec une certaine prédilection pour l'eau-forte, l'aquatinte, et le pochoir, procédés utilisés pour ses dernières réalisations. Il collabore régulièrement avec les éditeurs de littérature jeunesse (Actes Sud, Le Père Castor, Gallimard jeunesse...) et de littérature contemporaine (Flammarion, Attila, l'Arbre vengeur...). Parallèlement à ces projets d'illustration, il poursuit un travail de création plus personnel : il est l'auteur de l'album *Les Derniers Dinosaures* (éditions 2024, avec Didier de Calan, 2010) réalisé en gravure sur bois, de *Que la bête fleurisse* intégralement exécuté en taille douce (Cornélius, 2014), du *Premier Bal d'Emma*, illustré au pochoir et tampons (éditions 2024, avec Sophie Dutertre, 2017), et plus récemment du *Roi de la lune* (2019), premier livre jeunesse publié sous le label « 4048 » des éditions 2024, élaboré entièrement au pochoir. Son dernier album, le deuxième volet de la série BD *Commissaire Kouamé*, écrite par Marguerite Abouet, est paru en septembre 2021 chez Gallimard.

© 2021 Donatien Mary

© 2021 Donatien Mary

© 2021 Donatien Mary

© 2021 Donatien Mary

musée
des arts et métiers
le cnam
EXPOSITION
30 novembre 2021
› 8 mai 2022
LAPIN
carnet
D'INVENTIONS
Musée des Arts et Métiers
60 rue Réaumur, Paris 3e / arts-et-metiers.net
LES ARTS DESSINÉS
Paris HOMES
LÉONARD
Le Parisien
Insert

STEVEN **APPLEBY**
Photographié par Frédéric Bosser
© Photo F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

Rares étaient ceux à connaître le travail de **Steven Appleby** en France avant l'arrivée du roman graphique ***Dragman*** en 2020. Il fallait être fan de ses *cartoons* parus dans *The Guardian*, ou de ses strips dans le *New Musical Express*. À moins d'avoir eu vent du livre paru chez feu Ifrane en 1995, intitulé *La Vérité sur les hommes*... Le ton et l'humour de cet album m'ont tant marqué que j'ai eu envie d'en savoir plus sur cet artiste, au point de partir en Angleterre acheter quelques-uns de ses autres livres, et même le dessin original d'un projet de couverture de cet album dans une galerie. Ce que je ne savais pas, c'est qu'entretemps, il avait décidé de s'habiller en femme. Un cheminement qu'il raconte bien mieux que moi...

Par **Frédéric Bosser**
(Traduction : Géant Vert et Jean-Luc Fromental)

Dessin pour *Punch* (ca. 1990)
© Steven Appleby

PLEBY

« DRAGMAN, **CE N'EST PAS MOI !** »

Steven, comme nous ne savons pas grand-chose de vous, racontez-nous : dans quel environnement avez-vous grandi ?
J'ai grandi à Newcastle upon Tyne, une petite ville du Nord de l'Angleterre. Mon père y exploitait une carrière, fournissant tout ce qui était nécessaire pour construire des routes. Ma mère était femme au foyer. Dans la famille, personne n'avait une âme d'artiste ; même si ma Canadienne de mère avait un bon coup de crayon. Pendant son enfance au Canada, elle réalisait ses propres *comicbooks* pour passer le temps. Je me rappelle que le magazine *Punch* faisait partie de mon environnement quotidien. J'y ai découvert la bande dessinée. *La Famille Addams* de Charles Addams et *St Trinian's* de Ronald Searle étaient des grands classiques à la maison. Ne faisant pas de sport, car pas très attiré par les trucs de garçons, je passais mon temps libre à lire des livres. Puis, tout comme ma mère, je me suis mis à dessiner et à confectionner mes propres ouvrages. Le premier dont je me souvienne était un recueil de dessins d'oiseaux. J'étais alors très attiré par l'ornithologie. Vers neuf ou dix ans, j'ai même construit une volière pour mes oiseaux. Je possédais des *zebra finches* (en français : diamants mandarins), une sorte de passereau qu'on trouve en Australie. On aurait dit des petites voitures qui klaxonnaient à longueur de journée.

Page de droite : ***Curtains***, illustration pour le roman *The Good Inn* de Black Francis & Josh Frank (2014)
© Steven Appleby

Nous sommes loin d'un destin de dessinateur !
Jeune, je n'imaginais pas que dessiner puisse être un travail comme un autre. C'est à peu près à la même période que mes parents m'ont mis en internat. Ça a été un choc. On ne peut pas dire que j'appréciais cette nouvelle situation. Pour passer le temps, je réalisais les affiches de tous les événements qui ponctuaient la vie de l'école et ceux du groupe de musique où je jouais. C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à envisager une carrière dans le dessin. À ma sortie du pensionnat, je suis allé dans un collège dédié aux arts plastiques.

Ce qui veut dire qu'avant d'étudier dans ce collège, vous étiez complètement autodidacte ?
Non. À l'internat, un professeur de dessin nous enseignait les bases. Il nous faisait dessiner d'après modèle. Mes notes étaient bonnes, et comme le coefficient de cette discipline était élevé, tous les « A » que je récoltais dans cette matière étaient d'une grande aide pour ne pas m'éterniser dans la place.
Le fait de me trouver dans un environnement exclusivement masculin ne me gênait pas vraiment. En fait, j'ai surtout mal vécu la séparation avec ma famille.

Quand vous décidez de devenir dessinateur, quelle réaction ont vos parents ?
Ça n'a pas été facile à annoncer car les avis étaient très partagés quant à la façon d'envisager mon avenir. Ma mère me disait que je pouvais à peu près tout faire dans la vie à condition que le travail me plaise. Là-dessus, mon père intervenait en disant : « Non, non, non, fils ! Tu n'as pas besoin d'être heureux quand tu vas travailler ! » En gros, il m'expliquait qu'un bon boulot allait me permettre de voler de mes propres ailes et m'autoriser à faire tout ce que je voudrais sur mon temps libre. Du dessin par exemple. Il comprenait tout à fait que je puisse apprécier ce que j'avais déjà expérimenté à l'internat, mais voilà, ma mission première restait de gagner de l'argent. J'ai trouvé sa réaction absurde. Comment peut-on envisager de faire un boulot que l'on n'a pas envie de faire ? Et c'est comme ça que je suis parti étudier l'art plus en détail au collège. Je crois qu'en son for intérieur, mon père aurait aimé que j'embrasse une carrière d'architecte, ou quelque chose comme ça. À l'internat, les cours expliquant comment on réalisait les magazines, les journaux et les affiches publicitaires m'avaient plu. Pour cette raison, j'ai choisi une école de design graphique à Newcastle, une sorte de compromis pour ne pas trop heurter mon père.

Mes premiers dessins ont été publiés dans *Punch*. Quand mon père s'en est aperçu en lisant le magazine, il s'est exclamé : **« Ah, enfin, il gagne sa vie ! »**

Something important happens, page août du calendrier Steven Appleby 2006
© Steven Appleby

Puis vous prenez la direction de Londres...
Où j'ai pu suivre les cours d'illustration dispensés par Quentin Blake au *Royal College of Art*. Lors de cette période, mes premiers dessins ont été publiés dans *Punch*. Quand mon père s'en est aperçu en lisant le magazine, il s'est exclamé : « Ah, enfin, il gagne sa vie ! » Du jour au lendemain, il a cessé de s'en faire à mon sujet.

Votre père attendait-il une forme de retour sur investissement après avoir payé vos études ?
En fait, non ! Le pensionnat était payé par l'État. Cela faisait

partie d'un vaste plan éducatif pour donner plus de chances aux jeunes afin qu'ils s'en sortent. Mon père se contentait de me fournir de l'argent de poche. Les études au *Royal College of Art*, je les ai auto-financées grâce à un petit boulot de graphiste chez *Assorted iMaGes*, un studio graphique créé par un ami, Malcolm Garrett. C'est cette boîte qui faisait les pochettes de *Buzzcocks, Culture Club, Duran Duran*...

... de Simple Minds, aussi !

Oh oui, il y avait aussi *Simple Minds*. Je suis intervenu sur chacune de ces pochettes à mon petit niveau. Au bout de trois ou quatre ans, alors que j'étais dans ma trentaine, j'ai commencé à ressentir une forme de frustration. J'avais envie de passer à l'étape suivante en devenant autonome. Je voulais réaliser mes propres créations et ne plus être un simple rouage dans l'organisation.

Deux sérigraphies à tirage limité tirées du comics ***Rockets Passing Overhead*** paru dans le *New Musical Express* (ca. 1987)
© Steven Appleby

En me lançant dans la grande aventure de la bande dessinée, la chance m'a souri. En particulier quand j'ai contacté la rédaction du *New Musical Express*, le grand hebdo musical de Londres, pour leur proposer des *strips*. Afin de rendre ma lettre de sollicitation plus attrayante, j'avais joint quelques dessins à ma prose. En les voyant, ils ont été amusés et m'ont demandé si je ne voulais pas plutôt réaliser des *strips* sur la musique, dont je n'étais pas particulièrement un spécialiste. Mon ambition était de donner une nouvelle dimension à ma vie professionnelle, alors pourquoi ne pas répondre positivement à cette proposition, si le monde de la musique aimait ce que j'étais capable de faire ? C'est ainsi que j'ai créé *Rockets Passing Overhead* pour les pages du *NME*. Cette collaboration m'a lancé dans la presse, puisque c'est en voyant ces *strips* que le *Guardian* m'a proposé du travail. Et ainsi de suite...

À ce moment-là, vous travailliez encore en studio chez *Assorted iMaGes*...

Quand ils ont appris que je souhaitais m'en aller, ils ont réagi d'une manière surprenante. Pas question de me

World's Fair - Paris, 1889, illustration pour le roman *The Good Inn* de Black Francis & Josh Frank (2014)
© Steven Appleby

laisser partir. Il fallait que je reste quoi qu'il leur en coûte. Ils m'ont proposé un atelier rien que pour moi, un salaire confortable et une totale liberté de création. Ce n'étaient plus des employeurs mais de véritables mécènes, comme il pouvait en exister à l'époque des Médicis !

Pourquoi mécènes ?
Eh bien, le *deal* était le suivant : en échange de tous ces services, *Assorted iMaGes* encaissait les chèques des boulots que je faisais. Seul hic, la somme de tous ces chèques était loin de couvrir ce qu'ils me versaient de leur côté !

Une des choses que j'ai comprises avec Quentin Blake est que **le style graphique n'est certainement pas une matière qui s'apprend et se travaille.**

Quel *deal* génial ! *(Rires)*
Ça s'est terminé comment ?
Je n'étais pas le seul à être traité de la sorte. *Assorted iMaGes* avait passé le même type d'accord avec Jamie Reid, le graphiste des *Sex Pistols*, ainsi qu'avec Howard Devoto, le chanteur des *Buzzcocks* puis de *Magazine*. Je passais donc mes journées à réaliser pour eux des peintures, des gravures et autres travaux graphiques. *Assorted iMaGes* s'était mis en tête de faire aussi bien que la *Factory* d'Andy Warhol en embauchant directement les artistes qui leur semblaient les plus prometteurs. Bien sûr, leurs finances se sont retrouvées dans le rouge au bout d'un moment.

Pour quelles raisons ?
La crise économique dont le monde du disque a beaucoup souffert. *Assorted iMaGes* a fini par mettre la clé sous la porte. Je n'étais plus payé, mais je m'en fichais. Je gagnais ma vie grâce aux piges pour le *NME*, *Sunday Telegraph*, le *Times* et le *Guardian*.

Parlez-nous de votre relation avec Quentin Blake...
Il était mon tuteur en illustration. Quentin dirigeait une sorte de *master class* et sa réputation en tant qu'artiste n'était plus à faire. Il était très respecté et ses conseils étaient recherchés. Un jour que j'étais en train d'encrer un dessin, il s'est approché de moi et m'a dit : « Je vous regarde travailler depuis un moment et j'aimerais beaucoup vous suggérer quelque chose. » J'ai tout de suite dressé l'oreille car je perdais alors beaucoup de temps à rattraper mes erreurs sur l'encrage de mes crayonnés. C'est là qu'il m'a recommandé d'utiliser une table lumineuse et un papier moins épais pour parvenir au bon résultat. Ce conseil a révolutionné ma vie de dessinateur. Il m'a appris à organiser les choses afin de m'épargner les interminables séances de gommage. Depuis, la technique a évolué : j'utilise l'ordinateur pour finaliser tous mes dessins.

Quentin Blake dit qu'il n'est pas nécessaire de respecter la ligne d'encrage pendant la mise en couleurs. En avez-vous débattu avec lui quand vous étiez étudiant ?
Non. Du moins, pas qu'il m'en souvienne. Quand je fais ma mise en couleurs, généralement, je suis le trait avec mon pinceau d'une manière assez grossière en essayant de ne pas déborder. En fait, l'élégance n'est pas ce que je cherche à atteindre quand je pratique cet exercice.

Parmi vos maîtres à dessiner, il y a Edward Gorey. Pour quelles raisons ?
Pour son travail fantastique en tant qu'illustrateur. J'ai beaucoup appris en lisant ses livres, y compris à les voler ! Quand j'étais jeune étudiant à Newcastle, il y avait moyen de les emprunter à la bibliothèque universitaire. C'est ce que je faisais au début. Mais j'avais tellement de mal à les rendre que j'ai trouvé plus simple de les piquer. Ce souvenir me rend coupable.

Qu'aimez-vous chez lui ?
Son style graphique est complètement différent du mien. Ce qui m'attire chez lui, c'est son talent d'auteur avant celui de dessinateur. La liberté qu'il a su mettre dans sa narration m'a influencé. S'il y a un fil conducteur, il se déroule dans un ordre inattendu. Le récit, par exemple, suit les lettres de l'alphabet, dont l'ordre est déterminé selon une mécanique extérieure à la volonté de l'auteur. On retrouve l'influence de Gorey dans *Captain Star*. Cette BD est d'abord une succession de petits fragments qui, une fois assemblés, forment une histoire. L'écriture de Gorey m'a autant marqué que celle de Philip K. Dick. Je dois préciser que, quand j'écris mon script, je le fais à la manière d'un petit roman. L'écriture vient toujours avant le dessin. Quand je dessinais mes *strips* pour la presse, j'écrivais tout, y compris pour un dessin tout simple. Pour *Dragman*, je pensais que j'arriverais à tout écrire avant, mais je n'ai pas pu. Le rythme, la relation entre les idées et les mots se sont avérés plus difficiles à gérer. Alors je me suis mis à faire des ébauches pour m'y retrouver, avec les bulles et les emplacements des personnages.

Ce qui explique votre style de dessin assez proche de l'écriture.
Souvent, les gens me demandent où j'ai appris à dessiner comme cela. Une des choses que j'ai comprises avec Quentin Blake est que le style graphique n'est certainement pas une matière qui s'apprend et se travaille. C'est l'équivalent d'une écriture. C'est ce qui sort de la main. On dessine naturellement comme on écrit.

Dreaming Head 4, l'une des huit peintures pour les chambres à coucher du Royal Brompton Centre For Sleep, Londres (2013)
© Steven Appleby / Photo DR

The Land of Sleep, cloison de verre peint pour la salle d'attente du Royal Brompton Centre For Sleep, Londres (2013)
© Steven Appleby / Photo DR

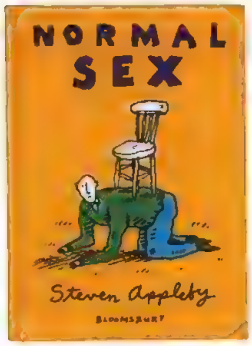
Extrait du recueil *Men: The Truth* (1994)
© Steven Appleby / Bloomsbury

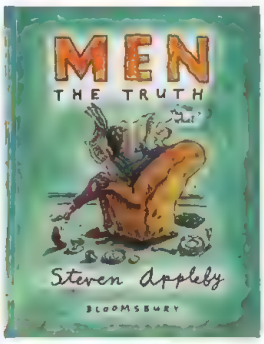
Pour en revenir au *Guardian*, parlez-nous de cette collaboration dans un journal connu pour employer, depuis des générations, les meilleurs dessinateurs de presse ?
J'y ai réalisé des *strips* pendant vingt-deux ans. J'ai été publié aux côtés de Posy Simmonds et de Steve Bell. Ce n'est pas rien ! Hélas, je ne les croisais pour ainsi dire jamais.
Le genre de boulot fantastique où vous n'êtes pas à la bonne place pour en profiter pleinement. Un coursier à moto passait chez moi ramasser les dessins qu'on me commandait par téléphone. Pas facile d'entrer en relation dans ces conditions.
Au début, il y avait quelques fêtes qui permettaient de se rencontrer. Au fil du temps, pour des questions budgétaires, les fêtes se sont espacées avant de disparaître complétement. Et puis, crise de la presse aidant, le *Guardian* a fini par se séparer de moi. J'ai fait la connaissance de Posy ensuite (Elle a écrit la préface de l'édition française de son *Dragman* chez Denoël).

Entre *strips* et *cartoons* réalisés pour la presse et l'édition, de quel côté penchez-vous ?
Je dirais que j'ai réalisé plus de *strips* que de *cartoons* jusqu'à présent. Pour la presse, j'ai travaillé sur des sujets de société, des sujets de tous les jours comme le sport, la politique, etc. Tous ces thèmes doivent être traités le plus directement possible. Dans mes *strips*, il y a davantage de place pour les idées délirantes et la fantaisie. En presse, il faut parler de la réalité du quotidien et porter plus d'attention à ce qu'on dessine, car les gens l'interprètent très vite dans un sens qui peut vous échapper.

Cela vous est arrivé ?
À ce sujet, je vous livre une anecdote assez personnelle. Un jour, le *Guardian* me demande un dessin sur le thème de l'amour. Aussitôt, je ponds un premier dessin montrant une piscine débordant de couples enlacés dans tous les sens, l'eau étant une métaphore de l'amour. À côté de ce premier dessin, j'en pose un second avec la même piscine mais sans eau. Elle est vide : les gens sont partis voir ailleurs. Alors que j'étais très content du résultat, cela n'a pas du tout plu à ma femme quand elle l'a vu dans le journal. Elle l'a pris comme l'aveu qu'il n'y avait plus d'amour dans notre relation. Quand elle m'a demandé des explications, j'ai répliqué qu'elle se trompait... Mais au fond de moi, je m'apercevais avec horreur qu'elle avait raison. La source était tarie. C'est là que je me suis rendu compte que la routine du boulot m'avait mis dans une situation assez inconfortable.

En effet !
Il ne faut jamais laisser votre subconscient dessiner à votre place. Je tenais énormément à ma femme. Quand je l'ai rencontrée, elle était menuisière. Pour la faire venir chez moi, je lui ai commandé des étagères. Ensuite, je ne sais plus exactement combien de bricolages ineptes j'ai pu inventer pour la revoir. Nous avons fini par nous installer ensemble et faire deux enfants. Depuis notre séparation, nous sommes restés amis. Entre temps, elle est devenue sage-femme, une reconversion professionnelle comme on en voit beaucoup en Angleterre.





Normal Sex (1993) & *Men: The Truth* (1994)
© Photos DR

Je vous ai découvert avec *Normal Sex* et *Men: The Truth (La Vérité sur les hommes)*. C'est une série de dessins assez critique sur la gent masculine. Est-ce après ce livre d'humour que vous décidez de devenir une femme ?
(*Grand éclat de rire*) Non ! En 1990, la société était encore assez stricte sur ces sujets. La plupart des albums que j'ai sortis ont eu mauvaise presse. Il m'était reproché d'être une sorte de traitre à la cause masculine, car je donnais une image catastrophique de mon propre sexe dans mes dessins. Pour ma part, je savais déjà que je n'étais pas très à l'aise dans la peau d'un homme. Mais j'hésitais à m'affirmer en tant que femme. Me travestir faisait partie de ma vie secrète, mais je ne pouvais pas en parler. L'époque ne m'aurait pas raté. Il faut comprendre que ce genre d'affirmation aurait été perçu comme de la perversion, et vécu comme une honte par tous mes proches.

Si j'ai écrit ces livres, c'est parce que je connaissais le sujet en tant qu'homme. Pour faire la même chose à propos des femmes, il faut être une femme.

La BD est-elle une forme de catharsis ? Dans *Men: The Truth*, vous dites que vous ne voulez pas être ce genre d'homme...
Il fallait que je continue à me protéger jusque dans mes propres livres. C'est pour cela que l'on y voit des chaises qui veulent se transformer en table, c'est codé. *Normal Sex* et *Men: The Truth* ont été publiés entre 1994 et 1995 par Bloomsbury, une maison extraordinaire qui a fait bien davantage pour moi que d'éditer mes livres. Les rapports étaient incroyables. Je recevais un coup de fil où l'on me demandait ce que je voulais faire l'année suivante. Je choisissais un sujet très en amont de sa réalisation, pour le catalogue à venir. Un jour, ils m'ont proposé de faire un bouquin avec la mort comme thème central. Là, j'ai refusé car ma motivation est plutôt l'amour *(rires).*

En lisant vos livres, en tant qu'homme, je me retrouve pleinement dans cette image de gros con. Ça ne me choque pas, tant vous tapez juste. Il s'agit plus d'une critique intelligente que d'une attaque gratuite. À votre avis, pourquoi les réactions ont-elles été si négatives ?
Peut-être à cause de la précision avec laquelle les travers masculins y sont pointés. Car il faut bien admettre qu'il s'agit de dessins d'humour réalisés par quelqu'un qui connaît bien le sujet. Il est tout de même incroyable qu'un homme puisse reprocher aux femmes de n'avoir rien dans la tête alors qu'il passe ses journées à demander où sont ses chaussures ou sa veste. « Mais, on s'en tape, chéri... si tu ne sais pas où sont tes fringues, c'est ton putain de problème ! » *(Rires).* Je m'attache aux détails qui horripilent les hommes, rien de plus ! Des gens m'ont dit que les femmes avaient autant de travers que les hommes ; que je devais aussi faire un album sur elles pour être tout à fait juste. Mais ce genre de remarque est à côté de la plaque. Si j'ai écrit ces livres, c'est parce que je connaissais le

Extrait de ***Dragman*** (en version originale)
© Steven Appleby / Vintage

Une planche de ***Dragman*** (en version française)
© Steven Appleby / Denoël Graphic

Ça se fait comme ça.
Quand j'étais adolescent, j'ai trouvé un bas au fond du canapé.
Le canapé était d'occasion, le bas traînait peut-être là depuis des années.
Ma mère était sortie. À l'église, sans doute... Sa quête était sans fin.
Je m'ennuyais.
L'ado de seize ans typique.
Oui...
Comme vous, je parie...
Bon, je me suis mis à farfouiller dans le canapé...
J'ai trouvé le bas...
Et je l'ai enfilé. Instinctivement, sans réfléchir.

sujet en tant qu'homme. Pour faire la même chose à propos des femmes, il faut être une femme. Ce dont je ne suis, aujourd'hui, toujours pas capable, car je ne suis pas vraiment une femme. Je suis entre les deux. Le simple désir d'en devenir une n'est pas suffisant pour se mettre à penser à leur place.

C'est très drôle en tout cas...
Ma motivation principale est de faire rire le lecteur avec des saynètes du quotidien. Si la recherche du rire est importante dans ma démarche graphique, il doit aussi y avoir un fond de sérieux en deuxième lecture pour relever le débat. Je considère qu'un bon éclat de rire sur un sujet sérieux peut contribuer à faire avancer les choses. Faire rire sur des sujets creux et sans intérêt ne m'intéresse tout simplement pas. Je dis cela sans aucune prétention, car l'éclat de rire reste mon but primordial. Cela doit dater de mes années d'étude. J'étais horrifié quand l'un de mes condisciples me disait que mon dessin n'était pas très drôle. Cela me rendait vraiment malade. Depuis, je réfléchis toujours avant de me lancer. Cette réflexion m'est d'une grande aide car elle me permet de voir où mon crayon risque de m'entraîner.

Avec le recul, quel regard avez-vous sur ces deux livres ?
Exactement le même qu'en les réalisant. Même si je suis, en ce moment précis, habillé en femme, je suis toujours un homme sur le plan technique. Cela ne me m'ennuie nullement de commenter leur contenu, même si je ne les ai pas relus depuis très longtemps. Je suis plutôt content de mon travail. Il est toujours représentatif de ce que je pense, car je n'ai pas changé. Mon apparence vestimentaire ne m'a pas offert une nouvelle vie. Je suis toujours la même personne. Mais plus à l'aise dans ma peau *(rires)*.

Je considère qu'**un bon éclat de rire sur un sujet sérieux** peut contribuer à faire avancer les choses.

Du *strip* au roman graphique, il y a un grand pas. Racontez-nous la naissance de *Dragman*. D'où vient l'idée ?
Elle date de l'époque du *Guardian*. Il m'arrivait de semer dans mes *strips* des allusions discrètes à certains secrets intimes. Un jour, je me suis dit : « Pourquoi ne pas en faire un sur un homme qui aime secrètement s'habiller en femme ? » Après parution, les réactions des lecteurs ont été très positives. J'ai reçu des lettres réclamant que je donne une suite à ce *Dragman* dans le journal. C'était en 2002. J'ai dû en faire neuf ou dix avant de me rendre compte que ce superhéros racontait le quotidien d'un bon nombre de travestis à temps partiel de ma connaissance. Ces personnes s'habillent en homme la plupart du temps pour avoir la paix.
Les vêtements de femmes sont endossés une fois par semaine ou par mois pour se rendre dans un club dans le plus grand secret. Toutes ont deux vies très séparées. À l'instar de Bruce Wayne qui est un humain normal le jour, et Batman la nuit. J'ai trouvé ce parallèle intéressant au point de penser que cette idée amusante de superhéros dépassait largement le format de l'histoire courte pour laquelle je l'avais utilisée. *Dragman* méritait de devenir une BD de long métrage. Simplement, il fallait que je trouve le temps et, surtout, le bon moment pour la réaliser. Entre cette super idée et sa mise en œuvre, il y avait un artiste directement impliqué dans le thème de l'histoire : moi. À ce sujet, mon agent anglais a

DRAGMAN
PAR **STEVEN APPLEBY**
DENOËL GRAPHIC
Cartonné, 334 pages couleurs, d sponible

pour habitude de présenter *Dragman* comme une autobiographie graphique. Même s'il y a beaucoup d'éléments qui me concernent, je tiens à préciser que je n'ai aucun superpouvoir *(rires)*. Dragman, ce n'est pas moi !

La première fois que j'ai entendu le titre *Dragman*, je l'ai compris comme «l'homme qui drague», ce qui n'est visiblement pas le sens du mot anglais...
En anglais, l'expression « in drag » décrit le fait d'être travesti. D'où les célèbres *drag-queens*, ces hommes affichant leur féminité jusqu'à la caricature. J'aurais voulu trouver un titre plus adéquat, mais tout ce qui me venait était encore moins satisfaisant. Et puis, il y avait cette proximité avec *Superman* et *Batman*, deux superhéros porteurs d'identités secrètes, ce qui, en revanche, me convenait parfaitement.

Le livre est-il venu rapidement ?
Pas du tout ! La genèse du livre a été d'une lenteur infinie. J'ai fini par en parler à Dan Franklin, le patron de la maison d'édition Jonathan Cape. C'était il y a au moins neuf ans. Il a trouvé l'idée géniale et m'a envoyé une proposition de contrat trois mois plus tard. En fait, je l'ai fait attendre encore cinq années de plus avant d'accepter *(rires)*.

Pourquoi ce délai ?
Je ne me sentais pas prêt. Il fallait que je trouve la bonne façon de raconter l'histoire sous forme de roman graphique, les personnages n'étaient pas tous aboutis, et je n'avais pas vraiment le temps de m'y atteler. Les choses ont changé quand le *Guardian* a interrompu notre collaboration pour cause de marasme économique. Là, je me suis écrié : « Oh mon Dieu, qu'est-ce que je vais pouvoir faire maintenant que je suis privé de mes *strips* du week-end ? » En fait, j'avais désormais tout le temps nécessaire pour me consacrer à *Dragman*.
À partir du moment où je me suis mis au travail, il m'a fallu encore deux années supplémentaires pour arriver à un résultat acceptable. Je n'arrêtais pas de me prendre la tête pour régler les factures. Ce genre de chose ne tranquillise pas l'artiste dans son processus de création, n'est-ce pas ? (*Rires*). Et puis, super timing, une boîte de production télé m'offre un paquet de fric pour adapter en animation *Captain Star*, une bande née dans *New Musical Express* (Réalisation : Richard E. Grant et Adrian Edmondson). J'ai pu tenir trois ans en m'investissant à fond sur *Dragman*.

Combien de temps avez-vous mis pour en venir à bout ? Vous ne vous êtes pas épargné en termes de pagination...
Au départ, j'avais l'idée de tout boucler en deux cents pages. Et puis, au fil du temps, j'en ai ajouté ici et là au point d'inquiéter l'équipe éditoriale chez Cape. À la fin, ils m'appelaient après chaque envoi qu'ils recevaient pour me dire d'arrêter, mais il n'y a pas eu de coupes finalement. Le bouquin a exactement la longueur que je lui ai donnée. L'éditeur s'est rangé à mon point de vue en respectant ma façon de faire d'un bout à l'autre.

Dans vos livres, les personnages vendent leur âme. Pensez-vous avoir vendu votre âme en décidant de devenir une femme ?
L'essentiel est de rester fidèle à ses idées et à soi-même quels que soient vos souhaits : devenir une femme, vivre son homosexualité, devenir un artiste. Dans tous les cas, il faut garder son âme. Dans le bouquin, je décris une société totalement pourrie où les âmes s'achètent et se vendent. La critique politique est discrète, mais au-delà de la question du genre, il me paraît important de souligner le côté anticapitaliste de *Dragman*.

C'est en effet un livre à plusieurs niveaux de lecture, tout comme vous d'ailleurs, c'est ce qui vous rend passionnant. Steven, merci pour cet entretien. ■

Une double page de ***Dragman*** (en version française)
© Steven Appleby / Denoël Graphic

Après une brève carrière dans la bande dessinée au sortir de l'École des Arts décoratifs de Strasbourg, **Frédéric Pillot** décide de se consacrer à l'illustration de livres pour enfants. Naîtront, entre autres, les séries *Raoul Taffin* écrite par Gérard Moncomble (Milan) et *Lulu Vroumette*, écrite par Daniel Picouly (Magnard). Suite au magnifique *Balbuzar* chez Daniel Maghen, le voici illustrateur de trois nouveautés : *Les Fabuleuses Fables du bois de Borrow* chez [illegible] Urban, *La Sorcière Cr[illegible]* à l'École des loisirs, et *Le Petit Pou[illegible]* chez Flammarion. Rencontre avec u[illegible] au cerveau rempli d[illegible] fantasmagoriques.

Par **Frédéric Bosser**

FRÉDÉRIC PILLOT

PILLOT

LES **MALADRESSES** DANS VOTRE DESSIN FONT VOTRE STYLE

Balbuzar, Illustration originale (2020)
Acrylique sur papier 57 x 39 cm
© Frédéric Pillot / Daniel Maghen

Balbuzar, illustration originale (2020)
Acrylique rehaussée de craie 57 x 39 cm
© Frédéric Pilot / Daniel Maghen

© Thibault Guichon-Laurier & Frédéric Pilot - Little Urban

LES FABULEUSES FABLES DU BOIS DE BURROW

TEXTE DE **THIBAULT GUICHON-LAURIER**
Éditions LITTLE URBAN
Album cartonné, 48 pages N&B, d sponible

Parmi quel environnement culturel évoluez-vous enfant ?

Ayant grandi dans le bassin sidérurgique lorrain, avec un père mineur de fer et une mère femme au foyer, l'accès à la culture, à l'image et aux livres était très limité, tout comme la couleur d'ailleurs. Mes terrains de jeu étaient alors principalement la forêt... et le dessin. J'ai vécu une enfance très heureuse. À la maternelle, la maîtresse avait déjà remarqué que je dessinais plus que les autres. C'est devenu très vite un moyen de me faire remarquer et cela fonctionnait, puisque mes dessins finissaient souvent punaisés sur le mur. J'ai alors commencé à développer mon imaginaire en m'intéressant au monde qui m'entourait. Ce don précieux, je l'ai cultivé bien que mon entourage me répétait régulièrement que ce n'était pas un métier, qu'on ne pouvait pas gagner sa vie en dessinant. Mais j'ai insisté et j'ai fini par imposer mon désir d'en vivre.

Ensuite vous intégrez les Arts Déco de Strasbourg ?

J'ai rejoint la classe de Claude Lapointe en deuxième année ! Ce professeur très respecté par ses élèves m'a permis de croire en mon talent. Cela m'a réconforté et rassuré dans mon choix de vie. L'école m'a aussi offert l'opportunité de me mettre en « concurrence » avec les autres étudiants, et surtout d'expérimenter des voies très variées grâce aux exercices qui nous étaient demandés. Pour l'anecdote, c'est la première fois que je m'entendais dire que je ne dessinais pas assez ! *(Rires.)* De fil en aiguille, j'ai trouvé mon propre style... même si je savais qu'il serait susceptible d'évoluer.

Qui regardiez-vous à l'époque ?

En BD, Enki Bilal, Régis Loisel, Mœbius.... En peinture, les grands maîtres flamands comme Rembrandt, les impressionnistes, les classiques comme David ou Michel-Ange. J'ai pu me rendre plus régulièrement dans les musées. Avant d'entrer aux Arts Déco, j'en avais visité deux : le musée Gallo-romain de Metz et le Louvre ! J'allais aussi beaucoup au cinéma...

Des souvenirs marquants au Louvre ?

Je me souviens d'avoir été subjugué par les tableaux entrevus jusqu'alors dans des manuels ou dans des dictionnaires. Voir en vrai *Le Radeau de la Méduse*, c'est quelque chose ! Je garde en tête le bonheur de me promener dans la Grande Galerie pour observer les grands maîtres. Puis j'ai découvert Bonnard, Picasso, Rothko, etc.

Extrait des ***Fabuleuses fables du bois de Burrow***
© Thibault Guichon-Laurier & Frédéric Pilot / Little Urban

Votre premier travail rémunéré ?
J'avais huit ans. La mère d'un copain rêvant d'acheter un chalet en Suisse, je lui en ai représenté un à la gouache. Quand je lui ai donné, elle m'a offert un billet de 50 francs (l'équivalent actuel de 7,62 €). Tout fier, je l'ai montré à mon père qui m'a demandé de lui rendre immédiatement. Pour lui, ce n'était pas un travail, cela ne méritait donc pas un salaire. Je suis retourné la voir tout penaud, mais elle a refusé de le reprendre en me disant que cela resterait un secret entre nous. J'ai tout dépensé en bonbons pour fêter ça avec mes potes !
Ce sentiment de culpabilité m'a poursuivi longtemps, surtout pour les travaux où je me fais vraiment plaisir, notamment en jeunesse.

Et votre premier travail professionnel ?
Après avoir travaillé dans la communication, pour des packagings ou des banques, réalisé des fresques en trompe-l'œil, illustré des textes pour la presse jeunesse (*Mikado*, *J'aime Lire*, etc.), les éditions Milan m'ont proposé d'illustrer mon premier livre, *La Princesse Isabeau et le Chevalier inconnu*, paru en 1997. J'ai très vite enchaîné chez eux avec la série *Raoul Taffin*, écrite par Gérard Moncomble, puis une autre chez Magnard, *Lulu Vroumette*, avec Daniel Picouly, à partir de 2001.
J'ai récidivé avec Gérard Moncomble pour *Moi, Thérèse Miaou* chez Hatier, et je suis revenu chez Magnard pour les aventures d'*Edmond le chien*, écrites par Thibault Guichon. Comme je suis un gros bosseur, je menais plusieurs projets de front… Beaucoup de mes livres ont été adaptés en dessin animé et traduits dans le monde entier.

Installé à ma table à dessin, **je suis apaisé, calme, comme en paix avec moi-même** *(…)* Je deviens lumière, fleurs, tronc d'arbres, eau, pluie, etc…

Avez-vous trouvé votre style très tôt ?
J'aimais déjà les contreplongées, les perspectives, les déformations, les grands angles. Je place souvent ma caméra à hauteur d'enfants. Mon trait déjà rond correspondait bien à l'univers jeunesse.

Quel regard avez-vous sur ces premiers travaux ?
Alors que je pensais être au top à l'époque, je me rends bien compte aujourd'hui que j'étais très perfectible. Je n'aurais pas dû m'en satisfaire. Cela dit, je considère que les maladresses de votre dessin font votre style. Heureusement que j'ai pu me faire une place durable dans ce métier et m'améliorer au fil des albums.

BALBUZAR

TEXTE DE **GÉRARD MONCOMBLE**
Éditions DANIEL MAGHEN
Album cartonné, 94 pages couleurs, d sponible

Vous êtes surtout connu pour vos séries…
Au départ, ce sont des *one-shots*, mais le succès aidant, l'éditeur vous demande souvent de continuer. Et plus le public répond présent, plus des moyens sont investis pour la promotion et la mise en place des livres. Je travaille encore sur deux séries en cours : *Tilou bleu* chez Larousse (une vingtaine de titres parus et déjà cinq en prévision) et *Moi, Therèse Miaou* chez Hatier, en phase d'adaptation audio-visuelle. Quant à *Lulu Vroumette*, elle va renaître prochainement…

Aucune n'est écrite par vos soins !
Je suis toujours en grande complicité et amitié avec les écrivains avec qui je travaille ; et puis, ils écrivent bien mieux que moi, alors à quoi bon ?! Je me consacre ainsi pleinement au dessin. Sur *Les Souvenirs du vieux chêne* (Texte de Maxime Rovère, Milan, 2019) et *Balbuzar* (Texte de Gérard Moncomble, Daniel Maghen, 2020), je me suis vraiment régalé…

Connaissez-vous toujours le nombre d'images que vous prévoyez de faire pour chaque livre ?
Cette décision est assez vite actée avec l'éditeur et l'auteur, tout comme la maquette d'ailleurs. Et général, je fais des propositions et on discute. Le blanc tournant est un principe de mise en pages que j'aime bien, je l'impose souvent pour la mise en valeur des illustrations.

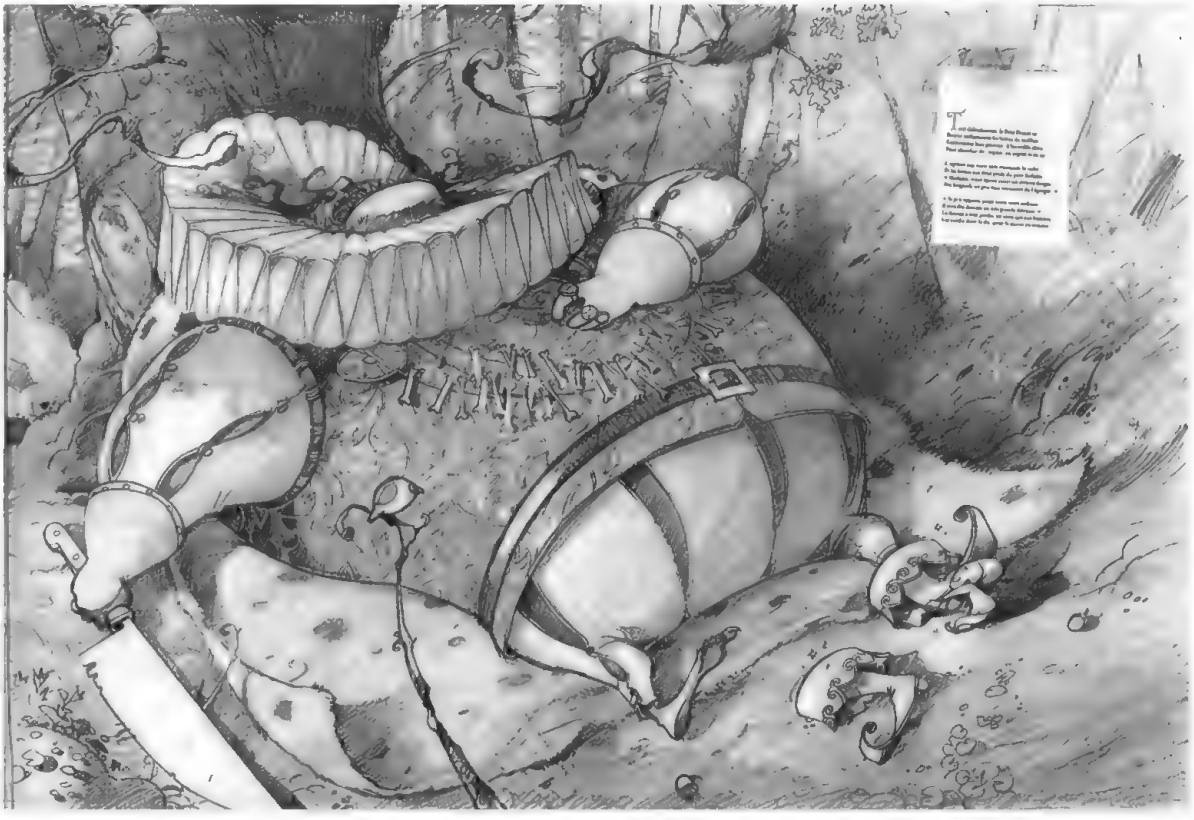
Habitué des séries, cela vous ennuie-t-il que vos personnages et votre univers ne soient utilisés qu'une seule fois ?
C'est le jeu ! J'aime avant tout créer des personnages à partir de rien, et tant mieux si je peux les faire vivre ensuite sur une série.

C'est la première fois vous illustrez un classique : *Le Petit Poucet* !
J'ai toujours aimé ce conte de Charles Perrault, ne serait-ce que pour son côté gore qui fout bien les jetons. Et bien entendu, parce qu'il faut dessiner la forêt ! *(Rires.)*
Ce n'est pas pour rien si Disney ne l'a jamais adapté. J'ai proposé à Agnès Ledig de l'écrire, car j'avais déjà signé d'autres livres avec elle et je la sais très forte dans la psychologie des personnages. Elle a traité tous les personnages en profondeur, ce qui donne à cette adaptation un regard très intéressant.

Les personnages sont souvent plus connus que leurs auteurs en littérature jeunesse. Cela vous gêne-t-il ?
Absolument pas ! Je m'estime au service d'une histoire et d'un texte, voilà tout.

Vous arrive-t-il de ressentir une lassitude du métier d'illustrateur ?
Pas du tout ! J'adore passer des heures sur une illustration. Je dirais même que j'ai la chance de réaliser des images que j'aurais aimé voir enfant. *Balbuzar*, je l'ai initié par envie de dessiner des pirates, des bateaux, la mer, etc. ! Dans ces moments-là, je redeviens le gosse que j'étais…

Balbuzar, illustration originale (2020).
Acrylique rehaussée de craie 57,2 × 38 cm
© Frédéric Pillot



Crayonné pour ***Le Petit Poucet***
© Agnès Ledig & Frédéric Pillot d'après Charles Perrault / Flammarion

Quand il est question du *Petit Poucet* ou d'un univers de pirates, regardez-vous ce que d'autres illustrateurs ont fait avant vous ?
Forcément, surtout quand il s'agit de sujets ou d'univers très référencés ! S'il m'est arrivé de m'inspirer de dessins existants, j'essaie toujours de parvenir à quelque chose de différent, de plus, par rapport à l'image dans laquelle j'ai puisé. Cette prétention extraordinaire est indispensable pour proposer de nouvelles choses ! *(Rires.)* Après, c'est le plaisir qui me guide...

Avez-vous déjà pensé à des images moins chargées, un trait plus simple ?
Bonne question ! La peur du vide est sûrement liée à mon parcours. S'ajoute le plaisir de proposer un bel original, qui peut intéresser plus tard des collectionneurs. Avant tout, il y a le bonheur que je ressens quand je dessine. Confortablement installé à ma table à dessin, je suis apaisé, calme, comme en paix avec moi-même ; je ne vois donc pas d'inconvénient à passer du temps sur chacune de mes images. Je deviens lumière, fleurs, tronc d'arbres, eau, pluie, etc... Mais je peux comprendre que ce foisonnement puisse paraître indigeste à certains.

Vos crayonnés sont-ils très poussés ?
Pas plus que cela ! Je fais une mise en place rapide de mes images. Je ne me considère pas comme un grand dessinateur, sinon je ferais de la bande dessinée. Mon manque de talent naturel, je le compense par des compositions, des couleurs, des cadrages... Cela dit, ce ne sont pas forcément les bons dessinateurs qui font de grands peintres ou illustrateurs.

Parlez-nous d'une autre de vos nouveautés, *La Sorcière Crabibi*, à l'École des loisirs...
J'ai travaillé avec deux amis, Laurent et Olivier Souillé, ce dernier étant aussi le responsable de la galerie Daniel Maghen où j'expose régulièrement mes dessins. C'est déjà la troisième fois que je dessine une histoire de sorcières.

Un mot sur votre collaboration avec la galerie Daniel Maghen ?
Cela fait une petite dizaine d'années que nous travaillons ensemble. J'aime bien l'idée qu'un dessin puisse avoir une autre vie, après le livre, même s'il y a certaines illustrations dont je suis incapable de me séparer. Il m'arrive aussi de réaliser des images en exclusivité pour eux. La vente des originaux me permet de compenser largement la baisse de revenus de mes albums, tout comme mes collaborations avec la Corée, ou sur des jeux vidéo, etc.

Bref, vous êtes un homme heureux...
Je confirme !

LE PETIT POUCET
TEXTE D'**AGNÈS LEDIG**. D'APRÈS LE ROMAN DE CHARLES PERRAULT
Éditions FLAMMARION
Album cartonné, 42 pages couleurs, disponible

LA SORCIÈRE CRABIBI
TEXTE DE **LAURENT** & **OLIVIER SOUILLÉ**
Éditions L'ÉCOLE DES LOISIRS
Album cartonné, 32 pages couleurs, disponible

EXPOSITION

FRÉDÉRIC PILLOT
Jusqu'au 15 janvier
Illustrations extraites des livres *Balbuzar*, *Le Petit Poucet*, *Les Fabuleuses fables du bois de Burrow* et *La Sorcière Crabibi*
GALERIE DANIEL MAGHEN
36, rue du Louvre, 75001 Paris
www.danielmaghen.com

BEATRICE **ALEMAGNA**

« *Les enfants ont besoin de beauté et de légèreté, mais je n'aime pas leur cacher des choses* », nous confie **Beatrice Alemagna** lors de notre visite dans son charmant atelier niché dans une ruelle parisienne, près de République. Loin de résumer la liberté, la beauté et la richesse de l'œuvre de l'autrice-dessinatrice, cette phrase est une clé pour comprendre son approche du livre pour enfants, un univers qui ne suffit d'ailleurs pas à définir cette artiste, tant son nouvel ouvrage ***Adieu Blanche-Neige*** sort du cadre de la littérature enfantine. Nous l'avions interviewée en 2018, à l'occasion de la sortie de son album *Le Fabuleux Désastre d'Harold Snipperpott*. Avec trois ouvrages et deux expositions depuis septembre, on peut dire que nous la retrouvons au cœur d'une actualité dense. Pour notre plus grand plaisir.

Par **Isabelle Delorme**

BEATRICE ALEMAG

L'AUTHENTICITÉ **SANS DÉTOURS**

Les livres ne tombent pas du ciel

C'est cette découverte qui éveille la vocation de Beatrice Alemagna à l'âge de huit ans. « *Le jour où j'ai compris que les livres ne tombaient pas du ciel comme des météorites mais que quelqu'un les écrivait, cela fut une révélation !* », lance celle qui décide alors de son avenir. « *Lorsqu'on est enfant, on pense que tout est très simple. Mais il faut dire qu'en ce qui me concerne, la réalité a rejoint cette croyance car, à ma grande surprise, j'ai obtenu tout ce que je voulais jusqu'à présent* », reconnaît-elle. Avec plus d'une trentaine d'albums créés entièrement – auxquels s'ajoutent une vingtaine d'albums uniquement illustrés –, des livres traduits à l'international et de nombreux prix, l'autrice-illustratrice a pu dépasser les doutes qui l'habitaient lorsqu'elle franchit la frontière franco-italienne dans les années 1990.

DERNIERS OUVRAGES

ADIEU BLANCHE-NEIGE
D'après les frères Grimm
LA PARTIE
Disponible

MÊME PAS EN RÊVE !
L'ÉCOLE DES LOISIRS
Disponible

ON VA AU PARC
Textes Sara Stridsberg, à paraître en 2022
aux Éditions La Partie, disponible en suédois
chez Mirando Books

Adieu Blanche-Neige
Illustration pour la couverture
© Bernadette Alexandrova / Le Partie

Adieu Blanche-Neige
© Beatrice Alemagna / La Partie

Tout en portant son empreinte, chaque livre de Beatrice Alemagna nous emmène ailleurs. « *Quand je me lance dans un nouveau projet, j'y mets toujours mon esprit, ma manière de voir les choses, mes automatismes… Mais je tente de me renouveler, de ne pas m'imiter* », explique-t-elle. Car rien ne lui déplairait plus que de se cantonner à ce qu'elle a déjà fait, sans la satisfaction de se lancer dans une nouvelle quête. « *J'ai envie de découvrir autre chose, de me contredire et de me mettre en danger* », explique-t-elle. Beatrice Alemagna a le goût du risque, même si cela peut s'avérer douloureux et fatigant. « *Je sors de certains projets épuisée* », confie-t-elle. C'était le cas lorsqu'elle a terminé l'album *Adieu Blanche-Neige*, paru le 25 novembre chez La Partie.

Du grand format à l'album

C'est un magnifique travail de peinture qui a fait naître *Adieu Blanche-Neige,* un album réalisé sans croquis préparatoires. « *J'ai décidé de dessiner sur grand format, pour ne pas penser à la narration ni au lecteur, et m'adresser à un public plus large* », explique Beatrice Alemagna. Une méthode insolite pour celle qui centre d'habitude son travail de recherche autour des personnages. « *J'ai de très nombreux cahiers de croquis dans lesquels ils subissent toutes sortes de métamorphoses* », lance la dessinatrice qui peut passer un mois à chercher, quitte à parfois choisir parmi les premières figures qu'elle avait croquées. Frustrant mais toujours formateur, dit celle qui attache une grande importance à l'apprentissage perpétuel.

Double page extraite d'***Adieu Blanche-Neige***
© Beatrice Alemagna / La Partie

Cette envie d'apprendre est d'ailleurs à l'origine d'*Adieu Blanche-Neige*, né au détour d'une conversation avec une amie qui lui demande pourquoi elle ne se met pas à la peinture, elle qui peint déjà dans ses livres. « *Je me suis dit : pourquoi pas ? Je n'ai jamais eu le courage de me lancer, retenue probablement par*

Même pas en rêve !, couverture
© Beatrice Alemagna / L'École des loisirs

le fait de ne pas me sentir à la hauteur du grand format », confie-t-elle. L'autrice-illustratrice décide alors de se frotter au public adulte. « *J'ai commencé à ressentir de la curiosité pour cette prise de risque, et je me suis mise à peindre* », raconte-t-elle. En se plongeant dans les textes classiques pour enfants, elle tombe sur une version originale de *Blanche-Neige*, écrite par les frères Grimm en 1812. Un conte aux antipodes de la version des studios Disney. « *C'était d'une violence inouïe !* », s'exclame-t-elle. Les sept nains sont des mineurs durs et pointilleux qui n'ont rien de comique. Blanche-Neige crache sa pomme lorsqu'un serviteur qui porte son cercueil trébuche sur une racine. Quant à la reine, elle meurt en public dans d'atroces souffrances au mariage de Blanche-Neige et du prince, chaussée de souliers brûlants avec lesquels on l'oblige à danser…

Changement de perspective

En abordant la construction de son récit, Beatrice Alemagna décide de prendre le contrepied de l'angle habituel, en se plaçant du point de vue de la reine. « *Je me suis demandé qui était finalement la victime dans cette histoire. Cette reine est une femme très jalouse, mal aimée, qui souffre* », note l'autrice. Une fois le texte écrit, elle commence à peindre sans penser au rapport texte-image. « *Au tout début, je ne me projetais pas dans un livre. Je me servais de mon texte comme d'une référence pour concevoir mes images, mais sans penser à la narration, à la combinaison du texte et des images ni à la pagination d'un livre. Au contraire, je voulais peindre en grand format, de la manière la plus instinctive qui soit* », raconte Beatrice Alemagna, réalisant ainsi de magnifiques œuvres très fortes et personnelles à l'esprit noir, presque punk. C'est Béatrice Vincent, son éditrice et fondatrice de la nouvelle maison La Partie à qui elle montre ses premières images, qui la convainc de publier un livre. « *Je n'ai pas pensé du tout aux enfants, mais lorsque j'ai compris que ces peintures allaient devenir un livre publié par une maison d'édition plutôt jeunesse (même si certains de leurs ouvrages s'adressent à tous les publics), je me suis censurée et j'ai coupé quelques parties du texte* », explique l'autrice, pour qui il n'y a pas pire pour un livre que de ne pas trouver ses lecteurs. « *J'ai cherché un compromis honnête avec ce livre très idéaliste, sans public précis. J'espère qu'il suscitera l'intérêt, aussi bien des enfants que des adultes, et je suis curieuse de voir comment il sera reçu* », confie Beatrice Alemagna. Cette aventure est un triple saut dans l'inconnu pour l'autrice : premier livre tout public, première adaptation d'un texte classique, et première exposition personnelle dans une galerie.

Un original de ***Même pas en rêve !***
© Beatrice Alemagna / L'École des loisirs

Voir grand pour les petits

Mais *Adieu Blanche-Neige* n'est toutefois pas sans lien avec le parcours de Beatrice Alemagna dans la littérature enfantine. Car dans ses livres, on est toujours frappé par l'absence de mièvrerie. « *L'émotion m'emporte quand je dessine, donc j'y perçois parfois à mon insu une forme de plaisir, de tristesse, de nostalgie ou de bonheur, ce qui ne me plaît pas forcément. Mais si mes dessins touchent, c'est peut-être aussi parce qu'ils sont si intimes, si personnels* », dit celle qui dessine avec ses tripes en prenant garde de ne pas « *faire des livres à la taille des enfants* », sans doute influencée par ses lectures d'enfance comme Gianni Rodari, grand auteur réaliste italien. « *J'ai toujours envie de restituer le réel*, dit-elle. *J'adore la légèreté mais je n'ai aucune envie de cacher ou de modifier la réalité sous prétexte que les enfants sont petits.* »

Cette recherche du réalisme distingue l'autrice d'une certaine tendance à présenter une vision édulcorée de la vie, plus positive, dans la littérature jeunesse. « *J'adore surprendre ou dérouter un peu l'enfant. Certains détails dégoûtent parfois mes personnages dans mes livres, car dans la vie, les choses ne sont pas toutes jolies ou toutes moches et toutes noires. Certaines peuvent amuser et surprendre, d'autres peuvent dégoûter ou attrister, et cela me plaît de le montrer aux enfants. Ce n'est pas parce qu'ils sont petits qu'ils ne sont pas capables de le recevoir, et je trouve que c'est une démonstration de confiance envers leur intelligence* », estime Beatrice Alemagna. Lorsqu'une goutte de sang sur un couteau dans un de ses livres est censurée dans certains pays, elle y voit une forme de surprotection de l'enfant, qui a pourtant besoin d'expérimenter à travers ses lectures. « *Je n'irais pas jusqu'à traumatiser l'enfant, comme le disait Tomi Ungerer, mais j'aime bien le secouer pour qu'il ne s'endorme pas sur une histoire, et qu'il éprouve un frisson de surprise* », se régale-t-elle.

L'angoisse de la rentrée

Dans son livre *Même pas en rêve !*, sorti en août, Beatrice Alemagna s'est inspirée de son expérience personnelle en mettant en scène une famille de chauve-souris. Car au moment de rentrer en petite section de maternelle, sa fille ne voulait pas aller à l'école. « *C'était un calvaire tous les matins, avec des pleurs et des cris.* » La dessinatrice demande alors à sa fille de penser à ce qui se passerait si ses parents devenaient tout petits pour rester avec elle à l'école. « *Je lui ai raconté qu'on l'embêterait et qu'on ne pourrait plus se retrouver à la sortie de l'école* », avoue-t-elle. En constatant que cette histoire avait réussi à dérider sa fille, elle décide d'en faire un livre. L'une des difficultés était de trouver un subterfuge pour faire rétrécir les parents. En imaginant ce grand cri de l'enfant, elle crée l'une des pages les plus fortes du livre, à mi-chemin entre magie et réalité. « *J'ai souvent eu l'impression de me ratatiner quand ma fille vivait ces moments de séparation comme un déchirement* », confie-t-elle.

Extrait de ***On va au parc***
© Beatrice Alemagna / Mirando Books

On va au parc,
illustration pour la couverture
© Beatrice Alemagna / Mirando Books

On retrouve dans ce livre le rose fluo qui contraste si bien avec les tons bruns, la palette sombre qu'affectionne Beatrice Alemagna. « *Lorsque j'ai utilisé le fluo pour la première fois, je craignais un effet un peu kitsch. Mais j'ai eu un grand choc en voyant les premiers essais* », se souvient-elle. Magnifique graphiquement, le contraste est également porteur de sens pour la dessinatrice : « *Ce point de lumière qui s'immisce dans un contexte un peu pâteux et triste, c'est aussi une allégorie de ce que je souhaite transmettre dans mon livre. J'aimerais qu'il illumine la tête des lecteurs et j'adore cette contradiction entre les endroits qui brillent et ceux plongés dans le noir* », explique-t-elle en nous montrant un dessin de son album *Un grand jour de rien*.

Espaces de jeux

Outre son accrochage à la galerie Arts Factory, des dessins originaux de Beatrice Alemagna peuvent être contemplés à l'Institut Suédois jusqu'au 9 janvier 2022. L'exposition *On va au parc* porte le même nom que le livre créé à quatre mains avec l'écrivaine suédoise Sara Stridsberg, qui paraît d'abord en Suède (une traduction française par Jean-Baptiste Coursaud est programmée chez La Partie à l'automne 2022). Là encore, Beatrice Alemagna n'avait pas vraiment de livre en tête lorsqu'elle commence à peindre des aires de jeux vides. « *Le contraste entre les paysages naturels et les structures très géométriques des parcs pour enfants m'a inspiré* », explique-t-elle. Un travail qui prend une autre tournure au cours du premier confinement. « *Lorsque je sortais avec mes filles, je voyais ces parcs délaissés par les enfants et je me suis sincèrement demandé s'ils pourraient y revenir. À ce moment-là, il m'est devenu insupportable de dessiner ces aires de jeux sans enfants et j'ai eu besoin de remettre de l'espoir dans mes dessins. Petit à petit, j'y ai donc dessiné des enfants très différents et j'ai montré ces dessins sur les réseaux sociaux* », raconte Beatrice Alemagna.

Son éditrice suédoise montre ces dessins à Sara Stridsberg, qui s'en inspire. « *Encore une fois, je n'ai pas créé ces dessins en pensant forcément aux enfants*, dit Beatrice Alemagna. *Cette fois il n'y a pas de noirceur mais beaucoup de liberté* », dit la dessinatrice, qui loue le texte extraordinaire qu'a imaginé l'autrice suédoise. « *Elle a vu des choses que je n'avais pas perçues dans mes dessins. J'ai donc découvert un texte singulier, composé de plusieurs parties très poétiques sur l'attente d'aller au parc. Un lieu où tous les enjeux sociaux s'élaborent, les hiérarchies, les arrivées et départs, les jeux de pouvoir, etc. Ce sont un peu les prémisses de la vie d'adulte !* », lance la dessinatrice.

Comme une bonne glace

Qu'elle utilise l'aquarelle, le collage, les pastels, la peinture ou les crayons dans ce qu'elle appelle « *ma cuisine à moi* », Beatrice Alemagna tient à travailler à l'ancienne. « *J'ai une tablette, que j'ai utilisée récemment, mais pour avoir fait l'essai d'un dessin en technique traditionnelle, que j'ai reproduit à l'identique en numérique, je trouve qu'il y a une intention, un engagement charnel dans un dessin original classique que je n'arrive pas à retrouver dans les images que je crée sur tablette* », explique la dessinatrice. Elle aime la saveur artisanale du dessin à la main qui n'est pas surfait ni industriel, « *comme une bonne glace faite maison* ».

Sans compter les petits accidents qui participent à l'authenticité du dessin. « *J'aime le côté ingénu, naïf et très réel du dessin manuel, même avec ses ratures et ses corrections. Ces erreurs me paraissent à la limite plus intéressantes et donnent une profondeur au dessin traditionnel que je n'arrive pas à trouver dans le dessin numérique* », explique Beatrice Alemagna qui n'hésite pas à s'aventurer dans l'invention de nouvelles techniques. « *J'aime me lancer et essayer, parce que l'accident est très fructueux, porteur de sens et de surprises*, dit-elle. *Cela m'apporte le bonheur de me tromper, de ne pas maîtriser, et j'adore ça. Quand je maîtrise trop, je ne ressens pas beaucoup de joie.* » On adorerait tous se tromper avec autant de talent que Beatrice Alemagna. ■

PAUL **LANNES**
© Photos DR

Paul Lannes a suivi une double formation composée d'un Bachelor en Arts visuels à la HEAD de Genève puis d'un master en Illustration à la HEAR de Strasbourg, où il a participé à la fondation du collectif de microédition Mökk'.

Avant cela, il a surtout grandi dans un petit village entouré de montagnes, où s'est développé son goût pour la promenade. Sa pratique du dessin découle ainsi des paysages naturels qui le happent et provoquent en lui une dualité de sensations : entre beauté et inaccessibilité, attirance et crainte. C'est dans ce double saisissement qu'il puise pour tenter de susciter l'étrangeté dans ses images, mettant en scène des éléments chargés d'une symbolique forte et d'une connotation floue.

Aujourd'hui illustrateur, Paul déploie son vocabulaire graphique, dans lequel dialoguent réalisme et fantastique au sein de livres, d'expositions ou de commandes d'illustration.

PAUL LANNES

portfolio

© Paul Lannes

Les images qui suivent sont extraites de la série
À qui appartiennent les ombres quand il n'y a plus personne ?
Cet ensemble de dessins aux crayons de couleur, réalisé en 2018, est constitué de deux livrets autoédités de vingt et huit pages. Vous pouvez découvrir des photos de cette édition sur le site de l'artiste : https://paul-lannes.com/projets/ombres
C'est en les découvrant lors d'une exposition collective à la **galerie Arts Factory** que l'envie nous est venue de les partager avec vous.

Frédéric Bosser

Retournez la revue

© Paul Lannes

© Paul Lannes

© Paul Lannes

© Pat Lanes

© Paul Lantis

Par **Axelle Viannay**

VISITE GUIDÉE

LE BIJOU DESSINÉ

SPLENDEURS ET RICHESSES DU BIJOU DESSINÉ

Depuis 2018, l'École des Arts Joailliers a entrepris un important et inédit travail de recherche sur le dessin joaillier mené par l'historien de l'art **Michaël Decrossas**, à partir du Fonds Van Cleef & Arpels sur la Culture Joaillière inventorié par l'archiviste Stéphanie Desvaux. De cette collaboration est née une passionnante exposition, intitulée ***Le Bijou dessiné***, que l'école invite à voir dans ses locaux jusqu'en février 2022, gratuitement et sur simple réservation. Michaël Decrossas et **Guillaume Glorieux**, directeur de l'enseignement et de la recherche, ont répondu à nos questions.

LE BIJOU DESSINÉ
À LA DÉCOUVERTE DU DESSIN JOAILLIER
Jusqu'au 14 février 2022
ÉCOLE DES ARTS JOAILLIERS
31, rue Danielle Casanova, 75001 Paris
Entrée gratuite, sur réservation :
www.lecolevancleefarpels.com
Du mardi au samedi de 12 h à 19 h

LE BIJOU DESSINÉ
Catalogue
PAR **GUILLAUME GLORIEUX, MICHAËL DECROSSAS** ET **STÉPHANIE DESVAUX**
Coédition Norma / École des Arts Joailliers
192 pages couleurs, disponible

L'exposition, d'une exceptionnelle richesse, offre un regard inédit sur le bijou dessiné.

Guillaume Glorieux (GG) : Les commissaires de l'exposition, Michaël Decrossas et Stéphanie Desvaux, ont puisé dans le Fonds Van Cleef & Arpels regroupant les archives – constituées essentiellement de dessins – provenant de différentes maisons de joaillerie, ateliers ou collections. C'est un fonds très vivant, régulièrement enrichi et inventorié à des fins de recherche et de valorisation pédagogique.

Le dessin joaillier est apparu à la Renaissance, mais l'exposition couvre ce que vous nommez « un grand XIXe siècle » allant de la fin du XVIIIe siècle à la Première Guerre mondiale. Pourquoi ce choix ?

Michaël Decrossas (MD) : D'abord pour des raisons pratiques liées au corpus disponible. Le dessin le plus ancien du Fonds Van Cleef & Arpels date de la fin du XVIIIe siècle. Pour des raisons académiques également, cette période charnière étant dotée d'une grande diversité de pratiques et de techniques.

GG : Le long XIXe siècle est foisonnant de créativité : des modèles anciens côtoient des propositions beaucoup plus novatrices sur le plan esthétique et technique. L'exposition met en scène des créations de grandes maisons, comme Vever ou Lalique, à côté de noms beaucoup moins connus, tels qu'Alexandre Brédillard ou Léon Hatot.

Vous évoquez la diversité des techniques graphiques sur la période considérée. Les dessins exposés témoignent de cette richesse.

MD : Plusieurs facteurs expliquent cette diversité. Les matériaux et le matériel utilisés dans les arts graphiques se modernisent au cours du XIXe siècle et les techniques évoluent donc au gré de ces innovations. Des choix personnels, propres à tel dessinateur ou atelier, marquent également des différences de procédés. René Lalique est par exemple connu pour son utilisation du papier végétal BFK Rives, traité spécialement à l'huile de lin pour obtenir un effet de transparence.

Au dessus : **Maison Mellerio-Borgnis**, dessin de devant corsage « en pluie » (vers 1865)
© Fonds Van Cleef & Arpels sur la Culture Joaillière

René Lalique, dessin d'un diadème « Vestales ». Crayon, encre et gouache sur papier végétal BFK Rives (vers 1900)
© Fonds Van Cleef & Arpels sur la Culture Joaillière

Les joailliers disposaient-ils d'une formation académique au dessin ?

GG : Dès le XVIII[e] siècle, des joailliers se forment à l'École royale gratuite de dessin, créée à Paris par le peintre Jean-Jacques Bachelier afin de permettre aux artisans des arts décoratifs d'accéder à un savoir technique et artistique. Au XIX[e] siècle, l'école BJOP (Bijouterie, Joaillerie, Orfèvrerie), créée en 1860 et encore active aujourd'hui sous le nom de Haute École de Joaillerie, place la pratique du dessin au cœur de ses apprentissages.

MD : La formation permettait aux artisans de maîtriser les aspects techniques du dessin, et ainsi de rendre compte des éléments esthétiques et pratiques nécessaires à la réalisation de la pièce. Les joailliers nourrissaient une certaine méfiance envers les artistes ignorants des techniques de joaillerie.

Plusieurs étapes jalonnent la conception intellectuelle du bijou. Ce processus répond-il à des impératifs ?

MD : Chaque dessinateur et atelier a son mode de fonctionnement, mais trois étapes me semblent malgré tout incontournables. D'abord, la première idée jetée sur le papier, puis la mise au net de cette idée par un dessin plus complet, et enfin le gouaché, forme la plus aboutie du bijou avant sa réalisation.

René Lalique, dessin d'un diadème « Noisettes ». Crayon, encre et gouache sur papier végétal BFK Rives (vers 1900)
© Fonds Van Cleef & Arpels sur la Culture Joaillière

Le dessin est parfois conçu comme un document commercial, pas seulement destiné à l'atelier de fabrication.

MD : Au XIX[e] siècle, certaines maisons se contentaient de commercialiser les pièces de joaillerie, sans les créer, ni parfois même les fabriquer. Elles faisaient appel à des dessinateurs « en chambre ». Lalique a commencé ainsi sa carrière, avant de fonder sa propre maison.

GG : Pour aider la vente de ses modèles à des clientes ou à des maisons, le joaillier Alexandre Brédillard dessinait sur des cartons rigides, faciles à manipuler et à présenter, dont on peut voir quelques exemples dans l'exposition.

L'exposition met en lumière l'énergie créatrice des joailliers, dont les dessins semblent parfois s'abstraire de toute contrainte technique.

MD : On peut effectivement s'interroger sur les possibilités techniques de réaliser certaines pièces dessinées. Le paon de Léon Hatot, présenté dans la dernière salle de l'exposition, est entouré d'un cadre blanc, laissant penser que l'artiste l'a peut-être considéré comme autre chose qu'un modèle à réaliser.

GG : L'un des propos de l'exposition était de montrer qu'avec le temps, ces dessins peuvent aussi être regardés comme des œuvres d'art. Le parcours scénographique s'achève ainsi par des œuvres encadrées, accrochées sur des cimaises, comme dans un musée. ■

Titouan Lamazou est d'abord un navigateur mythique, ancien équipier d'Éric Tabarly et vainqueur de nombreuses courses en solitaire, avant d'être reconnu à juste titre comme artiste peintre, une vocation qui l'anime depuis toujours comme vous le découvrirez dans cet entretien. Forcément intrigués par cette conjugaison de talents, nous manquons une première occasion de le rencontrer lors de son exposition au musée du Quai Branly en 2019. Heureusement, la parution d'un nouveau livre aux éditions Au Vent des îles nous offre la possibilité de partager un moment avec lui, dans son atelier. Cela ne se refuse pas !

ZOÉ & TITOUAN **LAMAZOU**
© Photo Tatiana Salmon

Propos recueillis par **Frédéric Bosser**

TITOUAN LAMAZOU

DÈS QUE **LE VENT SOUFFLERA**, JE « REPEINDRA » ! (*)

Qu'est-ce qui vous a attiré vers la peinture, après votre immense parcours de navigateur ?
N'ayant aucune tendance à l'introspection, je cite cette réponse d'Albert Cohen à un journaliste qui lui posait la question de savoir pourquoi il écrivait : « Je n'en sais rien ! »
Je sais simplement qu'à l'âge de onze ans, j'ai annoncé à ma famille que je serais artiste, sans trop savoir ce que ce terme signifiait vraiment. Dans ma petite tête, cela voulait dire être en marge, libre... J'ai vite mis ce projet à exécution, en fréquentant assidûment les musées dès mes treize ans. Mon goût pour Dürer ou de Vinci est né dans ces années-là. Puis, par périodes, je me suis intéressé aux impressionnistes, à Rubens, David Hockney, David Doyle, etc.

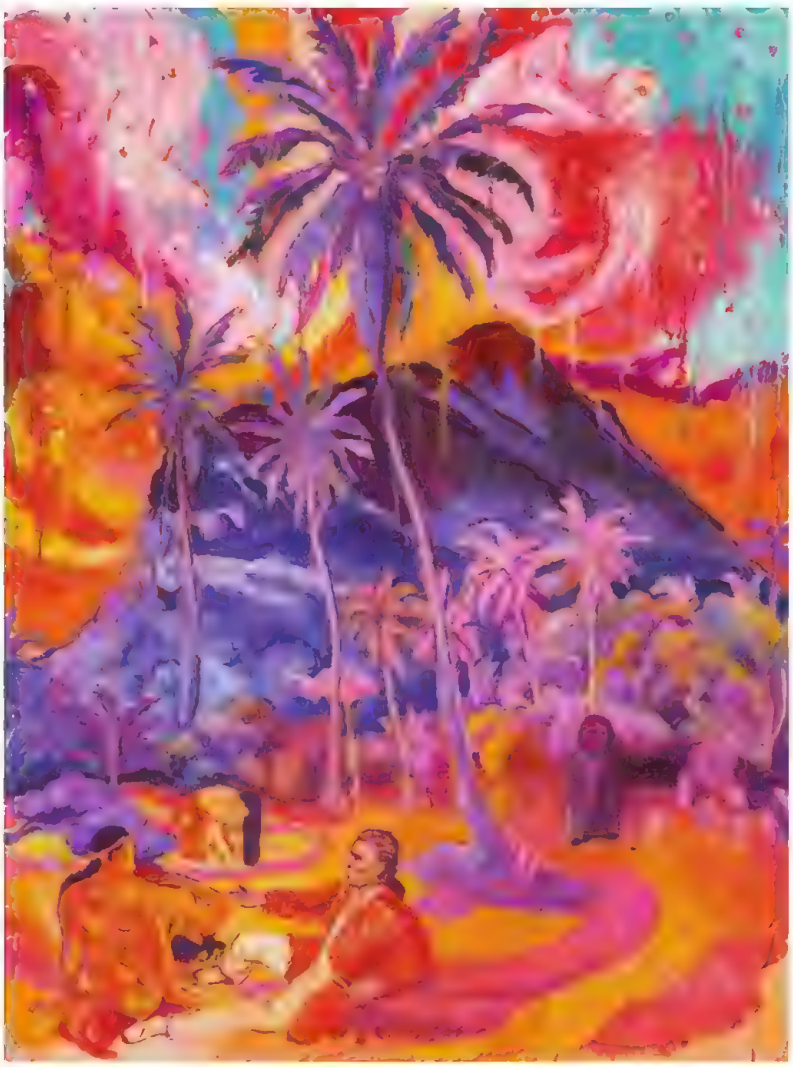
Puis vous intégrez très jeune les Beaux-Arts de Marseille...
Dès la seconde, ce qui était possible à l'époque sur présentation d'un dossier. Après une année, je suis parti aux Beaux-Arts d'Aix-en-Provence qui venaient tout juste d'ouvrir. En deuxième année,

Page de gauche : **Ayla**
(extrait d'*Escales en Polynésie*)
© Zoé & Titouan Lamazou / Au Vent des îles

(*) Clin d'œil à la chanson de Renaud, « *Dès que le vent soufflera, je repartira* »

j'ai demandé à avoir Vincent Bioulès comme professeur, un des membres fondateurs du mouvement « Supports-Surfaces », qui dirigeait l'atelier de peinture et de dessin académique. Pendant les cours d'anatomie, il nous lisait des passages de livres. Cette ouverture d'esprit était passionnante ! Quinze jours après la rentrée, la saison des alizées commençant, j'ai réuni mon matériel et tenté le bateau-stop au départ de Marseille. Cela m'a mené jusqu'aux Antilles où je suis resté trois ans. Puis en 1975, j'ai été engagé par Éric Tabarly sur *Pen Duick VI* et suis devenu un de ses équipiers pendant deux ans et demi. Cette expérience m'a donné envie d'être capitaine et de faire des courses autour du monde, comme le Vendée Globe que j'ai gagné en 1990 (En 1991, il reçoit le titre de champion du monde de course au large pour la période 1986-1990). Après cette parenthèse de cinq ans, je suis revenu à mes gouaches… et je n'ai plus cessé depuis. Je me suis alors fait connaître par les carnets de voyages, que je préfère appeler des « croquis de voyages ». Je sais que mon passé de marin m'empêche d'être complètement accepté par le monde de l'art. Je peux le comprendre… car j'aurais sûrement la même réaction en apprenant qu'un ancien marin se met à la peinture.

À l'âge de onze ans, j'ai annoncé à ma famille que je serais artiste, sans trop savoir ce que ce terme signifiait vraiment. Dans ma petite tête, **cela voulait dire être en marge, libre…**



Double hommage à Gauguin et Manet
© Zoé & Titouan Lamazou / Au Vent des Îles

Cela vous blesse ?
C'est comme ça ! Cela ne m'empêche pas de vendre mes œuvres, d'être exposé régulièrement dans des institutions, d'éditer des livres, d'avancer sur mon projet de bateau-atelier, etc. Beaucoup de gens m'aiment pour ce que je suis, ce que je représente. Cela me suffit pour vivre de ce métier… Fort heureusement, des institutionnels comme Jean de Loisy, critique d'art et ancien président du Palais de Tokyo, ou Marie-Claude Beaud, première directrice de la Fondation Cartier, suivent et soutiennent depuis longtemps mon travail.

Quel est votre panel d'acheteurs ?
De tous âges ! Les jeunes me connaissent d'ailleurs plus comme peintre que comme navigateur, c'est amusant.

Beaucoup de vos œuvres représentent la Polynésie, cet archipel grand comme l'Europe… Est-ce un lieu de prédilection pour peindre ?
C'est un endroit où je me suis en effet fréquemment rendu, et je compte m'y installer durablement, comme l'a fait Gauguin ou comme souhaitait le faire Tabarly. Mon bateau-atelier y sera domicilié, même si je ne suis pas sûr que cela soit bien perçu par les critiques ! *(Rires.)* Quand le Quai Branly m'a offert une carte blanche, j'en ai profité pour y retourner et faire tout un travail sur les îles Marquises. L'exposition a également été montrée en novembre dernier au musée de Tahiti et des îles. Actuellement, je prépare une série qui représente tous les clichés des blancs en Polynésie, en m'inspirant d'images d'Épinal, ou des grands classiques de la peinture comme *Le Déjeuner sur l'herbe*.

© Zoé & Titouan Lamazou / Au Vent des Îles

© Zoé & Titouan Lamazou / Au Vent des Îles

Parlez-nous de ce bateau-atelier...
C'est une pirogue double, sur laquelle est posée une maison. Elle mesure trente mètres de long et offre 300 mètres carré habitables. Ce sera un lieu de vie et d'échanges, un endroit vaste pour travailler et proposer de grands formats. Et comme il peut voguer, des artistes, comme Hervé di Rosa ou Jean-Michel Alberola, ou des scientifiques invités vont pouvoir voyager d'île en île. Les cinq archipels en compte cent vingts et elles sont toutes différentes. Je dis souvent que c'est un « pays-monde »... C'est mieux que de prendre l'avion, le ferry ou un bateau à moteur pour se déplacer, non ?

J'ai entendu dire que vous dessiniez sous l'eau...
Nous sommes peu à le faire. J'utilise une toile synthétique, avec du medium vénitien à base de résine et d'huile, qui ne se dissout pas dans l'eau. J'aime peindre la vie sous-marine. À chaque fois, je reste deux bonnes heures au même endroit. Au bout d'un quart d'heure, les poissons comprennent que je ne suis pas un prédateur, et ne se rendent même plus compte que je suis là. Je n'obtiendrais pas la même chose si je travaillais d'après photo.

Vous ne travaillez jamais d'après photo ?
Cela m'arrive, surtout quand il est question de représenter un oiseau. Je viens justement d'en dessiner un très rare, d'une espèce en voie d'extinction dont il ne reste plus que quatre couples...

D'ailleurs comment choisissez-vous un sujet ?
Nicolas Bouvier, un écrivain-voyageur, disait : « C'est le propre des longs voyages que d'en ramener tout autre chose que ce qu'on y est allé chercher ». Beaucoup de portraits sont le fruit de rencontres. Quant aux paysages naturels, cela se fait très souvent par hasard. Je m'arrête devant un arbre, une montagne, un lagon et je sors mes pinceaux.

Extrait d'*Escales en Polynésie*
© Zoé & Titouan Lamazou / Au Vent des îles

Vous semblez peindre de plus en plus la nature, et de moins en moins les hommes et femmes qui peuplent notre terre…
Parce que je me sens en communion totale avec la nature. J'aime la solitude, et ce n'est pas pour rien si je me suis fait connaître comme navigateur solitaire. Je suis moins à l'aise avec mes semblables, même si beaucoup de gens me considèrent comme un portraitiste, de femmes plus particulièrement, suite au succès de mon livre *Femmes du monde* ! *(Rires.)*

Pourtant, il y en a encore dans le livre qui vient de paraître !
C'est exact. Les portraits en fin d'ouvrage sont des personnes que nous avons sollicités avec Zoé, ma fille. Nous voulions que les Polynésiens nous décrivent leur terre, afin d'offrir un témoignage de la réalité polynésienne contemporaine. Zoé a retranscrit ces entretiens et les a classés en cinq thèmes : l'invisible, le retour à la mémoire, la bombe, le retour aux îles, l'île-monde.

Une double invitation au voyage ! Merci Titouan…

ESCALES EN POLYNÉSIE
PAR **ZOÉ & TITOUAN LAMAZOU**
ÉDITIONS AU VENT DES ÎLES
Livre cartonné avec jaquette, 272 pages couleurs, disponible

ZOÉ LAMAZOU

Après vingt ans de contributions discrètes, notamment sur le projet *Femmes du monde* alors qu'elle était étudiante à Sciences Po, et par la publication de quelques dessins dans certains ouvrages du paternel, Zoé travaille « officiellement » avec son père sur *Escales en Polynésie*, une très belle façon de voyager ensemble. Elle nous livre ses souvenirs de cette collaboration inédite.

« Mon père m'a d'abord proposé un accompagnement au Marquises pour filmer tous les [illegible] de l'exposition au musée du Quai Branly. J'ai adoré. Avec [illegible] cela me permettait de retourner en Polynésie où j'avais grandi entre mes [illegible] et mes six ans et où je n'avais pas mis les pieds depuis [illegible] ans. J'ai trouvé sur place des [illegible] avec les [illegible] dans lesquels je m'étais [illegible] enfant. [illegible] découvrir [illegible] au personnel, et [illegible] aspect des îles Nuku'a avec le monde vivant. Ces deux [illegible] nous ont parlu quelle [illegible] sur ce voyage. Depuis mes [illegible] comme photographe et [illegible] [illegible] [illegible]

Raï

© Zoé & Titouan Lamazou / Au Vent des Îles

TOMM **MOORE**
© Photo DR

Le réalisateur du ***Peuple Loup***, en salles depuis fin octobre, vit pour le dessin. De passage à Paris dans le cadre d'une résidence d'artiste de quatre mois au Centre culturel irlandais, **Tomm Moore**, quarante-quatre ans, raconte sa passion pour l'art graphique, née dans l'enfance quand il dessinait des Astérix et des Batman dans les marges de ses cahiers d'écolier. Il a trouvé moyen de l'exprimer à travers le cinéma d'animation, en cofondant à Kilkenn, le studio Cartoon Saloon qui a produit ses deux premiers longs-métrages, tous deux nommés aux Oscars : *Brendan et le Secret de Kells* (coréalisé en 2009 avec Nora Twomey), récit initiatique autour d'un manuscrit capable de transformer les ténèbres en lumière, et *Le Chant de la mer* (2014), conte sur le deuil au pays des selkies, fées marines de la mythologie celte. *Le Peuple Loup*, flamboyante fable écologique et politique, vient clore brillamment cette trilogie sur le folklore irlandais.

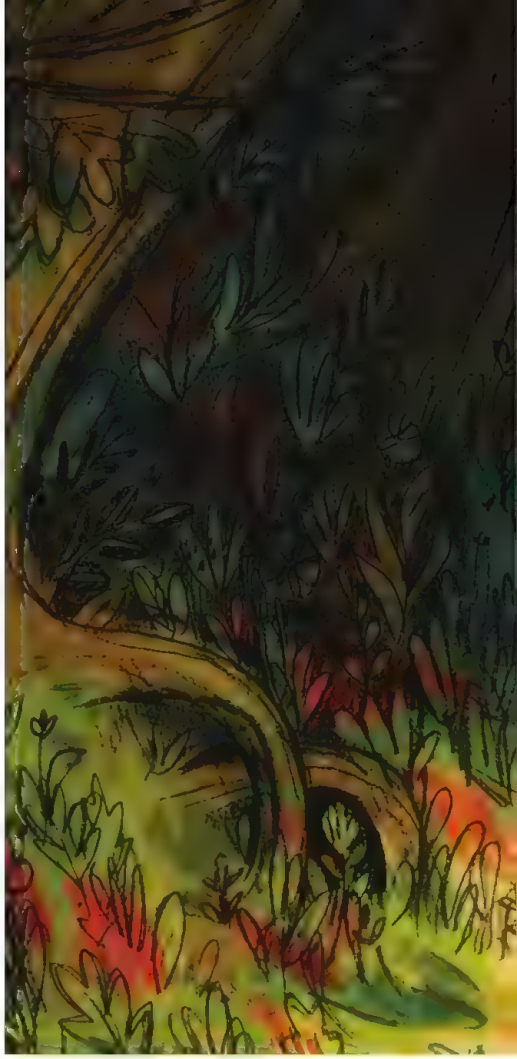
Par **Stéphane Dreyfus**

TOMM MOORE

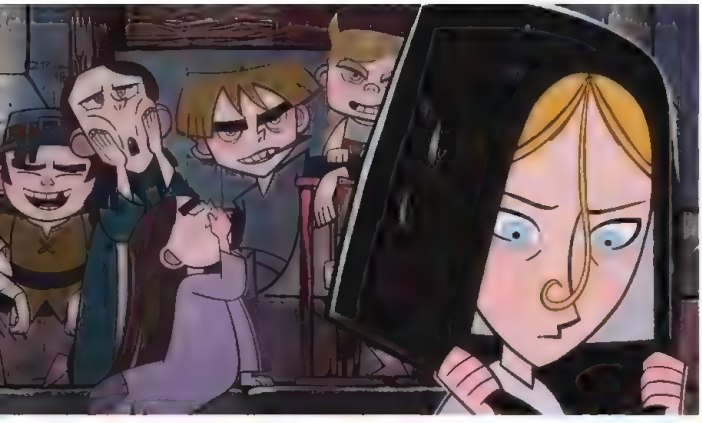
ANIMÉ PAR LE DESSIN

Le Peuple Loup, extrait du film
© Cartoon Saloon (Wolfwalkers) Ltd / Mélusine Productions

Tous les visuels illustrant cet article sont extraits du film ***Le Peuple Loup***
© 2020 Cartoon Saloon (*Wolfwalkers*) Ltd / Mélusine Productions

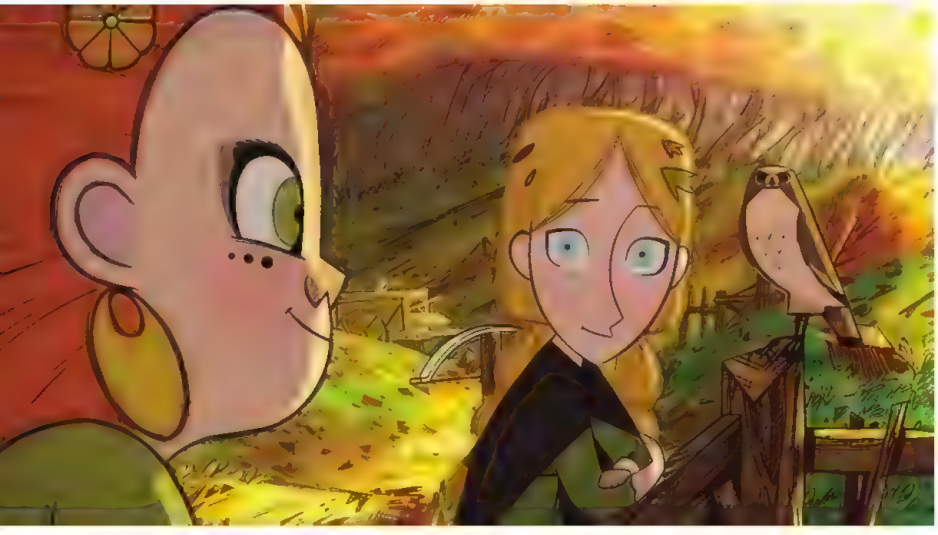


Vous vous destiniez à la bande dessinée quand vous étiez plus jeune. Continuez-vous à en concevoir ?
Oui, j'ai fait une histoire sur saint Patrick à mes débuts, dans une version embryonnaire du style qui est le mien aujourd'hui. Je continue à faire de la bande dessinée : je prépare un livre avec l'adaptation en BD du *Chant de la mer*, à laquelle j'ajouterai un autre conte celtique du même style, en une vingtaine de pages. Je fais de l'animation parce que je dessine. Dessiner est pour moi essentiel, c'est ma vocation. Je considère la réalisation comme un mal nécessaire pour pouvoir dessiner ! *(Rires)*



On dit que le dessin est l'art de l'observation. Cela vous a-t-il servi pour la réalisation ?
J'ai plutôt dû développer des compétences humaines pour diriger une équipe. Vous n'avez pas besoin de dessiner pour mettre en scène un film. Mais je choisis de le faire. Je ne veux pas réaliser de films qui ne soient pas dessinés. Si je trouvais une histoire qui nécessite de faire appel à la 3D ou à l'animation en volume, je ferais appel à un autre réalisateur pour la mettre en scène.

Intervenez-vous à toutes les étapes de la production ?
Oui, mais je ne travaille pas seul, les artistes qui m'accompagnent m'apprennent beaucoup. Je connais Ross Stewart, le coréalisateur du *Peuple Loup*, depuis que j'ai onze ans. Nous dessinions tous les deux des petits Batman et d'autres personnages de *comics*. Il est spécialisé dans les décors, et moi dans les personnages. Je fais la première version des personnages, du *storyboard*, et j'anime moi-même certaines scènes. Je ne suis pas dans un bureau isolé, mais dans la même pièce que les animateurs.

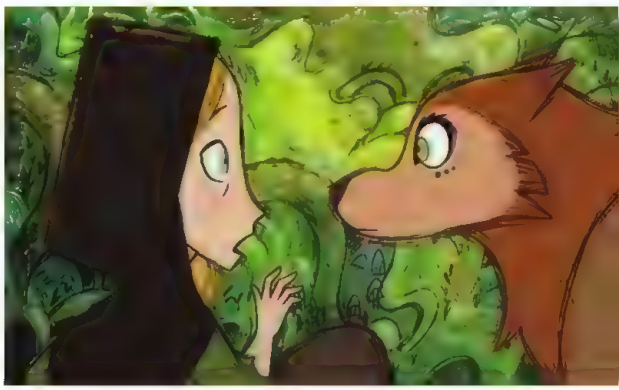


La première idée est dessinée. C'est ainsi que je trouve les personnages.

Comment se produit l'étincelle qui fait naître une idée de film ?
Ce n'est pas toujours le même processus. Pour *Le Chant de la mer*, j'avais une image presque mythologique de deux phoques sortant de l'eau et devenant une mère et sa fille. Pour *Le Peuple Loup*, nous avons beaucoup échangé avec Ross, à partir d'une liste de sujets que nous voulions aborder. Nous nous sommes alors mis à dessiner en nous inspirant notamment de Kilkenny, la ville irlandaise où se déroule l'action, où nous avons aussi grandi et installé notre studio.

Lors de la mise en route du scénario, est-ce que vous dessinez ou écrivez d'abord ?
C'est un mélange des deux. Habituellement, la première idée est dessinée. C'est ainsi que je trouve les personnages et leurs caractéristiques. Au début, celui de la jeune Robyn était un garçon, dont le père aurait aimé qu'il devienne chasseur. L'enfant essayait mais n'y parvenait pas. J'ai ensuite esquissé une version s'inspirant de ma femme quand elle était enfant, et c'est ainsi que j'ai cerné notre héroïne. La naissance de ma fille aînée a sans doute joué aussi, car elle ressemble beaucoup à mon épouse et a un tempérament très vif. Cela a influencé l'écriture du personnage en adoucissant la relation avec le père, puisqu'il essaie au contraire de tempérer l'envie de chasser de sa fille. Mais c'est vraiment le dessin qui m'a convaincu.

À quel moment arrêtez-vous de modifier le scénario ?
Avec Ross, nous avions une page de notes, beaucoup de dessins et de *concept art*. Nous avons demandé à Cyril Pedrosa et Emily Hugues de réaliser des esquisses pour nourrir ces recherches graphiques. Nous avons ensuite collaboré avec le scénariste Will Collins, qui a écrit *Le Chant de la mer* avec moi. Nous avons également travaillé avec une équipe totalement concentrée sur l'histoire. Pendant un an, nous avons beaucoup réécrit pour élaborer le *storyboard* définitif. Puis nous avons cessé de modifier le scénario lors de la phase d'animation, car refaire des séquences déjà animées coûte trop cher.



Vos influences sont très variées : l'art celte, l'art moderne avec Klee et Klimt, mais aussi les formes géométriques présentes dans la nature. Comment les intégrez-vous dans le style du film ?
En général, je choisis quelques personnes qui comprennent bien le style recherché pour le film. Je les emmène faire de nombreuses excursions dans la nature, en particulier ceux qui ne sont pas irlandais. Un artiste espagnol sera tenté de peindre une forêt ensoleillée et sèche, et non celle bien humide d'Irlande. Il faut aller mouiller ses chaussettes dans la campagne pour savoir comment la peindre ! On fait beaucoup de modèles pour les personnages mais aussi pour les décors, afin de déterminer comment, par exemple, un arbre va bouger avec le vent.

Quand on regarde les films en 3D déjà anciens, **ils sont beaucoup plus démodés que les bons vieux dessins animés.** Ils ont vieilli plus vite parce que la technologie évolue très rapidement.

Le dessin doit-il être relativement simple afin de pouvoir l'animer plus facilement ?
Oui, je ne veux pas concevoir quelque chose que je ne pourrais pas animer moi-même. Il faut pouvoir expliquer le style du film à son équipe.

Cela a-t-il une influence sur la façon dont vous concevez les personnages et les décors ?
Le style exerce effectivement une influence sur le processus de fabrication. Par exemple, nous avons conçu la forêt dans *Le Peuple Loup* par un assemblage sur ordinateur d'une esquisse d'un carnet de croquis, d'une part, et d'une peinture très libre sur papier, d'autre part. Cela nous a permis de faire deux équipes, l'une pour le dessin, l'autre pour la peinture, et de simplifier la production.

Comment choisissez-vous les couleurs ?
Ce choix se fait au cours de la production. À un certain point, on prend conscience des teintes prépondérantes. Au début, on pensait que *Le Peuple Loup* serait avant tout noir et blanc, avec seulement quelques touches de couleur pour incarner les divergences de vues entre les personnages. Puis cela a évolué vers de l'orange et du bleu. Ce que j'aime dans l'animation, notamment celle dessinée à la main, c'est que l'on puisse s'amuser avec le langage visuel. Il y a un nuancier différent pour chaque histoire. Le *Chant de la mer* est avant tout bleu et violet, *Brendan et le secret de Kells* a une dominante verte, mais les scènes dans la nature font appel à une palette très large et plate qui se rapproche de la tapisserie. Nous employons également un *colorscript*, un procédé qui permet de définir l'ambiance de l'ensemble du film à travers la couleur et la lumière. L'artiste française Alice Dieudonné l'a préparé, et Ross Stewart s'est beaucoup inspiré de son travail.

En quoi l'animation 2D est-elle importante pour vous ? Est-ce un manifeste culturel, alors que la majorité des productions sont en images de synthèse en 3D ?
Quand on regarde les films en 3D déjà anciens, ils sont beaucoup plus démodés que les bons vieux dessins animés. Ils ont vieilli plus vite parce que la technologie évolue très rapidement. Je suis assez enthousiasmé par des œuvres comme *Spider-Man : New Generation* qui mélangent la 3D avec le langage des *comics*. Je pense que ce genre de film sera plus intemporel. Mais essayer de coller à la réalité avec les images de synthèse en 3D est assez ennuyeux, selon moi. J'aime le dessin à la main car c'est un artisanat. Cela fait partie du plaisir que j'ai à concevoir un film d'animation. Ce n'est pas qu'une question de style, mais aussi de processus. La tendance actuelle qui consiste à réaliser un film d'animation en 3D et à le trafiquer pour lui donner un air de dessin animé à la main, en repeignant les images ou en ajoutant des lignes, ne m'intéresse pas. Cela manque d'authenticité, la plupart du temps. Cela dit, j'ai trouvé *J'ai perdu mon corps* très réussi... Peut-être que je devrais l'expérimenter mais je crains que cela soit très vite ringard. J'essaie de conserver la sensation rugueuse de l'esquisse.

Pourtant, il y a de la 3D dans *Le Peuple Loup* ?
Oui, pour une séquence de cinq minutes seulement, celle de la course dans la forêt ! C'était trop fastidieux de dessiner en perspective avec des mouvements de caméra, même pour un très bon animateur. Pour garder l'impression du dessin à la main, nous avons fait un modèle très brut de la forêt, sans détails, dans lequel les arbres sont juste des tubes. Nous avons dessiné par-dessus puis imprimé chaque image sur papier. Nous avons ensuite redessiné chacune d'elles sur une petite feuille pour que chaque trait de crayon ressemble, une fois agrandi, à une épaisse trace au fusain. C'est un truc que nous avons chipé au *Conte de la princesse Kaguya* d'Isao Takahata (2013), dans lequel les traits de crayons ressemblent à de larges coups de pinceaux chinois. C'est ce film qui m'a décidé à aller vers de l'animation 2D. Enfin, nous avons enlevé tous les filtres numériques qui rendent l'image trop parfaite, pour retrouver les imperfections du dessin. Nous avons aussi recréé à la main des effets photographiques. J'ai par exemple demandé à l'un des animateurs d'utiliser son pouce pour estomper le dessin et créer une impression de flou, plutôt que d'appliquer des effets de profondeur de champ sur Photoshop.

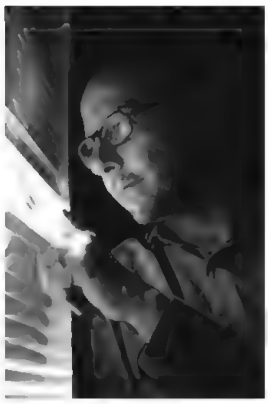
Le dessin vous est vissé au corps...
Je fais ce métier pour dessiner. C'est pour ça que je prends un congé sabbatique. Ma femme me dit que lorsque je ne dessine pas, je ne suis pas très agréable ! C'est pour moi une forme de méditation. Durant le confinement, je devais dessiner pendant plusieurs heures pour qu'elle puisse me supporter ! *(Rires)*
Je suis allé voir l'exposition Uderzo au Musée Maillol et les originaux sont si émouvants. Quand, enfant, je lisais *Astérix*, j'aimais voir les traits des personnages évoluer au fil des albums. Je les copiais et faisais mes propres bandes dessinées.
J'ai compris qu'Uderzo s'améliorait avec le temps. Il a commencé en imitant Disney et les *comics* américains avant de trouver son style. Comme lui, nous avons choisi d'être indépendants en créant le studio Cartoon Saloon, pour résister à la standardisation.

LE PEUPLE LOUP
RÉALISÉ PAR **TOMM MOORE ET ROSS STEWART**
Film d'animation, 1h43, En salle

Quels sont vos projets ?
J'aimerais trouver un autre style... Peut-être le trouverais-je à Paris, lors de séances de dessins à l'école des Beaux-Arts. J'avais besoin d'un break, après avoir passé vingt-deux ans à faire des films pour Cartoon Saloon et à diriger plus ou moins le studio.

SÉBASTIEN **MITTON** & JEAN-LUC **MONNET**

© Photos DR



Très attendu après les brillants *Dishonored* 1 et 2 et le surprenant *Prey*, le studio **Arkane** a livré en septembre son nouveau titre, ***Deathloop***, qui transpose en jeu vidéo le concept cinématographique du "jour sans fin" que l'on retrouve par exemple dans *Edge of Tomorrow*. Cette proposition, difficile à cerner avant de prendre le jeu en mains, est un véritable rayon de soleil, d'autant plus savoureux qu'il survient au cœur d'une année vidéoludique bien triste. Enthousiasmant dans son concept, éblouissant dans son exécution, pop et léger comme une bulle de savon, *Deathloop* tient toutes les promesses d'un titre signé Arkane : c'est aussi beau à regarder qu'excitant à jouer. **Sébastien Mitton**, directeur artistique et co-directeur créatif, et **Jean-Luc Monnet**, *lead concept artist* et assistant directeur artistique, dévoilent pour *Les Arts dessinés* tous les secrets de cette production.

Par **Jean-Samuel Kriegk**

DEATHLOOP

TIRE, MEURS, **RECOMMENCE**

Fondé à Lyon en 1999 par d'anciens salariés d'Atari et d'Electronic Arts, le studio Arkane s'est bâti une solide réputation depuis la sortie de son premier jeu *Arx Fatalis* en 2002. L'immense succès international de *Dishonored* en 2009, aussi bien critique que public, vaut au studio d'être racheté l'année suivante par le groupe Zenimax Media. D'inspiration *steampunk*, ce jeu d'action virtuose installe les standards d'un studio à l'ambition artistique démesurée. Le premier épisode, tout comme sa suite en 2012, créent un univers d'une richesse inouïe, dont l'inventivité ruisselle dans des milliers de détails : chaque élément visuel est pensé et dessiné comme une œuvre à part entière, tout en s'intégrant parfaitement au *gameplay*. Une caractéristique que l'on retrouve dans le nouveau jeu d'Arkane, *Deathloop*, premier événement vidéoludique incontournable de cette fin d'année 2021.

Exercice difficile : comment résumer le jeu aux lecteurs qui n'en ont pas encore entendu parler ?
Sébastien Mitton (SM) : Il y a plein de façons de le faire. C'est un jeu d'action et d'aventure à la première personne dans un monde atypique. On appelle ça un "puzzle meurtrier", car c'est un jeu d'enquête dans un environnement "bac à sable", dans lequel on donne des outils au joueur pour affronter les situations périlleuses.

Vous vous en sortez bien, mais vous n'avez pas évoqué la fameuse boucle temporelle ! D'où vient cette idée audacieuse, après *Dishonored* et *Prey* ?
SM : L'idée de la boucle a été trouvée par l'équipe design, et plus précisément par Dinga Bakaba (le réalisateur du jeu et co-directeur créatif, *ndlr*). Après dix ans passés à développer l'univers de *Dishonored*, l'objectif était de profiter de l'occasion pour se rafraîchir

Wolf Den (*screenshot* issu du jeu)
© Arkane Lyon / Bethesda Softworks

un peu, en concevant un autre monde sans forcément créer une expérience gigantesque. Voilà pour le *pitch* de départ. La boucle temporelle s'est ensuite imposée naturellement. On a réfléchi chacun de notre côté au type d'expérience qu'on voulait mettre en place pour le joueur. Au début du projet, il n'y avait pas les années 1960, pas d'idée de lieu, nos discussions tournaient autour des différentes façons de jouer dans une boucle, ce qui nous semblait mystérieux. Je demandais à Dinga : « Boucler, c'est le principe de tous les jeux : tu meurs et tu recommences. Tu veux scénariser ça ? » et il me répondait : « Oui, c'est un peu ça l'idée, mais c'est plus complexe ! » Il s'est lancé, avec son cerveau de *designer* rempli de petites cases, et l'équipe s'est mise à dessiner sur des tableaux pour concevoir un scénario de boucle temporelle sans que le principe de répétition soit lassant pour le joueur.

Arkane a la réputation d'être un studio centré autour des artistes. Pouvez-vous développer votre philosophie de production et dire ce qui, selon vous, de l'intérieur, fait votre particularité ?
SM : L'artiste est un des piliers d'Arkane mais ce n'est pas le seul. Il y en a d'autres, à commencer par le joueur : il est le pivot central. On veut rendre les jeux immersifs, donner les clés et les outils pour qu'il puisse créer son aventure au sein d'un cadre. Le design aussi est très important dans la conception des jeux "bac à sable", pour donner des émotions au joueur, et motiver sa réflexion par de multiples moyens. La philosophie artistique du studio est issue des enseignements de l'école d'animation que je ne voyais pas appliqués dans les studios où je travaillais précédemment, pilotés par des programmeurs ou des *game designers* que tout le monde devait suivre. Il n'y avait pas d'équilibre entre les départements ni d'effort commun, simplement une pression hiérarchique. On y parlait du nombre de polygones et de logiciels plus que du joueur.

Deathloop : *screenshot* du jeu vidéo
© Arkane Lyon / Bethesda Softworks

Chaque visuel doit avoir un sens, contenir un message, il ne faut pas se focaliser sur la seule technique mais aussi sur la direction visuelle.

C'est en arrivant chez Arkane que j'ai constaté qu'on pouvait réévaluer le niveau artistique. Raphaël Colantonio (le fondateur du studio, *ndlr*) en était convaincu et a fixé des règles : chaque visuel doit avoir un sens, contenir un message, il ne faut pas se focaliser sur la seule technique mais aussi sur la direction visuelle. En fonction de ces objectifs, on a recruté des artistes spécialisés pour les décors, les personnages, les objets... Un jeu vidéo, ce n'est pas comme un film : on part de zéro pour créer un monde en trois dimensions. Petit à petit, on a construit des équipes de spécialistes. Chez Arkane, il n'y a pas d'homme à tout faire, qui sait créer des armes et des effets spéciaux, des décors et des visuels marketing. La différence entre un *concept art* et une illustration, on l'a élaborée progressivement, et on a continué sur cette lancée.

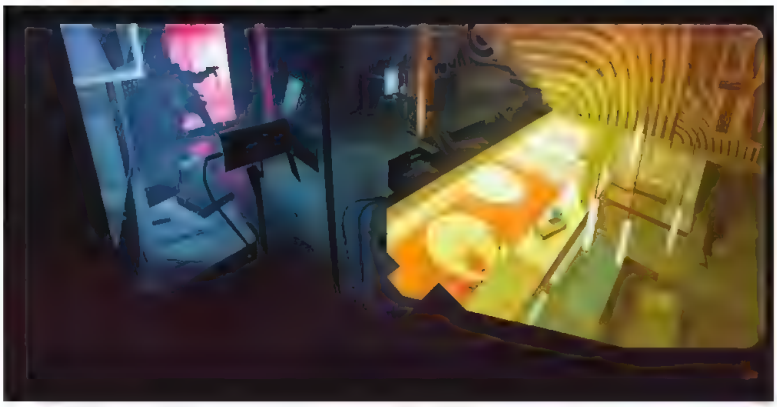
© Arkane Lyon / Bethesda Softworks

Comment était organisée l'équipe artistique ?
SM : Un peu comme dans tous les studios. Certains artistes s'occupent des décors, d'autres des personnages. Notre particularité est que les *level artists*, qu'on appelle chez Arkane *level architects*, travaillent main dans la main avec des *level designers*, qui eux assemblent des niveaux. Les *level designers* exposent leurs idées, par exemple : "J'aimerais aller tuer tel gars ici, voilà son histoire, donc il faudrait ajouter tels éléments autour de lui ". Et le *level architect* met ces idées en place. Parfois l'un parasite le boulot de l'autre : le *level designer* conçoit quelque chose d'incohérent avec les règles du monde qu'on a créé et doit s'adapter, ou à l'inverse, le *level architect* va modifier une super idée du *level designer*. On n'écrit pas une bible artistique qu'on suit à la lettre, notre organisation puise dans les idées de chacun. Pendant un moment ce n'est pas très séduisant, mais petit à petit les choses prennent forme et s'équilibrent. On s'assure que tous les éléments aient le même niveau d'exigence, que le jeu soit fun, la narration fluide, la musique cool. On crée un jeu vidéo, on ne fait pas des images pour se faire plaisir. Notre but est de maintenir une haute qualité à tous les niveaux. C'est beaucoup plus difficile d'élaborer du visuel dans un jeu vidéo que pour un livre.

Concept art pour le décor du jeu
© Arkane Lyon / Bethesda Softworks

Jean-Luc Monnet (JLM) : Les contraintes nous poussent à nous dépasser, elles créent un cadre. On rêve d'être libre en tant qu'artiste, mais on ne l'est jamais. Si on était libres, on ne finirait jamais rien. Un délai, une contrainte, une feuille de route incitent à réfléchir. Il faut se demander comment rendre un objet sexy pour donner envie au joueur de l'utiliser, puis passer trois jours à faire naître cet objet. Je sais que j'ai imaginé un bon concept quand l'équipe se bat pour le modéliser.

Concept arts pour le décor du jeu
© Arkane Lyon / Bethesda Softworks



Quelles ont été les premières intentions artistiques posées au début du développement du jeu ? Pourquoi l'avoir situé dans les îles Féroé et les années 1960 ?

SM : Notre philosophie au studio est de créer des mondes inspirés de la réalité, mais qui n'existent pas. Le style visuel du studio est dur à expliquer. Pour créer un monde, il s'agit de s'inspirer de bonnes références, puis de les assimiler pour créer des éléments sans les copier. On étudie beaucoup de modèles visuels, pour choisir mais aussi éliminer. Par exemple, on a décidé d'écarter le côté super kitsch des années 1960, sauf chez Frank qui vit "over the top", et chez qui la grosse moquette trouve sa place. Mais les années 1960, ce n'est pas que les clichés qu'on va retrouver sur Google. Donc on analyse tout : les véhicules, les armes, les costumes, les coupes de cheveux, le maquillage, les couleurs... Puis on digère tout ça, ce qui prend un certain temps avant d'aboutir aux premiers croquis. À un moment, on constate que tout a bien été synthétisé par l'équipe et on commence à mettre des intentions.

JLM : Lorsqu'on a décidé de développer le jeu dans les années 1960, on a constaté que chacun avait sa vision de l'époque. Pour l'un cela évoquait la guerre du Vietnam, pour l'autre le mouvement hippie, etc. Au début on ne sait pas trop que choisir, puis nous commençons à créer les premiers visuels qui montrent une rue, un appartement, une situation. Tout commence alors à prendre forme, on avance par itérations. On ne dessine pas d'un coup 250 dessins qui montrent tout le jeu ! Au début, ce sont juste des premières pièces, on veut créer un lieu intimiste pour mettre en scène une situation dans une boucle temporelle : un triangle des Bermudes, sur une île isolée, dans le froid pour empêcher le joueur de s'échapper. Mais il y avait le risque que cela rende super dépressif. Les îles Féroé, c'est paradisiaque, mais en tant que joueur, ça pouvait paraître ennuyeux. C'est lorsqu'on a imaginé que des personnes venaient sur cette île chercher la jeunesse éternelle qu'on a pensé aux années 1960. Dès lors, on s'est demandé comment retranscrire visuellement la jeunesse éternelle ; avec quels costumes ? Quels décors ? Parfois on tapait un peu à côté !

SM : Jean-Luc a associé la jeunesse au *Swinging London*, on a retenu cette idée. Aujourd'hui, les jeunes qui font la fête en cherchant à reproduire cet état d'esprit vont au *Burning Man*. Mais les images de ce festival ressemblent trop à *Mad Max*, et ce n'est pas ce qu'on veut montrer. Donc nous mettons ces références visuelles de côté, et nous expliquons aux équipes que c'est ce qu'on ne veut pas.

JLM : Un jeu, c'est trois ou quatre ans de développement, pendant lesquelles on passe par des tas de transformations. On affine, on écoute les commentaires de l'équipe. Parfois celle-ci nous reproche de trouver les idées visuelles trop tard, mais le processus est long, on ne peut pas brûler les étapes.

L'univers est plus pop que dans vos jeux précédents, est-ce pour contrebalancer le côté froid et blanc de l'île ?

SM : L'intention était d'être plus léger, mais au départ on retrouvait un environnement froid, avec une architecture proche de Dunwall (la ville qui sert de cadre aux jeux *Dishonored, ndlr*) ! Nous craignions de retomber dans nos travers et cela nous a poussé à prendre la direction opposée. Dès le début, nous voulions repartir sur quelque chose de moins lourd, moins violent que *Dishonored*, avec un ton plus frivole qu'on pourrait résumer par "James Bond rencontre Tarantino" : le côté « gadget et guerre froide » de Bond, avec des dialogues hauts en couleur à la Tarantino.

Nailgun *(Concept art)*
© Arkane Lyon / Bethesda Softworks

DEATHLOOP
BETHESDA SOFTWORKS
Sur PC et PlayStation 5, disponib e

Nous sommes allés chercher l'inspiration au musée des Arts et Métiers, où l'on a tout pris en photo. **On dirait que ce lieu a été pensé pour nous !**

Malgré ce contrepied, nous retrouvons quand même la patte du studio qui a fait *Dishonored* et *Prey*, présente dans les détails, les objets en arrière-plan. On imagine un travail de recherche monstrueux en *concept art* en amont !

SM : *Dishonored* se déroule dans un passé fictif qui ressemble au XIXe siècle, mais traité avec l'esprit du XXIe siècle. On cherchait des inventions qui n'existaient pas dans l'Angleterre victorienne, comme des véhicules électriques. On se demandait par exemple comment un artisan de l'époque doté des connaissances actuelles fabriquerait une voiture avec les outils de l'époque.
Le souci était différent pour *Deathloop* puisqu'on ne peut pas utiliser à l'identique des objets des années 1960 dans un jeu vidéo, pour des problématiques de droits d'auteur. Il fallait donc réinventer tout ce qui nous inspirait.

JLM : Nous avons aussi fait en sorte que chaque chose puisse potentiellement être fonctionnelle dans la réalité. Nous nous efforçons de comprendre comment fonctionne une arme, une radio, etc. J'aurais du mal à rendre un engin réaliste et utilisable si je n'en saisis pas moi-même le mécanisme. David Di Giacomo (*level architect* du studio) a été garagiste, donc il nous guide pour tout ce qui est mécanique. Nous pourrions tricher, et animer des objets sans se prendre la tête sur cette question, mais moi je veux que tout marche en vrai !

À vous entendre, cela me rappelle que les grands artistes du jeu vidéo, comme Yoji Shinkawa et Viktor Antonov – qui a travaillé chez Arkane il y a des années – viennent souvent du design industriel...

JLM : C'est vrai. D'ailleurs, nous sommes allés chercher l'inspiration au musée des Arts et Métiers, où l'on a tout pris en photo. On dirait que ce lieu a été pensé pour nous ! On y trouve de superbes prototypes réalisés dans les matières les plus élégantes, et la fonctionnalité de chaque objet y est particulièrement bien expliquée. En revanche, on se méfie de l'*over design* : il ne faut pas non plus mettre une intention derrière chaque détail ! Il faut savoir où placer ses cartouches, choisir les éléments "star" sur lesquels on va se faire plaisir avec des mécanismes sophistiqués, et concevoir ensuite de petits objets plus simples : une assiette, un fauteuil, des objets génériques... Si on pousse trop loin le *design* d'un siège qu'il faudra incruster à plusieurs endroits du jeu, ce sera fatigant et contre-productif. L'avantage d'évoluer dans le passé, c'est qu'on sait aujourd'hui quels éléments des années 1960 sont devenus iconiques et qu'on peut se demander pourquoi. Par exemple, si la popularité d'un objet est due à sa forme géométrique particulière, on conçoit un nouvel élément du jeu en s'inspirant de cette même forme.

SM : J'ai encore une chose à dire sur notre philosophie artistique : dans le jeu vidéo, les gens sont souvent flemmards. Moi, j'ai réalisé depuis longtemps qu'un artiste classique qui sculpte une statue n'utilise pas le "Ctrl+Z" ! Pour créer une pièce de musée, vous devez dès le départ concevoir l'œuvre dans son ensemble. On s'est donc penché sur le savoir-faire, l'artisanat, le fait-main. Nous avons fait travailler des artistes illustrateurs pour réaliser les peintures visibles au mur, et des spécialistes du modelage pour les statues dans *Dishonored* 2. Certes, ça va plus vite en 3D qu'avec du marbre, mais on essaie tout de même de donner du poids à nos objets, de leur donner du sens.
Et comme le dit Jean-Luc, parfois, on se retient. Le contraste est important car c'est difficile de créer une « fausse réa.ité ».

Recherches de masques pour des personnages du jeu
© Arkane Lyon / Bethesda Softworks

Julianna (*artwork* pour la promotion du jeu)
© Arkane Lyon / Bethesda Softworks

L'accueil critique du jeu est extraordinaire, à la hauteur de celui du premier *Dishonored*. C'est plutôt rassurant de voir qu'on peut être très original tout en continuant à plaire !

SM : J'ai été traumatisé par l'accueil quelque peu mitigé de *Dishonored 2*, à cause des bugs au démarrage. L'attente est longue avant la mise sur le marché, parfois le doute s'installe, on sait qu'on ne peut pas être parfait. C'est dur pour nous d'avoir du recul, et même du fun avec nos propres jeux, malgré les rapports des testeurs pendant la production. Puis arrivent les critiques élogieuses, ainsi que les retours enthousiastes des joueurs. On a eu d'excellentes notes, beaucoup de 10 sur 10, c'est génial parce que ça nous rassure sur notre philosophie qui consiste à laisser la liberté aux joueurs. La presse dit qu'on fait des jeux OVNI. Même si c'est bienveillant, nous ne pensons pas ainsi : c'est juste le genre de jeux qu'on aime faire depuis vingt ans et ça commence seulement à être perçu. Comme on a montré plus d'action, notamment dans les opérations promotionnelles à sa sortie, cela donnait une impression biaisée. Les *gunfights* ne sont pas le seul attrait du jeu mais nous tenions à en dévoiler le minimum. C'était donc compliqué de communiquer sur d'autres aspects que l'action.

JLM : ça tombe bien car on ne sait pas faire autre chose ! Laisser au joueur sa liberté et le confronter aux conséquences de ses actes.

SM : Ce qui est intéressant avec les avis critiques, c'est de voir sur quoi ils insistent. Pour *Dishonored*, la dimension artistique était très mise en avant par la presse. Cette fois, le graphisme est toujours évoqué mais au même plan que la narration, la musique, le *gameplay*. Nous n'entendons plus dire que nous faisons des jeux « arty », et je me sens libéré d'un poids ! Moi je ne veux pas être sur le devant de la scène. *Deathloop* est un tout très cohérent : le fun, les dialogues, la narration, le *gunfight*, l'action, le *level design*... Tous les aspects créatifs sont bien représentés à niveau égal, et cette fois la presse l'a compris.

La dernière chance

Pouce-éclaire est un drôle de conte moderne du Norvégien Henrik Drescher qui se déroule dans une ville ressemblant terriblement à celle dans laquelle on vit. Dans les maisons, tous les gens sont heureux grâce à un petit appareil muni d'un écran fixé sur le pouce qui leur permet de voir ou de faire tout ce dont ils ont envie. Un jour, un curieux personnage débarque avec un « boxer », autrement dit un chien en forme de boîte. Lui n'a pas de pouce-éclaire. Le soir, il ouvre son boxer rempli de feutres avec lesquels il réalise des dessins tout en couleurs vives. Personnellement, je pense que ce livre ne s'adresse pas seulement aux jeunes enfants, il est aussi parfait pour tous les Connectés Anonymes qui souhaitent s'en sortir. ■ **GV**

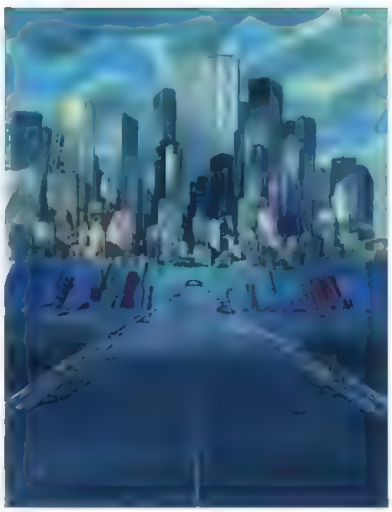
POUCE-ÉCLAIRE
par Henrik Drescher
Editions Format, album cartonné dès 6 ans, 48 pages couleurs, 19 90 €, disponible

Reportages BD

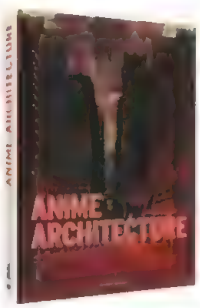
Dans son dernier numéro, la revue *XXI* dédiée aux grands reportages graphiques nous propose « Les soldats du blasphème », un « repo » de Solène Chalvon-Fioriti illustré par Cat O'Neil, qui s'attarde en profondeur sur les fanatiques se croyant obligés de tuer pour protéger le prophète de la critique. Plus loin, Jeanne Macaigne propose une visite illustrée des prisons pour mineurs. En 196 pages top chrono, faites le plein de reportages qui élèvent le débat. ■ **GV**

REVUE XXI, N°56 *AUTOMNE 2021*
Trimestriel édité par 4 Revues, broché, 196 pages couleurs 19 €, disponible

ARCHITECTURE ET ANIMATION JAPONAISE



Qui a vu *Ghost in the Shell 2* de Mamoru Oshii sait à quel point les paysages urbains peuvent être époustouflants dans l'animation japonaise, fourmillant de détails au point que l'œil manque de temps pour tout observer. C'est ce que prouve aussi l'ouvrage *Anime Architecture* à travers 400 illustrations ayant servi à la réalisation de huit films. Les dessins publiés, fruit de dix ans de recherches menées par l'auteur avec les studios, sont réalisés à la main. Dépourvues de présence humaine, certaines peintures sont reproduites en vis-à-vis des scènes du film qui les utilisent, avec les personnages incrustés. Elles offrent, par exemple sur *Akira* ou *Ghost in the Shell*, un tout autre regard à celui qui aurait vu ces films cent fois et croirait les connaître par cœur. ■ **JSK**



ANIME ARCHITECTURE *· MONDES IMAGINAIRES ET MÉGALOPOLES INFINIES*
par Stefan Riekeles
Mana Books, livre cartonné, 256 pages couleurs, 34,90 €, disponible

ASSOCIATION DES ARTS COMBATTIFS

Depuis plusieurs années, le photographe Reza Deghati et le dessinateur Plantu ont pris l'habitude de confronter leurs créations afin de booster au maximum le regard humaniste qu'ils portent sur le monde. *Regards croisés* est un beau-livre à l'italienne dans lequel le duo propose quatre-vingts nouvelles associations inédites de dessins et de photos sur des thèmes d'actualité tels que les enfants victimes de la guerre, de la maladie, du sous-développement et de la connerie humaine dans un monde brutal. Mêlant photos choc sans être outrancières et dessins matières à réflexion intense, ce livre est une lecture nécessaire pour ne pas oublier que la vie n'est pas un long fleuve tranquille pour des milliards de personnes. ■ **GV**

REGARDS CROISÉS
par Plantu & Reza
Gallimard, livre cartonné, 192 pages couleurs, 30 €, disponible

CHIC ET ESSENTIEL

Classique intemporel de la littérature jeunesse, *Le Vent dans les saules* de Kenneth Grahame est une découverte à chaque nouvelle parution. Dernière en date, une édition au format album, illustré par le maître de l'aquarelle *made in Britain*, j'ai nommé Chris Dunn en personne. À travers une succession d'illustrations pleine page ou sur double, Messieurs Crapaud et Blaireau profitent d'une vie bien tranquille au bord de la Tamise, dans un décor campagnard calme et reposant. Pierre angulaire de la *fantasy* animalière, cette nouvelle version reliée avec marque-page a rendez-vous avec un bon paquet de sapins de Noël dans les prochains jours. ■ **GV**

LE VENT DANS LES SAULES
par Chris Dunn, d'après Kenneth Grahame
Caurette, album cartonné, 262 pages couleurs, 36 €, disponible

CECIL B. DEMILLE AVANT LA LETTRE

Gustave Doré : *Un monstre à Brocéliande*, extrait de l'ouvrage
© Bibliothèque nationale de France

Valérie Sueur-Hermel est conservatrice à la BNF et Alix Paré diplômée de l'École du Louvre. À eux deux, ces brillants esprits ont conçu *Fantastique Gustave Doré*, un impressionnant pavé dans lequel le duo propose une synthèse esthétique des univers de l'artiste dans les domaines de la caricature, de la gravure, de l'illustration et de la sculpture. Afin d'être complètement didactique, l'ouvrage ne se limite pas aux commentaires des œuvres présentées : une passionnante introduction technique explique, à l'aide de schémas, les procédés choisis par le maître pour arriver à ses fins. Précurseur de l'imagerie moderne, Gustave Doré mérite d'être redécouvert par un plus grand nombre, tant ses images *fantasy* pourraient servir de décor au Hellfest. ■ **GV**

FANTASTIQUE GUSTAVE DORÉ
par Alix Paré & Valérie Sueur-Hermel
Éditions du Chêne, livre broché, 480 pages couleurs, 59,90 €, disponible

Arthur, Isidore, Germain, Paul, Friedrich et tous les autres

Hautement inspiré par les esprits les plus tourmentés de la création, Frédérik Pajak est l'auteur d'une série de manifestes incertains où se croisent Van Gogh, Nietzsche, Emily Dickinson ou Marina Tsvetaieva. Avec *J'irai dans les sentiers*, il emmène le lecteur en promenade le long de la côte Adriatique à la recherche d'une capsule temporelle dans laquelle l'attendraient ses souvenirs ado escents sur Rimbaud, Lautréamont et Germain Nouveau, dans un grand cocktail de vie incertaine, de nostalgie et d'insouciance. Bref, encore un grand récit de la part d'un esprit brillant, habitué du baroud romantique. ■ **GV**

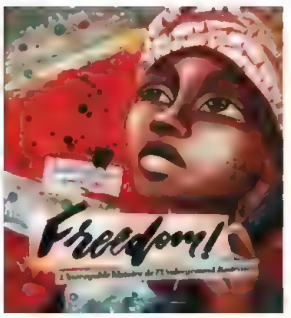
J'IRAI DANS LES SENTIERS
par Frédérik Pajak
Éditions Noir sur blanc, livre broché avec rabats, 296 pages N&B 25 €, disponible

Bouquin oxygénant

Globe-trotteur infatigable, l'artiste Nicolat Jolivot s'est posé quelques temps pour réaliser *Voyages dans mon jardin*, dans lequel il évoque l'histoire du lopin de terre organisé en massif qui ceint la demeure familiale depuis maintenant deux siècles. Au fil des pages, l'ouvrage recense la faune et la flore du lieu tel un inventaire tout-terrain. L'auteur y glisse insectes, feuilles volantes évadées d'un arbre et personnages de chair véritable qui animent la place. Véritable bouffée d'oxygène par les temps qui courent, ce beau-livre est autant une ode à la nature qu'une invitation à voyager chez soi. ■ **GV**

VOYAGES DANS MON JARDIN
par Nicolas Jolivot
HongFei, livre cartonné sous jaquette, 216 pages couleurs, 39 €, disponible

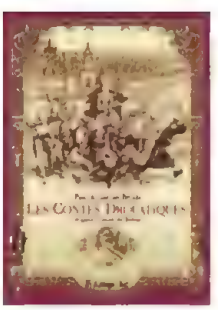
Livre mémoriel



Grand format au graphisme particulièrement travaillé, *Freedom !* raconte l'histoire de la militante abolitionniste Harriet Tubman et du réseau ferroviaire de libération des esclaves du Sud vers le Nord des Etats-Unis. Scénarisé par Jennifer Dalrymple et dessiné par Justine Brax, cet album destiné aux enfants propose une documentation historique sérieuse qui explique clairement comment ce chemin de fer clandestin américain a largement œuvré pour l'abolition de l'esclavage. ■ **GV**

FREEDOM ! *L'INCROYABLE HISTOIRE DE L'UNDERGROUND RAILROAD*
par Jennifer Dalrymple & Justine Brax
Albin Michel Jeunesse, album cartonné dès 8 ans, 96 pages couleurs, 22,90 €, disponible

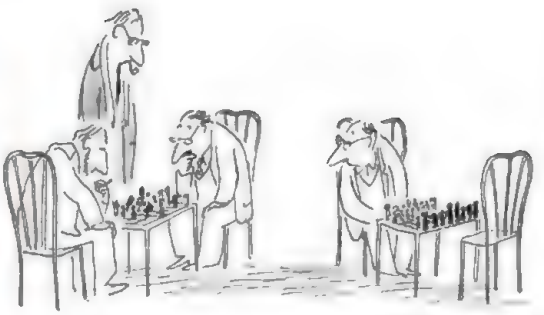
Balzac, l'éternel retour



Après Gustave Doré, Dubout et Robida, c'est au tour des frères Bruzzi d'adapter quatre histoires particulièrement lestes – *La belle impéria*, *Le péché véniel*, *L'héritier du diable* et *La connétable* –, que Balzac considérait de son vivant comme son chef-d'œuvre. Dans ces *Contes drolatiques*, Gaëtan et Paul Brizzi osent avec brio en donner une version encore plus truculente que l'originale. Cette relecture osée serait approuvée par Balzac si le purgatoire daignait lui signer un bon de sortie. ■ **GV**

LES CONTES DROLATIQUES
par Paul & Gaëtan Brizzi, d'après Balzac
Futuropolis, livre cartonné, 128 pages en bichromie, 21 €, disponible

UN 102 POUR LA ROUTE

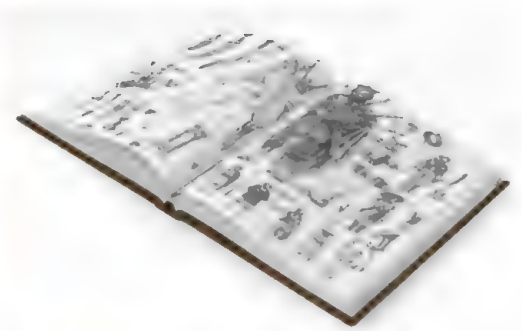

© Süskind & Sempé / Denoël-Fayard

Le sapin de Noël se profilant à l'horizon, les amateurs d'humour bien tourné seront ravis d'apprendre l'arrivée de deux nouveaux titres du dessinateur Sempé. Le premier est une nouvelle de l'écrivain allemand Patrick Süskind, richement illustré de dessins en couleurs pleine page de l'auteur du *Petit Nicolas*. Dans cette histoire rondement menée, un jeune arrogant et un vieillard chenu s'affrontent aux échecs dans le jardin du Luxembourg. Tout simplement magique ! Avec *Carnets de bord*, les Cahiers Dessinés ajoute un nouveau volume à leur imposante collection de trésors. Après une préface de Patrick Modiano, c'est toute une symphonie de crayonnés rapides et autres dessins préparatoires tout simplement incroyables qui s'offrent aux yeux des lecteurs. En quelques traits, Jean-Jacques Sempé ébauche des sourires qui, une fois achevés, déclencheront des éclats de rires. C'est beau. ■ **GV**

UN COMBAT
par Patrick Süskind et Sempé
Denoël/Fayard, broché avec rabats, 80 pages illustrées en couleurs, 16 €, disponible

CARNETS DE BORD
par Sempé
Les Cahiers dessinés, livre broché, 240 pages N&B, 35 €, disponible

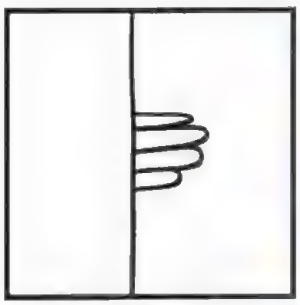
LE RETOUR DE MONSIEUR PLUS



Deux ans après une première version qui avait laissé les fans sur le flanc, les éditions Caurette en remettent une couche avec cette nouvelle édition grand luxe de la nouvelle de Kipling, *L'Homme qui voulut être roi*, enrichie des dessins d'Armel Gaulme. Les 139 planches en noir et blanc de la première édition se voient augmentées de 90 croquis inédits et 16 pages d'aquarelles en couleurs. Afin de rendre cette édition à l'attention des bibliophiles, une postface rédigée par Alan Lee (concepteur graphique sur les films de Peter Jackson, entre autres) complète le tout. ■ **GV**

L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE ROI
par Rudyard Kipling & Armel Gaulme
Caurette, livre cartonné, 248 pages N&B et couleurs, 39 €, disponible

APPROVED BY FRANK ZAPPA

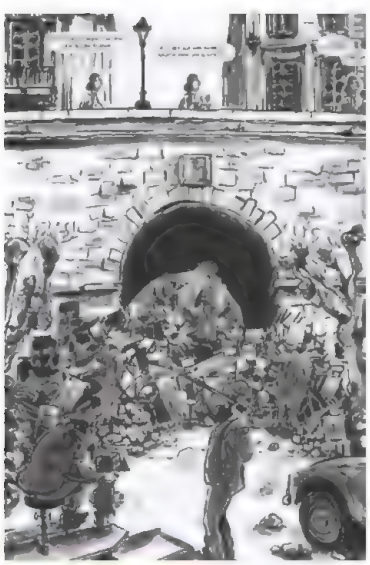


VUE INTÉRIEURE
DU MANTEAU DE NAPOLÉON
Inside view
of Napoleon's coat

Petit par son format mais énorme par son contenu, *Un Mexicain sur son vélo et 119 autres droodles*, de Roger Price, est le bouquin à lire avant la fin du monde. Grâce à une couverture explicite, tous les béotiens comprendront d'un simple coup d'oeil qu'un *droodle* est une devinette graphique. Créé par Price au cours des années 50, ce divertissement surréaliste est ici présenté dans une version avec solutions bilingues anglais/français intégrées d'office. Si la présence de légendes peut énerver les puristes, elles sont malgré tout nécessaires pour en décrypter certains. ■ **GV**

UN MEXICAIN SUR SON VÉLO *ET 119 AUTRES DROODLES*
par Roger Price
La Table ronde, broché avec rabats, 168 pages N&B, 12,90 €, disponible

L'ARROSEUR ARROSÉ



Quand Wes Anderson a planté sa caméra dans les rues d'Angoulême en 2018 pour le tournage de *The French dispatch*, il ne s'imaginait sûrement pas que son film allait s'attirer autant les foudres de la bien-pensance bling-bling. Transposition de la BD franco-belge sur grand écran, le film s'adresse à un public adepte des univers « ligne claire » du Journal de *Tintin* ou de *Spirou*. Pendant le tournage, Angoulême s'est retrouvée à jouer le rôle d'un Paris au temps de Blake et Mortimer. Bon, renommer cette ville imaginaire en « Ennui-sur-Blasé » a peut-être été mal perçu par les adeptes des costumes trop courts… Il n'en reste pas moins que toute cette agitation a inspiré le livre *Wes in town, un tournage à Angoulême* à une douzaine de dessinateurs angoumoisins (Thibault Balahy, Julie Gore, Giorgio Marras, Miss Paty, Louise Laveuve, Sylvain Delcourt…) qui résument, en gaufriers de toutes tailles, une foultitude d'anecdotes et autres histoires autour du tournage. Reportage sympathique qui a mis du temps à prendre forme à cause de cette saloperie de Covid, ce livre vaut le coup d'œil, ne serait-ce que pour soutenir cette initiative bienvenue. ■ **GV**

WES IN TOWN, UN TOURNAGE À ANGOULÊME
par collectif
Makisapa, album cartonné, 128 pages couleurs, 19 €, disponible

Mieux que les épinards

Patrice Killofer est l'illustrateur en vogue du trimestre. Chez Wombat, il signe une très jolie couverture pour *Ce que je dirais aux Martiens* du génialissime Jack Handey, un humoriste américain né avec le sens de la formule choc qui sait dézinguer ceux qui le méritent. Pour les plus jeunes, il a réalisé la couverture et les illustrations intérieures du *Mille nuits plus une* de Victor Pouchet. Dans ce conte, le fils du mahârâja Sheyhavan brave les conventions pour épouser la fille du jardinier, mais cette dernière se sent vite prisonnière de sa condition et finit par s'enfuir. Mais comment ose-t'elle ?! ■ **GV**

CE QUE JE DIRAIS AUX MARTIENS
par Jack Handey
Wombat, livre broché avec rabats
208 pages N&B, 20 €, disponible

MILLE NUITS PLUS UNE
par Victor Pouchet, illustré par Killoffer
L'École des Loisirs, roman broché,
208 pages couleurs, 10 €, disponible

Underground XXXL

Les photographies de rue qui ont rendu Vivian Maier célèbre ont été découvertes après sa mort. Parallèlement à l'exposition consacrée à cette artiste aussi compulsive que secrète au musée du Luxembourg jusqu'au 16 janvier 2022, la dessinatrice Paulina Spucches a réalisé une BD au graphisme attirant, à partir de différents clichés originaux autour desquels elle brode une histoire. ■ **GV**

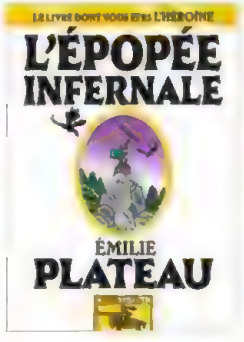
VIVIAN MAIER,
À LA SURFACE D'UN MIROIR
par Paulina Spucches
Steinkis, album cartonné, 151 pages couleurs,
22 €, disponible

BD poignante

Elevée entre sa Germanie natale et les États-Unis, Elizabeth Pitch a pris ce qu'il y avait de meilleur dans la bande dessinée impertinente de ses deux pays. Fun Girl est une asperge à l'aise dans ses baskets. Elle vit en coloc' chez un couple et passe une partie de la journée à des travaux manuels sur lesquels nous giclerons assez rapidement. Tranche de vie imaginaire, entre *comic trash* et ligne claire – qui ne va pas le rester longtemps, l'ouvrage est fort poilant. ■ **GV**

FUN GIRL
par Elizabeth Pitch
Les Requins Marteaux, album broché, 260 pages couleurs, 30 €, disponible

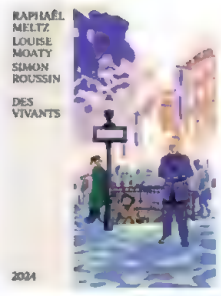
Toi aussi, essaie le chemin de croix



Avec *L'Épopée infernale*, Émilie Plateau ressuscite un concept oublié : le livre dont le lecteur est le héros. Format créé pour inciter les gamins à ouvrir un livre, le genre a connu son heure de gloire avant l'apparition des jeux vidéo qui l'envoyèrent aux oubliettes de l'histoire du divertissement enfantin. Loin d'être rétro, l'ouvrage de Plateau utilise le principe pour ironiser grandement sur la condition de dessinateur-illustrateur. Afin de corser le challenge, il n'y a qu'un choix de rôle offert au lecteur : autrice de BD. ■ **GV**

L'ÉPOPÉE INFERNALE
par Émilie Plateau
Misma, album cartonné avec jaquette, 280 pages N&B, 16 €, disponible

ENGAGEMENT MODE D'EMPLOI



Première BD du réel à être publiée chez 2024, *Des vivants* retracent minutieusement l'histoire du « réseau du musée de l'Homme », l'un des premiers organismes clandestins de la Résistance française, de 1940 à 1942. Avec ce livre d'exception, le lecteur est embarqué dans une capsule temporelle. Raphaël Meltz et Louise Moaty ont amassé et détaillé une documentation incroyable pour en tirer un scénario le plus fidèle possible aux faits et propos réels, tandis que le dessin de Roussin est stupéfiant de maîtrise et de lisibilité. L'engagement de ces insoumis, bientôt trahis, les conduira dans les camps ou au poteau. Véritables héros, ils n'ont pourtant pas eu la reconnaissance qu'ils méritaient. Bien que ce livre ne suffise pas à corriger les injustices passées, il rappelle de belle manière la lutte d'une poignée de personnes au service de la liberté. ■ **GV**

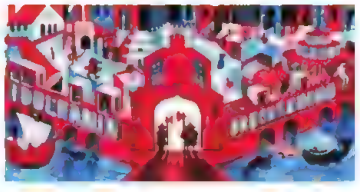
DES VIVANTS
par Raphaël Meltz, Louise Moaty & Simon Roussin
2024 album cartonné, 260 pages couleurs, 29 €, disponible

BACKDERFEXPLOITATION

Tout le monde n'a pas eu la chance d'étudier aux Gobelins. Derf Backderf, lui, débute sa carrière après quelques mois en tant qu'éboueur dans l'état de l'Ohio. De cette expérience professionnelle intéressante, il tirera la substantifique moelle du roman graphique *Trashed*. Avec *L'Année des ordures*, c'est maintenant au tour de la version fanzine, réalisée sur un coup de tête en 1997, de voir le jour. Complété par deux chapitres réalisés plus tard, l'objet est enveloppé dans un somptueux emballage en papier kraft, vraisemblablement recyclé à partir des poubelles d'un torréfacteur. Pour les complétistes *hard core*. ■ **GV**

L'ANNÉE DES ORDURES par Derf Backderf
Çà et Là, broché avec jaquette, 56 pages N&B, 14 €, disponible

AU ROYAUME DE PORTENAWAK, LA SORCIÈRE DEALE DU CRACK



Idulfania est une œuvre de jeunesse réalisée par Brecht Evens entre 2009 et 2011. Il s'agit d'une série de *strips* de *fantasy* absurde qui relate l'histoire d'une terre imaginaire où se croisent chevaliers, sorcières, personnages de contes de fées et créatures mythiques. Entre humour noir et parodie, l'ensemble devrait ravir les amateurs de curiosités surréalistes bien faites. Présenté dans un format à l'italienne sensiblement plus petit que la version éditée par le Cartoonmuseum de Bâle, cet album a cependant le mérite de ne plus être en allemand. Cela peut aider à comprendre l'œuvre de cet auteur néerlandais. ■ **GV**

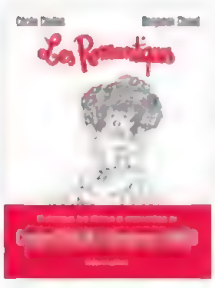
IDULFANIA
par Brecht Evens
Acte Sud BD, album cartonné, 64 pages couleurs, 18 €, disponible

GET YOUR KICK ON TRACK 66

Les bonnes choses ayant toujours une fin, Jonathan sort pour la dernière fois son sac à dos du placard avec ce dix-septième épisode qui amène le lecteur sur la piste de Yéshé. Alors qu'il vient de prendre son billet de retour pour Genève, le héros reçoit une lettre qui le pousse à différer son départ pour reprendre sa moto tout terrain. Véritable ode au bourlingage à travers les décors somptueux du Tibet, cette BD d'aventure est aussi pleine d'enseignements. En effet, qui savait jusqu'à présent qu'un *momo* était un ravioli au pays des lamaseries ? Afin de conclure cette saga de la manière la plus helvète qui soit, et pour le plus grand plaisir des amateurs de chocolat, plusieurs caméos montrent une tablette de pur local… ce qui prouve bien que cette fève, une fois manufacturée, est essentielle pour le moral du combattant. Outre ce détail intéressant, attardez-vous sur la playlist conseillée avec l'album, plutôt bien vue. ■ **GV**

JONATHAN T17 *- LA PISTE DE YÉSHÉ*
par Cosey
Le Lombard, album cartonné, 56 pages couleurs, 12,45 €, disponible

#Balance TonRomantique



Si l'ouvrage concourait au Phallus d'or de l'année, il aurait ses chances. En une soixantaine de dessins très suggestifs, Cécile Coulon (au stylo-plume) et Benjamin Chaud (au crayonnage d'une main) revisitent à leur manière les grands classiques du poème fougueux. Ainsi, L'*Odyssée* version bondage, avec Ulysse attaché au mât, démontre bien qu'Homère avait de sacrés fantasmes plein la tête. Pour *Richard III*, heu… On botte en touche. ■ **GV**

LES ROMANTIQUES
par Cécile Coulon & Benjamin Chaud
Robert Laffont, album broché,
128 pages couleurs, 21 €, disponible

Potsdam, nid d'embrouilles

À la chute de Berlin, Joseph Staline, « Père des peuples », met au point une grosse embrouille : afin de justifier la présence des troupes russes dans le bloc de l'Est en construction, il fait planer le doute sur la mort du Führer. Scénarisé par le journaliste d'investigation et réalisateur Jean-Christophe Brisard, *Hitler est mort !* s'appuie sur des faits réels auxquels beaucoup ont encore du mal à croire. Dessiné de main de maître par Alberto Pagliaro dans un style réalistico-réaliste *vintage*, cette BD met l'Histoire à la portée de tous. ■ **GV**

HITLER EST MORT ! T2 *MORT AUX ESPIONS !*
par Jean-Christophe Brisard & Alberto Pagliaro
Glénat, album cartonné, 64 pages couleurs, 15,50 €, disponible

On ne chinoise pas avec Polly

Destiné aux ado escents, *Polly* aborde la thématique du genre. Dès sa naissance, Polly pose un problème. Le bébé est-il un garçon ou une fille ? Face à ce dilemme, le médecin presse les parents de faire un choix. Polly sera donc un garçon malgré tous les doutes que cette décision soulève. Devenu adulte, Polly constate qu'il ne se sent ni fille ni mec. C'est le début des soucis... Scénarisé par Fabrice Melquiot et dessiné par Isabe le Pralong, cet ouvrage s'adresse à tous. ■ **GV**

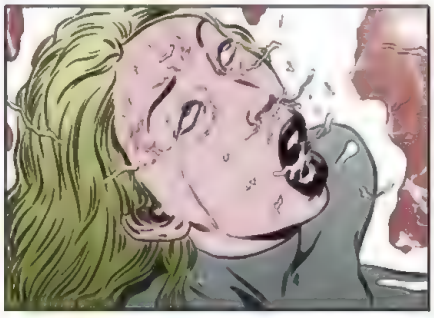
POLLY
par Isabelle Pralong & Fabrice Melquiot
La Jo.e de lire, broché avec rabats, 152 pages couleurs, 21,90 €, disponible

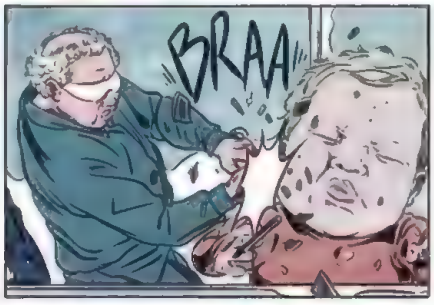
Quand l'État s'occupe de tout

Plus qu'un livre, un véritable phénomène. Dans cette saga digne d'Orwell, la natalité est en chute libre et les religieux fanatiques qui régissent le monde décident d'asservir les femmes encore fertiles pour les faire pouliner au service du régime. Entre Lebensborn et camps de concentration *for the people*, cette uchronie de Margaret Atwood est maintenant disponible en bande dessinée grâce aux encres et aquarelles de la Canadienne Renée Nault, dans un format qui rappelle le roman. Il ne reste plus qu'à acheter une solide table de chevet pour la poser dessus, avant de faire de beaux cauchemars. ■ **GV**

LA SERVANTE ÉCARLATE
par Margaret Atwood & Renée Nault
Robert Laffont, album broché, 248 pages couleurs, 23 €, disponible

BOUQUIN VISIONNAIRE

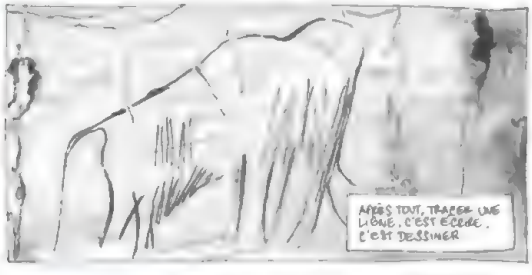




Réunion des deux albums *Premium +* et *Développement durable* sous le nom de *Total*, cette réédition pratique, dans un format de poche à couverture dorée, est tout simplement irrésistible. On aime autant son aspect de bible cossue que le contenu riche en cynisme et humour grinçant. Rappel des faits : Kirt Dorell est un homme d'affaires qui ne vit que pour assouvir sa passion du *deal*. Sans scrupules, il voit le monde comme une grande partie de Monopoly. Complètement barré à l'ouest, son meilleur interlocuteur – et son plus grand fan – n'est autre que son psychiatre. À lire en s'imaginant qu'Ugo Bienvenu décrit tout simplement la réalité des affairistes... Au cas où il serait utile de le rappeler, les riches s'en mettent plein les poches depuis le début de la pandémie, sans s'inquiéter une seule seconde des milliards de personnes qui sont dans la mouise. ■ **GV**

TOTAL par Ugo Bienvenu
Denoël Graphic, album cartonné 376 pages couleurs 22,50 €, disponible

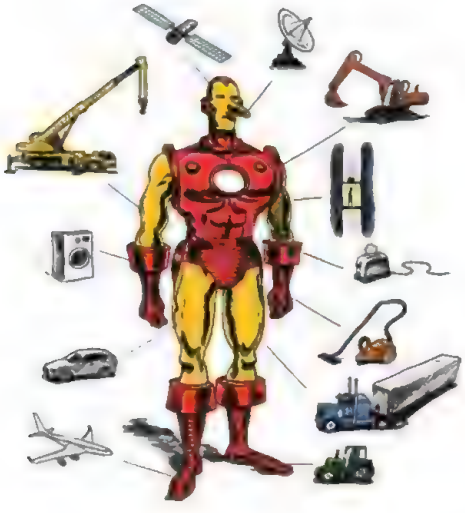
UN LIVRE QUI VA MARCHER



Entre BD et reportage, *Le Droit du sol* d'Étienne Davodeau promène le lecteur le long d'une grande diagonale, entre deux lieux distants l'un de l'autre de huit cents kilomètres. Sur les parois de la grotte de Pech Merle, des hommes de la Préhistoire ont légué, à une humanité qu'ils n'imaginaient même pas, des peintures rupestres exceptionnelles. À l'autre bout, dans le petit village de Bure, des hommes civilisés envisagent d'enfouir sous terre des déchets nucléaires qui mettront des milliers d'années à disparaître. En 2019, Davodeau relie les deux points à pied, avec de quoi dessiner dans son sac à dos. De ce périple, il a réalisé un livre qui incite à la réflexion. ■ **GV**

LE DROIT DU SOL,
JOURNAL D'UN VERTIGE
par Étienne Davodeau
Futuropolis, album cartonné, 216 pages couleurs, 25 €, disponible

LE COIN PLANÈTE ET ENVIRONNEMENT



Ce livre est né d'une crainte de la montée du thermomètre d'ici une trentaine d'années. Pour le réaliser, Christophe Blain est allé à la rencontre de Jean-Marc Jancovici, un ingénieur qui sait tout sur le changement climatique. Après avoir longuement écouté le spécialiste, le dessinateur s'est mis dans la peau de Candide pour exposer le problème le plus simplement du monde. Le résultat est un ouvrage édifiant. À l'aide d'exemples faciles à comprendre, le duo détaille un mécanisme [illegible]ippant qui risque bien de conduire le monde au désastre si rien n'est fait. Au fil des planches, les dangers de l'industrialisation des méthodes de production sont clairement expliqués, à l'aide de dessins compréhensibles au premier coup d'œil. Entre un pêcheur seul dans sa barcasse qui lance son petit filet à la mer et un chalutier géant, la différence est explicite. Afin de contrer le propos technique et didactique de l'ouvrage, Blain y a injecté une bonne dose d'humour, pour apprendre à se défendre tout en s'amusant. ■ **GV**

LE MONDE SANS FIN
par Jean-Marc Jancovici & Christophe Blain
Dargaud, album cartonné 196 pages couleurs, 27 €, disponible

COCHON QUI S'EN DÉDIT

Après les multiples adaptations de *1984*, c'est maintenant au tour de *La Ferme des animaux* de passer sur la table à dessins. Court roman du grand George Orwell, le texte bénéficie d'une nouvelle traduction de Josée Kamoun. Dans cette fable animalière, deux cochons dirigent la révolte contre les humains qui les oppressent. Pour ce faire, tous les animaux sont d'accord pour instaurer une société égalitaire. Malheureusement, si l'idée est plaisante, les égos s'aiguisent vite. Illustré par le brésilien Bernardi Odyr, ce récit fort revient à temps pour comprendre pourquoi les hommes et femmes politiques d'aujourd'hui sont tou.te.s nés sous le signe astrologique du cochon à pattes noires. ■ **GV**

LA FERME DES ANIMAUX
par Bernardi Odyr, d'après George Orwell
Grasset, album cartonné, 176 pages cou eurs, 20 €, d'sponib e

Blue is the house

Dans la rubrique « c'était mieux avant », Isabelle Bauthian (scénario) et Sandrine Revel (dessin) continuent leur œuvre d'utilité publique en transposant les livres d'Armistead Maupin en BD. Dans ce deuxième tome des *Chroniques de San Francisco*, les pensionnaires du 28 Barbary Lane tenu par Mrs Madrigal se retrouvent éparpillés pour cause de Thanksgiving. Pendant que Mary Ann et Michael filent le parfait amour sous les tropiques, Mona, désormais standardiste dans un bordel, en apprend de belles sur sa logeuse. Doux-amer, sucré-salé, aigre-doux : on adore ! ■ **GV**

CHRONIQUES DE SAN FRANCISCO T2
par Isabelle Bauthian & Sandrine Revel, d'après Armistead Maupin
Steink's, album cartonné, 128 pages couleurs, 19 €, disponible

Tel qu'il est, il nous plaît

Un journaliste en puissance sommeille en chaque dessinateur. Dans *En coulisse*, un joli petit bouquin à l'italienne, Pierre Wazem a compilé moult *strips* dessinés à même les tréteaux qui soutiennent sa planche de bois, dans lesquels il magnifie par son esprit frondeur le train-train des festivals de Suisse et de Navarre. Souvent bien vu, souvent de mauvaise foi, ce reportage sur le tas offre même un délicieux interlude sur le Covid long dont a été victime l'auteur. Édifiant à presque toutes les pages. ■ **GV**

EN COULISSE par Pierre Wazem
Atrabile, album broché, 64 pages N&B et bichromie, 10 €, disponible

Heili heilo, nouzalonOboulot !

Quand l'illustrateur Julien Baer rencontre le trublion de la chanson française qu'est Philippe Katerine, cela donne *Le Pirannosaure*, l'histoire charmante d'un curieux dino rose. À l'aide d'un flash-code, les amateurs d'henridèsqueries punkoïdes pourront télécharger la chanson dérivée écrite par les auteurs sur le mobile parental. Des heures d'amusement au programme, en chantant « le pi, le pa, le po, le pirannosaure ». ■ **GV**

LE PIRANNOSAURE
par Julien Baer & Philippe Katerine
Hélium, album cartonné, dès 2 ans, 40 pages couleurs, 15,90 €, disponible

Prouesse imprimée

Joli livre à systèmes, *La Petite Créature* de Marjolaine Leray est bourrée de trouvailles étonnantes pour transformer la lecture en une expérience incroyable. On passe sur l'encre fluo et coups de massicot pour créer une issue de secours. Cette petite prouesse technique est encouragée par le Département du Val de Marne, qui soutient l'autrice en offrant son livre à tous les enfants du 9-4 nés en 2022. ■ **GV**

LA PETITE CRÉATURE
par Marjolaine Leray
Éditions Courtes et Longues, album cartonné, dès 3 ans, 112 pages couleurs, 22 €, disponible

DUO GAGNANT

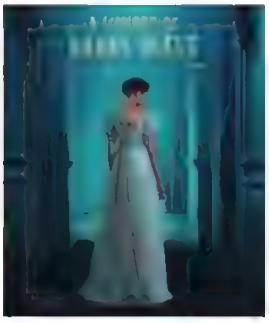
Alors que le père Noël est bien parti pour se pointer en décembre, c'est aussi le grand retour de Hubert Noël, le personnage imaginé par le duo Susie Morgenstern et Serge Bloch dans *Joker* en 1999. Nouvellement retraité de la fonction publique, l'ex-professeur s'ennuie sévère car ses élèves lui manquent. Mais il a à peine le temps de déprimer que l'inspecteur académique lui propose de rempiler comme directeur de son ancienne école, après que la méchante directrice Madame Pérez s'est cassé le cou en tombant d'une échelle. Pour la première fois de sa vie, Hubert Noël peut en toute liberté appliquer ses principes éducatifs jugés loufoques par ses pairs.

Dans *Une vieille histoire*, Susie Morgenstern raconte l'histoire d'une petite vieille tellement occupée qu'elle n'a pas vu le temps passer. Devant son miroir, elle se rappelle alors les bons et les mauvais moments qui ont jalonné son existence. Un texte tout en tendresse, toujours accompagné des illustrations de Serge Bloch qui ne sont pas en reste. En fait, Serge Bloch, c'est le nouveau Sempé ! ■ **GV**

MAÎTRE JOKER
par Susie Morgenstern & Serge Bloch
L'École des loisirs, roman broché, dès 6 ans, 104 pages couleurs, 7 €, disponible

UNE VIEILLE HISTOIRE
par Susie Morgenstern & Serge Bloch
Sarbacane, album cartonné, 48 pages couleurs, 13,90 €, disponible

GANG OF SISTERS



Les amateurs de Perrault dans le texte risquent d'avoir un choc quand ils ouvriront ce bel ouvrage qu'est *À l'ombre de Barbe-Bleue*. Dans cette relecture aussi moderne qu'éclairée, Charlotte Moundlic dépoussière le conte en imaginant un mariage un peu arrangé entre cet homme riche et sa nouvelle épouse. En résumé, ce sont les femmes qui s'occupent du dénouement, par une méthode classique, certes, mais en faisant fi des frères pour l'embrochage final. Magnifiquement ornée des illustrations à l'huile et à l'aquarelle de François Roca, cette surprenante version mérite qu'on y jette deux yeux plutôt qu'un œil. ■ **GV**

À L'OMBRE DE BARBE-BLEUE
par Charlotte Moundlic & François Roca
Albin Michel Jeunesse, album cartonné, dès 6 ans, 40 pages couleurs, 18 € disponible

CLASSIQUES INCREVABLES

Connus pour leur travail sur la série de films *Harry Potter*, Miraphora Mina et Eduardo Lima, alias MinaLima, ne sont pas avares de trouvailles dès qu'ils éditent un grand classique dans leur collection dédiée. Cette fois, le texte original du *Magicien d'Oz* de L. Frank Baum se voit entièrement relooké grâce à toute une série de surprises. Au hasard des pages, les pop-ups et les dépliants se succèdent. Une paire de lunettes colorées est même cachée dans le volume. Grâce à toutes ces innovations, la quête vers la Cité d'Émeraude n'en est que plus excitante. De prime abord plus classique, la version de *L'Île au trésor* de Robert Louis Stevenson illustrée par Maurizio A.C. Quarello n'en est pas moins surprenante par son format géant de 26 x 37,2 cm. Les dessins sont tout simplement énormes. ■ **GV**

LE MAGICIEN D'OZ
par MinaLima, d'après L. Frank Baum
Flammarion, album cartonné dès 8 ans, 256 pages couleurs, 29,90 €, disponible

L'ÎLE AU TRÉSOR
par Robert Louis Stevenson & Maurizio A.C. Quarello
Sarbacane, album cartonné, 144 pages couleurs, 28 €, disponible

ROCK AND ROLL

Pour le 400e anniversaire de la naissance du fabuliste, l'illustratrice Rébecca Dautremer s'est vu confier la réalisation d'un recueil reprenant à sa façon 26 fables de Jean de La Fontaine. Le résultat est stupéfiant de hardiesse et d'humour. La représentation des animaux est bien souvent déroutante, à l'image de ce corbeau *crooner* roucoulant dans son micro tête de mort *vintage* pendant que le renard lui tire sa montre. Dans les textes, Rébecca Dautremer souligne les mots compliqués ou vieux jeu et les explique en marge sous forme de gra[illegible] tis. ■ **GV**

FABLES DE LA FONTAINE
par Rébecca Dautremer
Réunion des musées nationaux / Grand Palais, album cartonné dès 8 ans, 80 pages couleurs, 19,90 €, disponible

Paint it Blake

Si Roald Dahl est mort depuis longtemps, sa longue collaboration avec Quentin Blake continue à faire des siennes. *Ne deviens jamais grand !* s'inspire de l'univers du Gallois et s'adresse aux petits trublions du fond de la classe, toujours prêts à partir à l'aventure ou à laisser errer leur imagination. À offrir à tous les gamins timorés qui n'osent pas faire de bêtises. Ils ont tort de rester trop sage. Pour comprendre la vie et l'œuvre de Quentin Blake, le livre éponyme de Joanna Carey raconte tout ce qu'il faut savoir sur un des illustrateurs les plus connus au monde. ■ **GV**

NE DEVIENS JAMAIS GRAND !
par Roald Dahl & Quentin Blake
Gallimard Jeunesse, album cartonné, dès 4 ans, 40 pages couleurs, 14 €, disponible

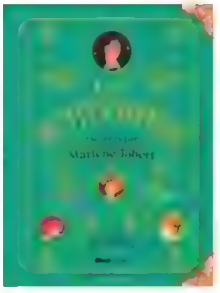
QUENTIN BLAKE
par Joanna Carey & Quentin Blake
Gallimard, livre broché, 96 pages couleurs, 24,50 €, disponible

Livre joueur

La guerre de Troie est terminée. Ulysse veut rejoindre sa famille. Mais voilà, les Dieux en ont décidé autrement… Pour progresser dans *Les Labyrinthes d'Ulysse*, mis au point par Helen et Ian Friel sur des illustrations de Jesus Sotés, le lecteur devra résoudre quelques énigmes pas piquées des vers, mais pas insurmontables non plus. ■ **GV**

LES LABYRINTHES D'ULYSSE
par Helen Friel, Ian Friel & Jesus Sotés
Quatre Fleuves, livre-jeu cartonné, dès 6 ans, 48 pages couleurs, 13,90 €, disponible

Aventures en tout genre



Après une carrière exceptionnelle au cinéma, Marlène Jobert s'est reconvertie il y a une trentaine d'années comme conteuse. Dans *Les Petits Héros*, la star du film *Les cigognes n'en font qu'à leur tête* revisite, avec son style tout en images, six grands classiques : *Aladin et la lampe merveilleuse*, *Jacques et le haricot magique*, *Petit Poucet*, *l'Apprenti sorcier*, *Gulliver et les géants* et *Peter Pan*. Les illustrations du livre ont été réalisées par l'atelier de Philippe Harchy, tandis qu'un flashcode permet d'écouter les contes lus par l'actrice. ■ **GV**

LES PETITS HÉROS
par Marlène Jobert
Glénat Jeunesse, album cartonné, dès 4 ans, 96 pages couleurs, 9,95 €, disponible

Le couteau suisse de la débrouillardise

Dans la série des petits bouquins beaux et essentiels, *Lire* est un format à l'italienne imaginé par l'illustrateur Lorenzo Terranera et le romancier Daniel Pennac. Sur la page de gauche, une action qui ne peut être comprise qu'en lisant l'indication sur la page de droite. Ainsi, pour le mot « heure », le dessin représente deux personnes qui attendent l'autobus. Des déclinaisons multiples, parfaites pour aiguiser la curiosité. ■ **GV**

LIRE
par Daniel Pennac & Lorenzo Terranera
Editions Thierry Magnier, livre broché, 80 pages N&B, 13,90 €, disponible

QUÊTE ET ENQUÊTE EN TERRAIN FANTASTIQUE

Pas aussi prolifique que Benjamin Lacombe mais presque, Guillaume Bianco vient de sortir deux livres qui ont retenu notre attention. Avec *Comment Mélissandre la petite sorcière découvrit le secret du bonheur*, l'auteur ne se contente pas de battre le record du titre le plus long du trimestre. Il propose aussi, sous la forme d'un petit volume carré avec signet en tissu qui permet une bonne prise en main, un récit initiatique dans lequel les jeunes lecteurs découvriront qu'il n'y a pas de formule magique pour être heureux. Ça, c'est une vérité qui risque de tenir ses promesses. *Le Détective du bizarre* est le deuxième titre de la série *Billy Brouillard au pays des monstres*. Fourni avec une loupe spéciale, l'ouvrage est rempli de jeux optiques incroyables pour mener sa propre enquête dans le dos du héros. ■ **GV**

COMMENT MÉLISSANDRE LA PETITE SORCIÈRE DÉCOUVRIT LE SECRET DU BONHEUR
par Guillaume Bianco
Little Urban, album cartonné, 312 pages couleurs N&B, 19,90 €, disponible

BILLY BROUILLARD AU PAYS DES MONSTRES T2 *- LE DÉTECTIVE DU BIZARRE*
par Guillaume Bianco
Soleil, album cartonné, 76 pages couleurs, 17,95 €, disponible

APPENDICES UTILES

Dans la série des petits bouquins utiles pour plus tard, *Mes Mains* met en scène ces deux étranges appendices pleins de doigts qui s'agitent au bout des bras. Au fil des pages, l'auteur de BD Néjib prend ses mains comme exemple pour montrer tout ce qu'il est possible de faire avec. Excellent pour expliquer aux n'enfants qu'ils peuvent s'en servir pour goûter, cuisiner, pêcher... ou bien encore, faire l'âne ou le cracra ! ■ **GV**

MES MAINS
par Néjib
Gallimard Jeunesse, album cartonné, dès 3 ans, 128 pages couleurs, 16,90 €, disponible

KÉK' PART AU-DESSUS DE L'ARC-EN-CIEL AVEC TOTO

D'après ses biographes, Mozart était déjà disque de platine à cinq ans et vendait plus que les Beatles dans les échoppes de Salzbourg. Partant de ce constat, Thomas Fersen s'est mué en professeur pour apprendre aux tout-petits comment manier le Ukulélé. L'album s'appelle *Saute-la-Puce* et raconte l'histoire de cet instrument plus petit qu'une guitare mais plus facile à apprivoiser quand on n'est pas très grand. Les illustrations sont de Benoît Debecker et le livre est accompagné d'un CD de chansons marrantes ■ **GV**

SAUTE-LA-PUCE
par Benoît Debecker Thomas Fersen
Éditions Margot, livre-CD cartonné, dès 3 ans, 40 pages couleurs, 22,90 €, disponible

THE MAN WITH THE GOLDEN HARM

Si Benjamin Lacombe est un directeur de collection comblé tant ses derniers classiques illustrés chez Albin Michel sont attrayants (*Princesse Sara* et *Le Vent dans les saules*), sa nouvelle casquette ne perturbe en rien le rythme de ses parutions en tant qu'auteur. Pas moins de quatre ouvrages jaillis de son pinceau sont sortis chez différents éditeurs au cours du dernier trimestre. Certes, *Blanche-Neige* – avec le texte intégral des frères Grimm – est la réédition d'un album paru en 2010, mais l'ouvrage est désormais enrichi de huit pages de crayonnés et croquis inédits. *Alice, le carrousel* sublime six scènes emblématiques du chef-d'œuvre de Lewis Carroll en 3D, dans un livre *pop-up* qui s'ouvre à la manière d'un incroyable carrousel. Dans le quatrième épisode de *Charlock*, Benjamin Lacombe et le scénariste Sébastien Perez emmènent leurs petits lecteurs à Tokyo, où une malédiction transforme les chats en statues. Le héros félin mène l'enquête pour élucider ce mystère ! Enfin, le même duo gagnant raconte une belle histoire pleine de petits renards heureux dans *La Meilleure Maman du monde*. ■ **GV**

BLANCHE-NEIGE par Benjamin Lacombe
Milan, album cartonné dès 6 ans, 56 pages couleurs, 16,90 €, disponible

ALICE, LE CARROUSEL par Benjamin Lacombe
Soleil, livre cartonné, 6 tableaux en volume, 22,95 €, le 1er décembre

CHARLOCK T4. *ATTAQUE CHEZ LES CHATS-MOURAÏS*
par Sébastien Perez & Benjamin Lacombe
Flammarion, roman broché, dès 6 ans, 80 pages couleurs, 8,50 €, disponible

LA MEILLEURE MAMAN DU MONDE par Sébastien Perez & Benjamin Lacombe
Margot, album cartonné, 64 pages couleurs, 19,90 €, disponible

L'imagination au pouvoir

Artiste pluridisciplinaire, France de Griessen est l'une des dernières chanteuses à textes réussissant à échapper à la normalisation forcée qu'est « l'exception culturelle française ». Esprit libre et indépendant, donc, la dame fait aussi dans le dessin pour enfants avec *Chardon trouve sa maison*, un joli petit bouquin qui clame son appartenance au conte poétique sur sa couverture. L'histoire suggère, peut-être, de laisser les enfants crayonner sur les murs afin de développer leur imagination ; quant à l'objet, il s'adresse à un public encore capable de rêver en regardant une aquarelle. ■ **GV**

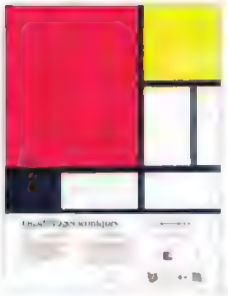
CHARDON TROUVE SA MAISON
par France de Griessen
AAM Éditions, album cartonné, dès trois ans, 32 pages couleurs, 16 €, disponible

Apprendre à trier

Derrière un titre qui sonne comme une chanson de Florent Pagny, se cache un album essentiel pour apprendre le nettoyage à vos charmants bambins. Le duo néerlandais Tybbe Veldkamp (auteur) et Noëlle Smit (dessin) a concocté *À la poursuite du camion poubelle*, l'histoire d'un petit chien rigolo qui joue au chamboule-tout avec les poubelles, avant que les deux éboueurs Bruno et Joja n'arrivent pour collecter les ordures avec leur beau camion. Un livre pour les 4 ans et plus qui a dû bercer l'enfance de Derf Backderf. ■ **GV**

À LA POURSUITE DU CAMION POUBELLE
par Tybbe Veldkamp & Noëlle Smit
Glénat Jeunesse, album cartonné, 32 pages couleurs, 11,90 €, disponible

Mieux que le papier peint



Les amateurs de décorations chics et de bon goût vont se précipiter sur la « Galerie d'art hétéroclite », une nouvelle collection de livres-objets présentant chacun 21 reproductions au format 30 x 40 cm, imprimées sur un épais papier de 300g, à collectionner et à encadrer. Avec ces trois premiers titres, la collection explore différents champs artistiques : les planches naturalistes d'Adolphe Millot, les estampes d'Utagawa Hiroshige et les compositions géométriques de Piet Mondrian. ■ **GV**

LEÇONS DE CHOSES ICONIQUES
par Adolphe Millot
QUADRILLAGES ICONIQUES
par Piet Mondrian
UKIYO-E ICONIQUES
par Utagawa Hiroshige
Éditions du Chêne, collection « Galerie d'art hétéroclite » Chaque livre-objet : 48 pages détachables couleurs. 25 €, disponible

Dessins combattifs

Brad Holland est un artiste américain engagé. Son trait acéré a fait les beaux jours du *New York Times*, du *Rolling Stone Magazine*, de *Play Boy*, du *Times* et d'une pléthore de publications prestigieuses au pays de l'Oncle Sam. Le monde de la caricature féroce lui doit, entre autres, une couverture particulièrement jouissive sur le scandale du Watergate. Pour en découvrir un riche aperçu, procurez-vous ce *Géant endormi*, florilège de ses dessins somptueusement reproduits en noir et blanc. Précédé d'une interview conduite par la réalisatrice Callisto Mc Nulty, ce livre est une belle introduction à l'univers de l'artiste. ■ **GV**

GÉANT ENDORMI
par Brad Holland et Callisto Mc Nulty
Les Cahiers dessinés, broché avec rabats, 224 pages N&B 35 €, disponible

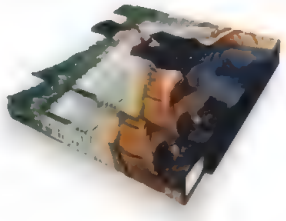
LES GRANDS AIRS DE L'ACCORDÉON

Ouvrage définitivement hors-norme du trimestre, *Qin Opéra* est un leporello de vingt mètres de long une fois déplié. Inspiré d'un roman de Jia Pingwa, cette saga familiale sous l'ère de Deng Xiaoping raconte une année de tribulations de la famille Xia, confrontée à une lutte entre les tenants du modernisme et les défenseurs de la tradition. Réalisé d'un seul tenant par le dessinateur Li Zhiwu, sur un scénario qu'il a imaginé avec l'aide de Men Xiaoyan, cet opéra des gueux en version chinoise est autant un tour de force technique qu'une expérience visuelle à ne rater sous aucun prétexte. ■ **GV**

QIN OPÉRA
par Li Zhiwu & Men Xiaoyan
Editions Patayo, livre-accordéon cartonné, 84 plis N&B, 35 €, disponible

À FOND LA CAISSE

Seul et unique ouvrage d'importance sur l'artiste, *Caillebotte, peintre des extrêmes* est une passionnante monographie réalisée par l'historien et critique d'art Stéphane Guégan. Au fil des superbes reproductions au format 26 x 31 cm, l'auteur brosse un portrait plus complexe que celui du peintre en proie au mal existentiel auquel il est généralement cantonné. Présenté sous coffret, ce pavé relié propose un texte issu d'une recherche éclairée, ainsi qu'une belle galerie de 177 tableaux pour illustrer le propos. Les amateurs de peinture impressionniste sont prévenus : l'ouvrage se doit d'être lu. ■ **GV**



***CAILLEBOTTE**, PEINTRE DES EXTRÊMES*
par Stéphane Guégan
Hazan, cartonné sous coffret 280 pages couleurs, 99 €, disponible

AMITIÉ FRANCO-RUSSE ET PETITS GÂTEAUX

Pierre-Auguste Renoir
Portrait de Jeanne Samary ou ***Rêverie***
(Paris, 1877)
© Adagp, Paris 2021

Avec ce deuxième volume de la collection « Icônes de l'art moderne » dirigée par Anne Baldassari, les amateurs de bel ouvrage apprécieront l'hommage rendu à la collection des frères Morozov, deux Russes qui ont longuement œuvré, tout au long du XIXe jusqu'au début du XXe siècle, pour défendre et promouvoir les peintres modernes français. Réalisées à partir des collections du musée des Beaux-Arts Pouchkine, de la Galerie Trétiakov et du musée de l'Ermitage, ces reproductions grand format (28,5x30,5 cm, avec quelques dépliants) sont précédées de deux préfaces des présidents Macron et Poutine, pour une fois d'accord sur l'importance du sujet. Jusqu'au 22 février, la Fondation Louis Vuitton accueille près de 200 chefs-d'œuvres de la collection, une occasion unique d'admirer des tableaux de Cézanne, Van Gogh ou Picasso aux côtés de ceux de Malevitch et Sérov. ■ **GV**

LA COLLECTION MOROZOV
ICÔNES DE L'ART MODERNE
Collectif
Fondation Louis Vuitton/Gallimard,
Catalogue cartonné, 520 pages couleurs, 49,90 €
disponible

Exposition jusqu'au 22 février 2022
Fondation Louis Vuitton, 8 avenue du Mahatma Gandhi
75016 Paris

ULTIMA RATIO RIGOLUS

Voici deux ouvrages indispensables pour se rappeler que l'humour est l'une des meilleures façons de faire entendre sa voix. Le premier, intitulé *Carrément méchant !*, recense les hauts faits de l'impertinence à la télé, dans la presse, au cinéma, tout en détaillant l'art de mettre des baffes, façon Roy Lichtenstein ou Astérix. Dans *Hahaha*, le commissaire d'exposition Nicolas Liucci-Goutnikov propose un regard sur l'humour comme outil de critique dans un ouvrage bilingue français - néerlandais. ■ **GV**

CARRÉMENT MÉCHANT ! *PARCE QU'S'IL NE FALLAIT AIMER QUE LES GENTILS, NOUS SERIONS MORTS D'ENNUI.*
Collectif
Le Cherche Midi, cartonné, 208 pages couleurs, 35 €, disponible

HAHAHA. *L'HUMOUR DE L'ART*
par Nicolas Liucci-Goutnikov
Skira, broché, 205 pages couleurs, 39 €, disponible

La logique du chaos

Avec *Paul Klee jusqu'au fond de l'avenir*, Stéphane Lambert retrace le parcours de cet artiste allemand né et mort en Suisse, un personnage aussi complexe que fascinant. Du Bauhaus à l'expressionnisme en passant par le surréalisme, Paul Klee a traversé différents courants artistiques. Au fil des chapitres, le poète et essayiste déambule dans les rues de Berne à la recherche des influences locales qui ont inspiré l'artiste. Glissé au fond d'une poche, ce petit livre très éclairé sera l'accessoire indispensable pour se rendre à l'exposition *Paul Klee, entre-mondes* qui se tient en ce moment au Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut de Lille Métropole. ■ **GV**

PAUL KLEE JUSQU'AU FOND DE L'AVENIR
par Stéphane Lambert
Arléa, broché, 120 pages et 35 illustrations couleurs, 18 €, disponible

RÉTROSPECTIVE *PAUL KLEE, ENTRE-MONDES*
jusqu'au 9 janvier 2022
au LaM, 1 allée du Musée 59650 Villeneuve d'Ascq

Symphonie suisse

En parallèle à la sortie du dernier tome de *Jonathan* au Lombard, Cosey nous invite à partager ses voyages et ses pensées, et nous ouvre les portes de son atelier dans un magnifique livre de près de 400 pages. De ses pérégrinations, l'auteur a rapporté d'innombrables carnets qui sont à la fois des outils de travail, des repérages pour les albums à venir et des aide-mémoires pour noter au vol une pensée, un rêve, un souvenir. Dans *À l'heure où les Dieux dorment encore*, l'auteur suisse nous livre tous ses secrets. Sublime ! ■ **GV**

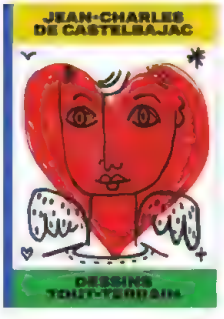
À L'HEURE OÙ LES DIEUX DORMENT ENCORE
par Cosey
Éditions Daniel Maghen, livre cartonné,
400 pages couleurs, 49 €, disponible

Mieux vaut tard que jamais

En complément de l'exposition monographique qui se tient au musée de Grenoble jusqu'au 30 janvier 2022 en partenariat avec le musée d'Orsay, le beau-livre *Bonnard, les couleurs de la lumière*, réalisé sous la direction d'Isabelle Cahn, Guy Tosatto et Sophie Bernard, explique de manière ludique l'importance de la lumière sur les œuvres du peintre, à travers différents lieux où il avait l'habitude d'installer son chevalet. Le texte est accompagné de 175 tableaux et photos prises par l'artiste. ■ **GV**

BONNARD
LES COULEURS DE LA LUMIÈRE
par Collectif
In Fine, catalogue cartonné, 328 pages couleurs, 35 €, disponible

Plus fort qu'un Humvee



Monument du *pop art* vivant, Jean-Charles de Castelbajac est un artiste engagé dans toutes sortes de combats, comme le Sidaction ou la reconstruction de Notre-Dame. Entre deux bonnes actions, il a trouvé le temps réunir, dans *Dessins tout-terrain*, une sélection de travaux inédits réalisés des années 1970 à nos jours. Au hasard de ses sources d'inspiration multiples, l'homme interprète tout ce qui passe à sa portée d'une façon bien souvent visionnaire. Réa isé en papier recyclé et encres végétales, cet ouvrage de poids respecte l'environnement. ■ **GV**

DESSINS TOUT-TERRAIN
par Jean-Charles de Castelbajac
F ammarion, livre cartonné, 288 pages couleurs, 69 €, disponible

PROJET DU WEEK-END : ENVAHIR LA SUISSE

Camille Pissaro
Cueillette des pommes à Éragny
(1888)
© Dallas Museum of Art, Munger Fund

Parmi les expositions à ne manquer sous aucun prétexte, le Kunstmuseum de Bâle accueille jusqu'au 23 janvier prochain *Camille Pissarro, l'atelier de la modernité*, un panorama très complet de l'œuvre de ce peintre considéré comme une des pierres angulaires de l'impressionnisme. Le catalogue de l'exposition, intitulé *Camille Pissarro, the studio of modernism*, met en valeur les liens intergénérationnels entre le peintre et différents artistes avec lesquels il a régulièrement coopéré. ■ **GV**

CAMILLE PISSARRO
L'ATELIER DE LA MODERNITÉ
Exposition jusqu'au 23 janvier 2022
au Kunstmuseum de Bâle

***CAMILLE PISSARRO**, THE STUDIO OF MODERNIST*
Collectif sous la direction de Christophe Duvivier et Josef Helfenstein
Kunst museum Basel/Prestel, cata ogue cartonné, 336 pages couleurs, en anglais, 69 €, d.sponib e

SUR LE PONT DE GRAISSAGE

© 1997, 2020 SQUARE ENIX CO., LTD. All Rights Reserved
CHARACTER DESIGN: TETSUYA NOMURA/ROBERTO FERRARI
LOGO ILLUSTRATION: © 1997 YOSHITAKA AMANO

Le Studio Square Enix a décidé de faire le remake du jeu cultissime *Final Fantasy*, malgré les côtés casse-gueule de l'entreprise. En 2020, la nouvelle version casse la baraque auprès de tous les fans du jeu vidéo. Pour raconter cette saga, l'artbook *Final Fantasy VII Remake - Material Ultimania* revient en détails sur la genèse de cette nouvelle version, sous la direction d'Akira Yamashita. Sur plus de 300 pages, tout l'univers de l'épisode est passé en revue tandis que les développeurs y vont de leurs commentaires pour raconter l'élaboration des personnages, des costumes et des décors. Comme il est d'usage dans cette collection, l'ouvrage sous jaquette est d'un poids plus que respectable. ■ **GV**

FINAL FANTASY VII REMAKE - MATERIAL ULTIMANIA
Collectif
ManaBooks, livre cartonné, 336 pages couleurs, 39,90 €, d sponib e

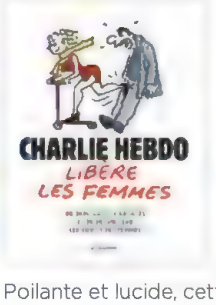
LES MURS ONT TOUJOURS LA PAROLE

« Tout (ou presque) sur l'inconnu le plus célèbre au monde » : voici ce que promet en substance le livre écrit par Alessandra Mattanza sur Banksy, le *street* artiste le plus proche qui soit du fantôme du Bengale. À défaut d'en apprendre plus sur ses origines, cet ouvrage propose le contenu graphique le plus à jour sur l'œuvre de ce mystérieux personnage, quelquefois identifié comme étant Jamie Hewlett.
Avec *Une street histoire de l'art*, Cyrille Gouyette retrace les grands moments de l'art du graffiti de Lascaux à Banksy, à travers les œuvres de plus de 120 artistes représentatifs de cette scène très animée. ■ **GV**

***BANKSY**, TOUT (OU PRESQUE) SUR L'INCONNU LE PLUS CÉLÈBRE AU MONDE*
par Alessandra Mattanza
Éditions Alternatives, livre cartonné, 240 pages couleurs, 29,90 €, disponible

UNE STREET HISTOIRE DE L'ART
par Cyrille Gouyette
Éditions Alternatives, livre broché à rabats, 224 pages couleurs, 25 €, disponible

NOTHING TO SHAKE



Le deuxième livre d'Iris Pouy est une adaptation de *Marx, le retour*, une pièce de théâtre en un acte écrite par l'historien et défenseur des droits civiques Howard Zinn en 1999, dans laquelle le vieil homme revient sur Terre pour constater que notre monde contemporain a encore bien des points communs avec son XIXe siècle industriel. Poilante et lucide, cette BD va peut-être clarifier ses théories aujourd'hui nébuleuses, tant les idées du philosophe ont été galvaudées… *Charlie Hebdo libère les femmes* est un énorme bouquin grand format qui compile cinquante ans d'articles et de dessins sur les droits des femmes. À travers une chronologie nécessaire, l'évolution du discours et de la méthode est intéressante. ■ **GV**

MARX, LE RETOUR par Howard Zinn & Iris Pouy
Revival, album cartonné, 160 pages N&B, 22 €, disponible

***CHARLIE HEBDO LIBÈRE LES FEMMES**, UN DEMI-SIÈCLE D'ARTICLES ET DE DESSINS SUR LES DROITS DES FEMMES*
Collectif
Les Échappés, album broché, 328 pages couleurs, 39 €, disponible

Paint it red

Considéré comme une véritable bible depuis sa première édition, *La Peinture chinoise* est l'ouvrage définitif que tous les gens passionnés du sujet devraient acquérir. Devant la relative pauvreté des connaissances occidentales sur les artistes chinois, Emmanuelle Lesbre est allée sur place pour répertorier 2000 ans de trésors, accompagnée dans sa quête par l'historien Liu Jianlong. Avec près de 80 pour cent d'œuvres inédites en Occident, cet ouvrage méritait cette nouvelle édition grand luxe avec nouvelle couverture, reliure à lacet et impression en double-pages non séparées. ■ **GV**

LA PEINTURE CHINOISE
par Emmanuelle Lesbre & Jianlong Liu
Hazan, cartonné, 480 pages couleurs, 39,95 €
disponible

L'art de la *punchline* graphique à travers le temps

Qui n'a jamais souri cruellement en regardant un dessin de Cabu représentant un grand de ce monde ? Personne… ou celui qui prétend le contraire est un menteur. Pourtant, jusqu'à maintenant, aucune exposition digne de ce nom n'avait rendu hommage au dessin pamphlétaire. Désireuse de combler un vide cruel, l'équipe du musée Tomi Ungerer s'est mise en quatre pour mettre au point l'exposition *Rire à pleines dents. Six siècles de satire graphique*, visible jusqu'au 13 mars prochain. Sur les murs, il y a largement de quoi faire fusiller à coups de figues molles plusieurs générations de dessinateurs insolents. À voir coûte que coûte. ■ **GV**

***RIRE À PLEINES DENTS**, SIX SIÈCLES DE SATIRE GRAPHIQUE*
jusqu'au 13 mars 2022
Musée Tomi Ungerer, centre international de l'illustration, Strasbourg.

Ancienne élève de l'École supérieure de journalisme de Lille, **Odile Conseil** a travaillé plus de vingt ans à *Courrier international*. Elle y a occupé différentes fonctions, dont celle de rédactrice en chef du site Internet. Elle a eu la responsabilité des grandes expositions de dessins de presse que l'hebdomadaire a organisées au tournant des années 2000. À cette occasion, elle s'est prise de passion pour le dessin d'actualité politique. Depuis 2014, elle papillonne entre le monde de la presse écrite (notamment *Papiers*, la revue de France Culture), l'organisation d'un festival de cinéma et le monde du théâtre. **| Aurel** p. 54

Journaliste au service Culture du journal *La Croix*, **Stéphane Dreyfus** couvre plusieurs domaines culturels, la bande dessinée, l'architecture et le cinéma, avec une prédilection pour les films d'animation. Son blog intitulé « Animez-vous les uns les autres » est consacré aux courts métrages, aux séries et aux projets de longs métrages animés (https://film-animation.blogs.la-croix.com/). Membre du Comité Animation de l'Académie des César, il écrit également régulièrement dans la revue *Blink Blank*, semestriel consacré aux productions animées. **| Tomm Moore** p. 132

Né en 1986, **Maxime Gueugneau** a d'abord grandi à Lyon, fait des études à Avignon puis a passé dix ans à travailler pour le magazine d'illustration *Kiblind*. Il est aujourd'hui journaliste freelance, spécialisé dans la bande dessinée, le dessin et la littérature jeunesse auprès de *Kiblind*, *Georges*, *Graou* et Radio Nova Lyon. Il est également l'auteur de deux bandes dessinées avec le dessinateur Simon Bournel-Bosson : *En diagonale* (2017) et *Azur* (2020). **| Cruschiform** p. 42

Spécialiste des cultures geek, auteur du livre *Art ludique* (Sonatine), **Jean-Samuel Kriegk** est entrepreneur et journaliste. Passionné de bande dessinée, de cinéma et de jeu vidéo, il partage ses coups de cœur toutes les semaines sur le site d'actualité *HuffPost* et écrit pour *Rockyrama*, *Otomo*, *Carbone* et *Terra Incognita*. À côté de ses activités d'écriture, il dirige la société Tanuki, spécialisée dans le développement des entreprises culturelles et innovantes, et pilote le pôle culture de la plate-forme de financement participatif KissKissBankBank. **| Julien Delval** p. 48 ***Deathloop*** p. 138

Isabelle Delorme a été biberonnée aux classiques de la BD dans une famille de filles où *Tintin*, *Astérix* et *Gaston* figuraient en bonne place dans la bibliothèque. Les vacances avec ses cousins lui ont permis de découvrir *Pif*, *Lucky Luke* et *Ric Hochet*. Si, à l'adolescence, l'énigmatique Corto Maltese a failli avoir raison de ses économies, c'est à l'âge adulte qu'elle a découvert sa première héroïne féminine avec *Adèle Blanc-Sec*. Depuis, ses goûts sont devenus éclectiques et mélangent allègrement le féminin et le masculin, la couleur avec le noir et blanc, le réalisme et l'imaginaire, le suspense et la contemplation, les bulles au passé, présent ou futur, les dessins fabuleux et les scénarios déments. Entre deux BD, elle est journaliste et son appareil photo n'est jamais très loin. **| Beatrice Alemagna** p. 112

Né en 1961 dans le quartier de la Bastille, le jeune **Géant Vert** grandit dans une famille chrétienne qui lui apprend la valeur du mot œcuménisme en l'abonnant aussi bien au *Journal de Mickey* qu'à *Pif Gadget*. Plus tard, en 1977, il termine major de sa promo en décrochant un master en jeanfoutrologie pour son approche casuistique de l'album des Sex Pistols. Passionné de BD, il fonde le groupe de rock Parabellum car il est dyslexique. Spécialiste du temps qui passe, il aime se trouver des points de comparaison physiques avec Johnny Depp. Il vit et travaille en banlieue parisienne. **| Sharleen Spiteri** p. 06 **Actus** p. 144

Spécialiste de l'illustration et des arts graphiques, **Janine Kotwica** a organisé de très nombreuses expositions d'originaux, écrit dans diverses revues spécialisées et assuré des conférences et des formations aux métiers du livre en France et à l'étranger (États-Unis, Nouvelle-Zélande, Maroc, Côte d'Ivoire, Lituanie...). Elle a fondé, en Picardie, le Centre André-François (Centre régional de ressources sur l'album et l'illustration), dont elle fut durant quatre ans la directrice artistique. www.janinekotwica.com
| Henri Galeron p. 60

Axelle Viannay est née à Nice en 1983.
Diplômée de littérature comparée dans le domaine de la poésie contemporaine française, allemande et de langue anglaise, elle s'est toujours intéressée aux lettres et aux images, aux gestes et aux matières. Elle s'est consacrée à des travaux d'écriture sur la photographie, la tapisserie, le théâtre et la danse, et écrit depuis une dizaine d'années sur la bande dessinée, ici et ailleurs.
| Le Bijou dessiné p. 124

Sans oublier la talentueuse et amicale participation de :
Paul Lannes (portfolio p.118), **Donatien Mary** (Les 4 saisons, p.90)
et **Ethan Murrow** (portfolio p.68)

Photographies : Isabelle Delorme © Philippe B. | Géant Vert © Timalou
Janine Kotwica, Odile Conseil, Stéphane Dreyfus, Jean-Samuel Kriegk, Maxime Gueugneau, Axelle Viannay © Photos DR

LES ARTS DESSINÉS

#18 EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE EN **AVRIL 2022**

Vous avez déjà terminé la lecture de votre magazine ?
Voici **un aperçu** de ce que vous pourrez découvrir...
dans le prochain numéro des *Arts dessinés*, à paraître en avril.

Lorenzo Mattotti
Guillaume Bianco
Magali Cazo
Maria Dek
Benoit Delépine & Gustave Kervern
Sylvie Fajfrowska
Dominique Goblet
Pierre Kroll
Pierre La Police
Georges Lemoine
Louis Paillard
Joël Person
Frédéric Rébéna
Hervé Tullet
Adèle Verlinden
Les éditions Magnani

Et aussi :
Les 7 péchés capitaux de **Patrice Killoffer**
Les 4 saisons d'**Anne Zeum**
Autour du *Passe-miroir* de **Christelle Dabos**...

* Liste sous réserve de modifications. Couverture provisoire

RETROUVEZ-NOUS SUR :
WWW.LESARTSDESSINES.FR
WWW.FACEBOOK.COM/LESARTSDESSINES/
INSTAGRAM : @LESARTSDESSINES

L'ÉCOLE
des Arts
Joailliers

Avec le soutien
de Van Cleef & Arpels

René Lalique – Diadème *Hortensias* (détail)

Exposition

14 oct. 21
14 fév. 22

LE BIJOU *DESSINÉ*

À LA DÉCOUVERTE DU DESSIN JOAILLIER

Entrée gratuite, sur réservation,
du mardi au samedi de 12h à 19h.
31, rue Danielle Casanova, Paris 1er

lecolevancleefarpels.com

WANTED!

$50,000 REWARD

RIP-CLUB